

DATES

**Il y a cinquante ans  
l'Allemagne quittait la S.D.N.**  
(Page 2)

LIBAN

**Baalbek, champ de bataille...  
et de haschisch**  
(Page 4)

YUGOSLAVIE

**Mais que diable  
avons-nous en commun ?**  
(Page 6)

ÉTATS-UNIS

**Les incorruptibles de Washington**  
(Page 6)

LECTURES

**La damnation  
du banquier de Dieu**  
(Page 7)

BEAUJOLAIS

**L'avenir en noir d'un vin clair**  
(Page 11)

FIAT

**Miracle à Turin ?**  
(Page 16)

*Dans « le Monde Dimanche »  
quatre pages de radio et de télévision*



DERNIÈRE ÉDITION

**Le Monde**  
Fondateur : Hubert Beuve-Méry  
Directeur : André Laurens

AVEC LE SUPPLÉMENT DU DIMANCHE

QUARANTIÈME ANNÉE - N° 12079

4,80 F

DIMANCHE 27 - LUNDI 28 NOVEMBRE 1983

5, rue des Italiens 75427 Paris Cedex 09 - Tél. : 246-72-23

## Les sandinistes attendent les paras américains

*On creuse des tranchées dans les rues de Managua mais les dirigeants nicaraguayens proposent de renvoyer tous leurs « conseillers » étrangers pour éviter le pire.*

Les dirigeants sandinistes du Nicaragua attendent une intervention armée des Etats-Unis contre leur territoire, une opération du « type la Grenade ». Ils affirment avec insistance que la crise en Amérique centrale a atteint un point culminant, et que les forces américaines accélèrent leurs préparatifs. Ils font valoir que les actions de sabotage et les agressions armées des groupes antisandinistes, soutenus et équipés par les Etats-Unis, se sont singulièrement accrues à leurs frontières depuis trois semaines.

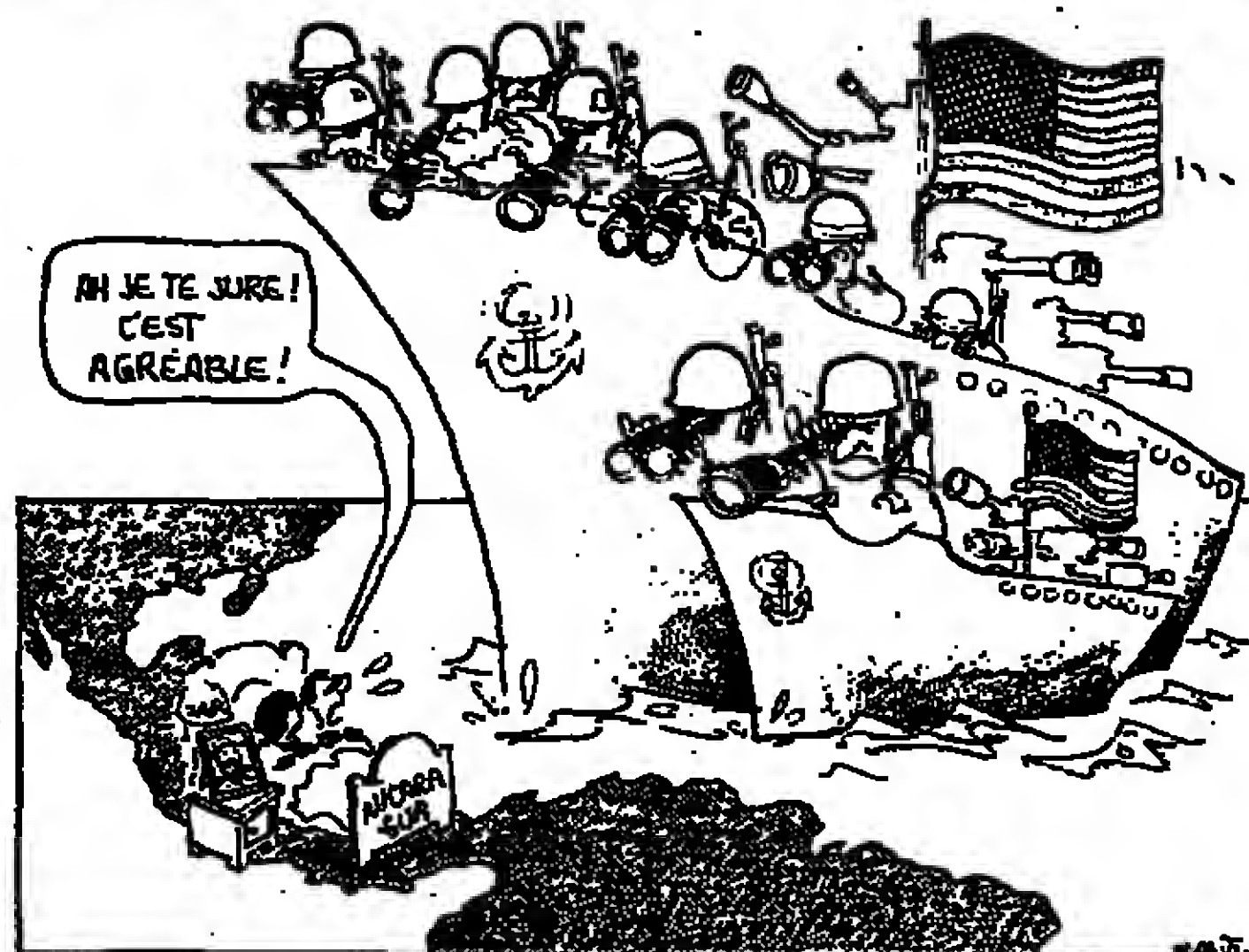
Celle du nord, avec le Honduras, où les « contras » seraient maintenant près de douze mille, selon des estimations données à

Washington. Celle du sud, avec le Costa-Rica, où la neutralité perpétuelle solennellement proclamée la semaine dernière par le président Luis Alberto Monge ne ralentit pas, de toute évidence, l'ardeur des commandos dirigés par Eden Pastora.

Les Etats-Unis renforcent, de leur côté, leur spectaculaire dispositif militaire au Honduras. Ils construisent de nouvelles pistes d'aviation et installent des bases navales sophistiquées, dans la baie de Fonseca, côté Pacifique, et sur la côte caribbe, à Puerto-Castilla.

MARCEL NIEDERGANG.

(Lire la suite page 5.)



## Mésaventures en Birmanie

*Libérés par les Karens qui les retenaient en otage.  
M. et M<sup>me</sup> Bossu sont en bonne santé mais ne sont pas contents.*

De notre envoyé spécial

Klerdei. — C'est dans cette base de la résistance française sur la rive occidentale de la rivière Moel, à 120 kilomètres au nord-ouest de Mae-Sot, que Jacques et Martine Bossu, les deux Français capturés le 13 octobre par un commando de l'Armée de libération nationale karen (K.N.L.A.), ont été libérés vendredi 25 novembre, dans une atmosphère de pagaille bon enfant.

Après de longues heures de palabres et d'attente, ils sont arrivés en camionnette de la retraite où ils étaient retenus avant d'être remis par le général Bo Mya aux représentants du Comité international de la Croix-Rouge (C.I.C.R.). Le président de l'Etat du Kawthoolei, chef de l'Union nationale karen (K.N.U.) et du Front démocratique national (N.D.F.), qui regroupe la plupart des ethnies en lutte contre le gouvernement birman, en uniforme, était entouré pour la circonstance

de son gouvernement, de ses chefs militaires et d'une importante escorte.

Les deux jeunes Français, épuisés mais en bonne santé, ont affirmé avoir toujours été bien traités. Ils paraissent en bons termes avec ceux qui les avaient capturés et ont exprimé une grande compréhension pour la cause des Karens, qui se battent depuis trente-cinq ans contre Rangoon. Ils ont, cependant, reconnu avoir eu peur, surtout au moment de leur enlèvement et au cours des cinq journées de marche qui ont suivi. Ils ont, en effet, été bombardés à trois reprises par les Birmans.

M. et M<sup>me</sup> Bossu n'ont pas dissimulé leur peu de sympathie pour les militaires birmans, qui se sont montrés incapables de les protéger.

Leur capture s'était déroulée dans des conditions dramatiques. Le 13 octobre, en pleine nuit, un commando d'environ soixante-dix hommes avait attaqué la cimetière de Myaing-Galay, proche de

Pa-An, en plein territoire karen. Ils avaient saboté les éléments les plus complexes et les plus coûteux du matériel de l'usine, construite avec l'aide de la France par la société Fives-Cail-Babcock. Un groupe s'était ensuite dirigé vers les logements des techniciens français. L'un d'eux ayant apparemment tenté de résister, ils avaient ouvert le feu. Ils étaient entrés dans la maison des Bossu en tirant avant de les enlever. M<sup>me</sup> Bossu avait juste eu le temps de prendre son maillot de bain avant d'être emmenée. Plus tard, les Karens fournirent des vêtements au couple. M. Bossu estime qu'il s'était bien agi d'une opération délibérée de prise d'otages.

Les deux Français ont trouvé bien longue leur détention, en dépit des égards de leurs geôliers. Ils entendent demander des explications aux autorités françaises sur ce qui fut fait pour leur libération.

PATRICE DE BEER.

(Lire la suite page 7.)

## ENTRETIEN AVEC L'HISTORIEN BRITANNIQUE EDWARD THOMPSON

### « La cause des droits de l'homme va de pair avec celle de la paix »

Edward Thompson est un historien britannique célèbre. C'est aussi l'un des animateurs du mouvement pacifiste en Grande-Bretagne. Le provincialisme de la France, le « tisme culturel européen », l'arrivée des premières missiles sur le sol anglais, autant de sujets qu'il aborde avec nous.

« Vous luttez depuis plus de vingt ans pour la « neutralité active » de la Grande-Bretagne. Au cours des quatre dernières années, vous avez été l'un des leaders du mouvement pacifiste britannique contre l'installation des nouveaux missiles de l'OTAN. Ces missiles commencent à arriver. N'avez-vous pas le sentiment d'un durcissement ?

— Il faut tout d'abord régler un problème fondamental de traduction. En anglais, le mot pacifisme implique la renonciation à tous les instruments de guerre. En

ce sens, le « peace movement » britannique n'est pas un mouvement pacifiste, même si l'on trouve en son sein quelques pacifistes. Cette incompréhension interdit aux Français de voir que ce mouvement est très divers politiquement et qu'il s'intéresse à l'ensemble des problèmes mondiaux, particulièrement à ceux de l'Europe, à un moment où elle est divisée en son cœur même par l'affrontement des blocs. Si l'on ne comprend pas cela, on ne comprend pas non plus qu'une de ses perspectives est de lutter pour une plus grande autonomie de l'Europe. On ne comprend pas qu'il ne se contente pas de s'opposer à des missiles particuliers ou à certains systèmes de missiles.

— Les missiles ne sont que les symboles d'une situation d'affrontement qui va certainement détruire l'Europe et probablement le monde. Ils sont donc devenus les symboles de la résistance,

comme ils sont les symboles de la domination. Ce sont les symboles qu'utilisent les deux grandes puissances pour assurer leur hégémonie sur leurs Etats-clients.

— Ces symboles sont dirigés par les gouvernements autant contre leurs oppositions intérieures que contre leurs adversaires extérieurs. Le président Reagan veut-il soumettre les partisans d'un gel des armements ? Les missiles MX sont pointés sur le mouvement pour le gel. M<sup>me</sup> Thatcher veut-elle vaincre le « peace movement » ? Les missiles de croisière sont pointés sur le « peace movement ». L'Union soviétique veut-elle rétablir le rôle dominant du parti sur toute l'Europe de l'Est et, notamment, placer Solidarité sous son contrôle ?

Propos recueillis par  
DIDIER ERIBON.

(Lire la suite page 3.)

## L'AFFAIRE CARDON

### L'écharpe blanche

L'irruption de Lionel Cardon sur les tréteaux de l'actualité française a été fracassante, et étrange. Ce jeune homme — vingt-cinq ans, l'âge du chômage — qu'a-t-il pu nous dire sur notre temps ? Cette soudaine et ambiguë célébrité pèse-t-elle, si peu que ce soit, en regard des vraies crises contemporaines ? Non bien sûr, sauf en ceci : elle démontre que l'antique — et réciproque — fascination entre les criminels et les médias fonctionne superbement.

Les derniers développements laisseraient presque supposer qu'une agence de publicité et de relations publiques « a », dans l'ombre, animé

cette trajectoire et composé ce « héros ».

Communication, que de crimes on pourrait commettre en ton nom si, sur les traces d'un Mesrine — hier, — d'un Cardon — aujourd'hui, — tous les bandits, tous les tueurs, s'avisent d'utiliser ainsi la puissance de l'image, le poids des mots pour valoir leurs pitres destins ! Voici un criminel qui, au lieu de se tenir après ses forfaits, téléphone à la presse. « Allo l'A.F.P. ? » Voici un homme aux abois qui décortique ce qu'on écrit sur lui et, le jour où on entonne sa victime — un policier, — n'a qu'une idée en tête : convoquer une

journaliste du Quotidien de Paris pour lui reprocher d'avoir écrit des méchancetés sur lui. Le voici qui confie, qui publie quasiment des « missus au point ». Et veut juger de leur impact.

Criminel moderne mais imprudent : il laisse partout des traces de son passage, et, au lieu de se fondre dans l'anonymat, il lance des appels pour que son image ne soit pas ternie : « Allo, ce n'est pas moi qui ai fait ceci », ou ce chef-d'œuvre : « Je suis ému par la mort du policier ».

Moderne aussi par son allure. Ce compte sur les écrans, les photos de presse : élégance, beauté physique. Il porte au moment de son arrestation une belle écharpe blanche qu'on se montre partout. Il pourrait même séduire. Les enquêteurs qui l'interrogent sont frappés par la qualité de ses propos et de son expression. Ses otages ont témoigné qu'il avait été courtois. Un malfrat stylé.

Cette écharpe blanche, un coup de maître. Vous le voyez Cardon, en blouson crasseux, hirsute, mal fagoté ? Non, cette écharpe restera, comme une image forte. Au cours d'« Apostrophes », vendredi sur Antenne 2, plusieurs auteurs de livres sur la télévision ont noté un

phénomène inquiétant : pour le public l'image qui passe à la télévision est une vérité irréfutable dont l'effet second — pervers — est de légitimer le doute sur tout ce qu'on ne montre pas. Le fait, par exemple, de n'avoir pas vu d'images du raid français sur Baalbek aurait contribué au doute dans l'esprit de la population. A la limite, ce qui n'est pas filmé n'existe pas. Dans l'affaire Cardon, l'écharpe blanche domine ainsi l'imaginaire collectif, reléguant l'invisible — les scènes de meurtre — au deuxième plan, le style du meurtrier masquant l'horreur de ses actes commis sans caméras.

Cardon a raté sa vie. Il n'a pas raté sa sortie. Son spectacle était au point. Parfait pour les décors : la riche ville de Pessac, le bois de Boulogne et ses mystères nocturnes, le seizième arroulement. Excellent pour la distribution : des chirurgiens, une journaliste, une avocate communiste. Et une couverture de presse très satisfaisante.

Aujourd'hui — aujourd'hui seulement — Cardon a sans doute l'impression d'exister, grâce à nous tous.

BRUNO FRAPPAT.

### M. JACQUES BARROT invité du « Grand Jury R.T.L.-le Monde »

M. Jacques Barrot, député U.D.F. de la Haute-Loire, président de l'Association parlementaire pour la liberté de l'enseignement, sera l'invité de l'émission hebdomadaire le « Grand Jury R.T.L.-le Monde », dimanche 27 novembre, de 18 h 15 à 19 h 30.

M. Jacques Barrot, qui fut ministre de la santé dans le gouvernement Barre de 1979 à 1981, répondra aux questions d'André Passeron et Charles Viel, de *le Monde*, et de Jeanne Perinon et Gilles Leclerc, de R.T.L., le débat étant dirigé par Elie Vannier.

## Alain Decaux

de l'Académie française

### L'HISTOIRE EN QUESTION 2

Tout Ankh Amon : la malédiction  
6 Février 1934  
Nobile au pôle  
Luciano  
Guernica : la vérité  
Pucheu • Gerstein  
Mur de Berlin  
Complots  
pour de Gaulle



Neuf sujets fascinants,  
neuf sujets sur lesquels  
l'auteur ne cesse  
d'apporter du nouveau.

Perrin







# Étranger

99 13

## LA CONTROVERSE SUR LES EUROMISSILES

Les récentes mesures américaines et soviétiques « poussent le monde vers le précipice » estime le parti communiste roumain

La Roumanie a condamné vendredi 25 novembre en des termes exceptionnels les mesures prises par l'OTAN et l'Union soviétique « ces derniers jours » en matière d'armements nucléaires. Dans une déclaration officielle reproduite par l'agence Agerpress, et qui met sur le même plan le déploiement des missiles américains en Europe, les menaces proférées jeudi à Moscou au nom de M. Andropov et le retrait soviétique des négociations eurostratégiques de Genève. Ces mesures, lit-on dans cette déclaration, « poussent l'Europe et le monde entier vers le précipice de la catastrophe nucléaire. Rien ne peut justifier ces mesures, comme personne n'a le droit de négliger les intérêts vitaux des peuples ».

Invitant Moscou à reconsidérer la ligne de conduite adoptée par M. Andropov, le parti communiste roumain ajoute que l'Union soviétique « devrait arrêter tous les travaux de préparation du déploiement

des missiles à moyenne portée, y compris sur le territoire de la R.D.A. et de la Tchécoslovaquie ». « Les Etats-Unis et l'U.R.S.S. doivent reprendre les négociations de Genève dans le but de parvenir à un accord général conduisant à l'arrêt du déploiement de nouveaux missiles et à la destruction de ceux qui sont déjà en place », poursuit le communiqué du P.C. roumain. Ce dernier suggère en outre l'organisation, en 1984, d'une rencontre consultative des ministres des affaires étrangères des pays du pacte de Varsovie et de l'OTAN.

A Varsovie, les dirigeants polonais se sont au contraire « pleinement solidarisés avec la déclaration de M. Andropov, face à la menace dangereusement accrue que crée pour la paix la politique aventureuse de l'administration Reagan ». Ils ont en outre indiqué qu'ils jugeaient nécessaire d'agir en vue de renforcer l'état de préparation au combat des forces polonaises.

### De notre correspondant

Washington. — Tandis que l'Union soviétique dramatise la situation créée par son retrait de la négociation de Genève, les Etats-Unis persistent et signent dans le détachement tranquille. Pour Washington, le retrait soviétique et les « contre-mesures » annoncées jeudi par le Kremlin ne relèvent que de l'attitude, et il s'agit surtout de ne pas entrer dans le jeu soviétique en montrant une quelconque inquiétude.

An moment même où M. Andropov, le directeur de l'Union soviétique des Etats-Unis et du Canada, écrit vendredi 25 novembre, dans les *Pravda*, que la négociation était « rompue » et que l'Europe se trouvait face à « une véritable crise », le porte-parole de la Maison Blanche expliquait : « Ce n'est pas, de notre point de vue, une crise. Nous ne pouvons indiquer qu'il y ait une rupture du dialogue ». Parfaitement tranquille, M. Spokes, qui s'exprimait du ranch californien de M. Reagan, a répété, comme le président l'avait fait mercredi, que d'autres négociations se poursuivraient sur les armements stratégiques et les forces classiques en Europe, et que « les Etats-Unis étaient prêts à retourner à Genève à tout moment ».

Le département d'Etat, de son côté, a fait dire par son porte-parole que Washington « appelle l'U.R.S.S. à reprendre les négociations le plus tôt possible », et que les contre-mesures soviétiques ne présentent rien de nouveau, puisque Moscou avait « depuis un certain temps » des sous-marins lance-missiles au large des côtes américaines.

Le département d'Etat, de son côté, a fait dire par son porte-parole que Washington « appelle l'U.R.S.S. à reprendre les négociations le plus tôt possible », et que les contre-mesures soviétiques ne présentent rien de nouveau, puisque Moscou avait « depuis un certain temps » des sous-marins lance-missiles au large des côtes américaines.

### De notre correspondant

Bonn. — « Limiter les dégâts », telle pourrait être la formule résumant l'intervention de M. Erich Honecker devant le comité central du parti socialiste unifié de R.D.A. réuni en session plénière à Berlin-Est pour répondre au vote du Bundestag sur les euromissiles. Sans doute le chef du S.E.D. a-t-il très vivement critiqué la décision de Bonn : les relations entre les deux Allemagnes ne pourront plus être tout à fait « comme avant ».

La différence entre M. Honecker et ses collègues du comité central est que le premier ne s'est pas contenté de dénoncer le déploiement des euromissiles américains et de s'aligner sur les positions de M. Andropov. En quelques phrases il a pris ses distances dans la surenchère de la confrontation. Il n'entend pas rompre avec Bonn ni remettre en cause l'acquis d'une normalisation progressive entre les deux Etats allemands. L'année 1983 restera dans les annales de ceux-ci une année particulièrement riche en échanges de toutes sortes. Ainsi la République fédérale vient-elle, après des négociations ardues, de consentir à éléver de 85 à 200 millions de marks sa contribution aux relations postales interallemandes. D'autres négociations sont en cours, comme l'octroi, malgré les démentis officiels, d'un nouveau crédit à la R.D.A.

### Satisfaction à Bonn

Malgré l'arrivée des Pershing-2, M. Honecker n'exclut pas qu'on en vienne « tôt ou tard » à des conver-

## Un entretien avec l'historien britannique Edward Thompson

(Suite de la première page.) Les missiles SS-20 sont pointés contre la dissidence à l'intérieur de l'Europe de l'Est.

Où, c'est une grave défaite que la modernisation de l'OTAN ait lieu. L'autre camp répliquera normalement à ce nouveau déploiement par des missiles correspondants. Et cela nous rapproche du point final de la civilisation. Mais, en aucune façon, la perspective fondamentale du « peace movement », et en particulier de l'alle de celui-ci à laquelle je suis particulièrement lié, l'E.N.D. (European nuclear disarmament), ne se trouve modifiée. Il semble qu'en France on ne comprend pas que le but de l'E.N.D. est de travailler à éliminer ce continent brisé, à lier et à souder la cause des droits de l'homme et celle de la paix, au lieu de les opposer.

— On objecte surtout en France que pendant que le pacifisme se développe à l'Ouest, les armements se développent à l'Est.

— C'est parce que la France, dans ces matières, est très provinciale. C'est la partie la plus provinciale de l'Europe, elle est complètement isolée des autres courants d'opinion européens. C'est très triste et j'ai du mal à comprendre, car nous avons toujours en Angleterre considéré la France comme un grand pays internationaliste. Mais dans la vie intellectuelle, culturelle et politique, elle est devenue une province qui s'est elle-même mise à l'écart.

— Bien sûr, si l'on considère seulement telle ou telle catégorie de missiles en négligeant les autres, l'Union soviétique possède un avantage dans le domaine des armements intermédiaires. Mais il y a suffisamment d'armes en tout genre pour détruire vingt fois l'Europe. Et si l'on veut arrêter ou inverser la course aux armements, à certains moments on, une partie aura nécessairement l'avantage dans certaines catégories et l'autre partie dans d'autres catégories. L'un des deux camps doit s'arrêter. Peut-être est-ce l'Ouest.

— Permettez-moi d'ajouter que, à mes yeux, chaque nouveau missile à l'Ouest, chaque nouvelle menace militaire, ferme une porte de prison à l'Est, y renforce le système de sécurité et les faucons.

— Le provincialisme dont vous tenez la France ne suffit sans doute pas à expliquer l'absence ou la faiblesse du mouvement pacifiste français.

— Je ne crois pas que l'explication réside, comme on l'a parfois suggéré, dans les différences entre protestants et catholiques. Je crois que l'explication se situe à deux niveaux.

Le premier me semble le plus important. C'est le long stalinisme posthume d'une grande partie de l'intelligentsia française et du mouvement ouvrier. Les expériences et les réajustements essentiels des forces politiques et intellectuelles, qui ont eu lieu dans la plupart des pays occidentaux au cours des années 40 et 50, en réponse à l'évidence du stalinisme, ont été pour plusieurs raisons retardés très longtemps, en France. L'intelligentsia française a découvert le goulag comme une tragédie il

y a quelques années seulement. Et, aujourd'hui, on semble tenir pour acquis que si vous êtes pour la paix, vous devez être prosoviétique et avoir bien peu de respect pour les droits de l'homme. Et que si vous êtes pour les droits de l'homme et pour la liberté de l'Est, alors il faut être pour les missiles.

La seconde raison tient dans ce qu'on a appelé le gaullisme. Parce que d'une manière très concrète, en se retirant des structures militaires de l'OTAN, la nation française n'a pas été placée dans la même situation que les autres pays, n'a pas eu à affronter les mêmes choix. D'une façon curieuse, les décisions de l'OTAN ont créé un internationalisme dans les pays appelés à accueillir les missiles. Elles ont rassemblé, dans un mouvement commun les Allemands, les Italiens, les Hollandais, les Belges, les Scandinaves. La France s'est trouvée à l'extérieur du mouvement, parce qu'elle n'aurait pas de missiles et qu'elle n'a pas participé aux décisions.

### Un nouvel internationalisme est né

— Quel rôle donnez-vous aux intellectuels dans les perspectives futures du « peace movement » ?

— D'un certain point de vue, les intellectuels sont des citoyens comme les autres, qui ont les mêmes devoirs, et qui rendent les mêmes services dans les mouvements politiques. Mais les intellectuels ont une importance décisive comme agents de la communication. Parce que la domination dans nos sociétés s'exerce principalement à travers les falsifications que propagent les descriptions officielles de la réalité, dont les contradictions sont masquées. Les intellectuels ont cette responsabilité d'offrir une description alternative.

Ils ont aussi celle de communiquer sur le plan international. Ce travail a été l'une de nos priorités au cours des trois dernières années. Et les résultats de ce travail sont des raisons d'optimisme. Il existe un internationalisme qui, tout simplement, n'existait pas il y a quatre ans. Je ne veux pas dire seulement que nous échangeons des publications

avec l'Islande, le Canada ou les Etats-Unis, ou que nous allons voir nos collègues de ces pays. Je veux dire aussi qu'un dialogue s'est instauré avec des amis d'Europe de l'Est, parfois public, parfois privé. C'est beaucoup plus difficile en U.R.S.S., bien sûr.

### Nous devons reconstituer le tissu culturel européen

— Vous avez mis l'accent sur votre action européenne. Vous voulez construire une Europe culturelle et intellectuelle ?

— Oui, mais il ne faut pas l'entendre comme la construction d'une nouvelle idéologie, plutôt comme celle d'un nouveau discours et d'un nouveau dialogue. Nous ne nous attendons pas, quand nous parlons à nos amis de la Charte 77 ou de l'opposition hongroise, à une identité de vues ou de stratégies. Entrer dans un dialogue honnête est déjà une grande part de l'opération.

— Mais quand nous parlons de reconstituer le tissu culturel européen, nous savons que nous ne pouvons le faire sans les Français. Ils sont tout à fait centraux dans la tradition intellectuelle du continent. Et c'est là que nous avons le sentiment d'avoir encore besoin d'aide.

— Quand vous parlez de l'Europe, elle est toujours très large et englobe l'Europe de l'Est.

— C'est une question de générations. Les gens de ma génération ont toujours pensé l'Europe de cette manière. Et soudain, on a découvert que les gens plus jeunes, lorsqu'ils parlent de l'Europe, pensent à la C.E.E. Nous n'avons jamais pensé ainsi. Et d'ailleurs, historiquement, il n'y a jamais été ainsi. L'Europe, c'était la chrétienté, c'était le continent.

— Mais je dois préciser que je n'envisage pas une configuration politique unifiée... Je n'aspire pas à la création d'une nouvelle grande puissance. Je n'aime pas les grandes puissances. Je pense plutôt à la création d'un espace entre les grandes puissances et à une diversité de nations dans cet espace. Rées par des accords économiques et culturels.

— On a beaucoup reproché aux intellectuels anglais leur silence sur la Pologne.

— J'accepte la critique selon laquelle la réponse du « peace movement » occidental à l'instauration de

la loi martiale à Varsovie a été insuffisante. Mais il n'est pas vrai que les intellectuels du « peace movement » soient restés silencieux. Au moment de la proclamation de la loi martiale, j'ai pris la parole à la manifestation de Trafalgar Square. Certains Polonais auraient préféré que nous ne soyons pas là.

— J'ajouterais que les responsables de Solidarité n'ont pas osé entrer dans le champ de la politique internationale. Le « peace movement » a fait des tentatives pour prendre contact avec eux, afin de soutenir, par exemple, un plan commun prévoyant la démissionnisation des deux Allemagnes, de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, et le départ des forces américaines et soviétiques. Ils n'ont donné aucune réponse. Aujourd'hui ces discussions ont commencé parmi les militants de Solidarité. Le dialogue commence aussi. Mais, naturellement, il est trop tard.

— Vous situez toujours vos perspectives dans le cadre d'une critique de Yalta.

— Nous devons certainement avoir comme première perspective une critique politique radicale de Yalta. Mais c'est une pure utopie de guerre froide de supposer que l'on pourra éliminer la présence soviétique de l'Europe de l'Est sans aucune concession majeure de l'Ouest. La logique que je poursuis, la logique possible pour l'an 2000, est une logique où toutes les forces et toutes les bases américaines seraient retirées d'Europe de l'Ouest. Et toutes les forces et toutes les bases soviétiques de l'Europe de l'Est. Pour échapper ainsi à la logique de l'extermination.

Propos recueillis par DODIER ERIBON.

[Edward Thompson est né en 1924. Membre du parti communiste britannique depuis l'âge de dix-sept ans, il a quitté en 1956, après l'intervention soviétique en Hongrie, il a été, quelques années plus tard, l'un des fondateurs de la *New Left Review*.

Il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Son livre sur la formation de la classe ouvrière anglaise (1963) fait aujourd'hui figure de classique de l'histoire du mouvement ouvrier. Il a publié aussi, entre autres : *William Morris, Romantic to Revolutionary*, *Whigs and Hunters, The Poverty of Theory*, ainsi qu'un recueil d'articles politiques, en 1980, *Writing by Candlelight*. Malheureusement, aucun de ses livres n'a été traduit en français. Seuls quelques articles l'ont été.]

## LA FIN DU SOMMET DE BONN

Les divergences sur les questions communautaires subsistent malgré le climat de bonne entente

### De notre envoyé spécial

Bonn. — Le quarante-deuxième sommet franco-allemand, qui s'est achevé vendredi après-midi 25 novembre à Bonn, aura permis d'enregistrer un peu plus de progrès que prévu dans les relations strictement bilatérales, mais un peu moins qu'espéré dans la préparation du conseil européen convoqué à Athènes du 4 au 6 décembre. Quant à la réaffirmation d'un front commun Paris-Bonn dans la controverse sur les euromissiles, elle allait probablement de soi. Mais, en l'état actuel des relations Est-Ouest, et devant le ton désormais ouvertement menaçant des Soviétiques, propre à alimenter la grande peur du courant pacifiste, le chancelier Kohl a tout de même trouvé un appui utile dans cette caution « socialiste ».

Emporté par sa satisfaction, le chef du gouvernement de Bonn en a cependant un peu trop fait : la déclaration, qu'il a rendue publique au début de la conférence de presse finale, semblait, par sa formulation, associer M. Mitterrand à des propos d'une tonalité plus dure que celle à laquelle il se tient d'ordinaire sur le sujet. On y lisait notamment : « Nous regrettons le comportement des Soviétiques. L'Union soviétique porte seule la responsabilité des conséquences qui en résulteront. Les contre-mesures annoncées par l'Union soviétique ne sont pas dans l'intérêt des peuples d'Europe, ni à l'Est ni à l'Ouest. Nous appelons l'U.R.S.S. à revenir aussitôt que possible à la table des négociations, et à fournir sa contribution à un désarmement concret, à un équilibre des forces et à des relations Est-Ouest stables. » Finalement, les deux premières phrases ont été reti-

rées, à la demande, semble-t-il de M. Mauroy. Mais l'effet demeure, et le chancelier s'est longuement félicité de l'appui de la France.

Il se devait, dans ces conditions, de « renvoyer l'ascenseur ». C'est probablement ce qui explique, outre la phrase de déclaration, « se liant la ferme décision du président Mitterrand de maintenir au Liban le contingent français des forces multinationales, envoyé au service de la paix » (ce qui ne valait cependant pas approbation explicite du raid de Baalbek), les satisfactions accordées aux demandes françaises dans plusieurs domaines importants des relations bilatérales. L'accord le plus spectaculaire est évidemment celui qui porte sur la production en commun d'un hélicoptère antichar (*Le Monde* des 25 et 26 novembre), décision qui confirme le caractère fructueux de la coopération franco-allemande en matière d'armements, après les réussites du Transall, de l'Alfajet, des missiles Hot et Milan et du radar Ramec.

L'examen de plusieurs autres dossiers a permis d'enregistrer des progrès substantiels, y compris l'épineuse question de l'harmonisation des normes industrielles. Un accord sur les livraisons de caisse d'épargne permettra ainsi aux visiteurs allemands de retirer de l'argent dans cinq cents bureaux de postes français à partir du printemps prochain. La construction électronique, la téléphonie, devraient également permettre d'étendre cette coopération par des réalisations concrètes.

En revanche, l'un des projets européens auxquels on tient le plus du côté français, l'Airbus A-320 (court et moyen-courrier de cent cinquante places environ), n'est toujours pas officiellement retenu par la R.F.A.,

bien qu'elle y soit politiquement favorable. Selon l'entourage du ministre de l'Economie allemand, M. Lambdorff, Bonn différerait sa réponse d'environ un an, ce qui, en l'état présent des commandes et des options, risque de retarder la mise en fabrication, et donc la date de livraison de l'appareil.

Quant à la préparation du conseil européen d'Athènes, comme l'a reconnu le chancelier Kohl en un bel euphémisme, « il y a encore des domaines où le rapprochement des points de vue n'est pas réalisé ». La R.F.A. s'oppose toujours au démantèlement des montants compensatoires, même si, dit-on du côté allemand, une amorce d'ouverture a été faite en ce sens lors de la rencontre de Bonn. M. Mitterrand a, par ailleurs, nuancé son point de vue sur l'ouverture de la Communauté à l'Espagne et au Portugal.

Les propos qu'il avait tenus la veille sur la nécessité de fixer rapidement Madrid et Lisbonne sur ce point — il devait d'ailleurs déjouer, ce samedi, à l'Elysée avec M. Mario Soares — ne signifiaient pas que toutes les difficultés posées par leur adhésion étaient levées. Un temps de réflexion reste nécessaire. Mais « la France prendra position pour que ce délai soit fixé à Athènes », a-t-il ajouté.

Il a, en outre, estimé que la prochaine conférence sur le désarmement en Europe (C.D.E.), qui s'ouvrira le 17 janvier à Stockholm, et dont M. Kohl avait complaisamment souligné qu'elle « repose sur une initiative française », pourrait être « un des bons moyens » de renouer entre l'Est et l'Ouest le dialogue interrompu à Genève, même s'il ne s'agit pas en l'occurrence du même débat.

BERNARD BRIGOLEUX.



# Étranger

## LE CESSÉ-LE-FEU A TRIPOLI

Les dissidents palestiniens accepteraient l'accord parrainé par Damas et Ryad

A Tripoli (Liban), les journaux du samedi 26 et du dimanche 27 novembre devaient être déterminants quant à l'application du cessez-le-feu entre palestiniens et adversaires de M. Yasser Arafat. En effet, la Syrie et l'Arabie Saoudite ont annoncé, vendredi après-midi à Damas, la conclusion d'un accord prévoyant que tous les combattants palestiniens devront avoir évacué Tripoli et ses environs dans un délai de deux semaines. L'accord en quatre points prévoit également « un cessez-le-feu stable et permanent et un arrêt des combats ». Il précise « la solution des problèmes intérieurs palestiniens par le dialogue politique et les moyens pacifiques pour sauvegarder l'unité de l'O.L.P. ».

Ce texte a été lu par M. Khaddam, ministre syrien des affaires étrangères, en présence du chef de la diplomatie saoudienne, l'émir Saoud al Fayçal. Il précise que l'accord a été conclu à la suite de consultations avec M. Rachid Karame, ancien premier ministre libanais et député de Tripoli, et des « représentants des parties au conflit sur la scène palestinienne ».

Quelques heures plus tard, le radio des dissidents palestiniens du Fath a déclaré que ceux-ci refusaient l'accord qui, à leurs yeux, reflète le seul point de vue de M. Arafat. Les dissidents excluaient tout retrait de leurs forces de la région mais réclamaient le départ de M. Arafat et de ses partisans. Ce refus n'exprimerait-il que la position des combattants sur le terrain, peu enclins au compromis ? Le fait est que dans la soirée un des chefs militaires palestiniens, M. Abou Khaled al Omari, s'est déclaré à Damas « favorable » à l'accord, qui « répond à nos revendications ». Enfin, samedi matin, dans un communiqué publié à Damas, ils se déclaraient « pleinement engagés » envers l'accord.

Dans l'entourage de M. Arafat, on déclarait vendredi après-midi à

Tripoli que le président de l'O.L.P. « étudiait minutieusement » les termes de l'accord avec ses adjoints. Toutefois, dans la soirée, le dispositif de défense des loyalistes était renforcé et M. Arafat déclarait qu'il attendait « pour samedi une attaque des dissidents soutenus par la Syrie et la Libye ».

Ce samedi, en fin de matinée, la trêve était toutefois respectée. De son côté, la diplomatie américaine cherchait de nouvelles voies au Proche-Orient. En effet, le premier ministre israélien, M. Yitzhak Shamir, en visite lundi et mardi à Washington, va tenter d'obtenir un renforcement de l'aide américaine face à la Syrie tandis que le président Amine Gemayel, qui sera reçu jeudi à la Maison Blanche, voudrait obtenir qu'Israël retire ses troupes du Liban. Quant au président Reagan, il aimerait rapatrier dès que possible les « marines » stationnées à Beyrouth.

Dans un camp de réfugiés palestiniens, près de Beyrouth, des femmes chitites arboraient le portrait de l'imam Khomeiny, comme à Téhéran, ont manifesté contre la décision du gouvernement libanais de rompre les relations diplomatiques avec Téhéran et de donner trois jours au chargé d'affaires iranien pour quitter le Liban. De son côté, M. Akram Tiddi, membre du bureau politique du mouvement Amal et responsable de la région de la Bekaa, a déclaré à la presse que « la cri de guerre de tous les chitites est maintenant : mort à la France ! ». Il a ajouté : « Nous n'appuyons pas les actions dirigées contre les Américains et les Français mais il est certain qu'il y aura de nouveaux attentats anti-français. Si la communauté chitite décide de chasser les Français de Beyrouth, en une semaine ils en tuent cent. Comme les Français ne peuvent pas se permettre de rester dans ce boudoir, alors ils partiront. » (A.F.P., A.P.)

## Rome est à la recherche d'un biais pour retirer, à moyen terme son contingent du Liban

De notre correspondant

Rome. - Le gouvernement italien a commencé les démarches diplomatiques auprès des autres membres de la force multinationale au Liban pour que soit redéfinie la mission de cette force, réaffirmée la nécessité de consultation et envisagée la mise sur pied d'un commandement unifié. Le sondage diplomatique vise, semble-t-il, à gagner d'abord l'appui du cabinet britannique pour que la conjonction des efforts italiens et anglais amène Washington et Paris à accepter rapidement une réunion des ministres des affaires étrangères concernés. De toute façon, l'Italie ne fera d'ici là rien d'unilatéral, ce qui signifie qu'elle ne retirera pas sa force du Liban et la décision finale viendra du Parlement, qui devra réexaminer le mandat confié au contingent italien.

Tel est le tableau de marche établi par le conseil des ministres du 23 novembre et entériné par le Conseil suprême de défense le lendemain. Cet organisme se réunit très rarement : il regroupe le président du conseil et les ministres des affaires étrangères, de la défense, de l'intérieur, du budget et de l'industrie, avec les chefs d'état-major. La communauté publiée à son issue reste très vague. D'après l'impression des commentateurs officiels, un fait se dégage pourtant : en dépit des démentis multipliés, c'est bien l'évacuation du contingent italien (sauf peut-être des unités sanitaires) qui interviendra à moyen terme si la situation générale continue d'évoluer dans son sens actuel. Cela étant dit, le retrait unilatéral immédiat risquerait de provoquer à Beyrouth un vide périlleux et de « mener à l'échec la conférence de Genève, qui n'aurait jamais été possible sans l'action efficace de la force multinationale de paix », ainsi que le dit officiellement le Quirinal.

## M. COUVE DE MURVILLE : la France donne l'impression de suivre passivement les Etats-Unis

M. Maurice Couve de Murville, ancien premier ministre, écrit dans le Figaro, à propos du raid des Super-Etendard français au Liban : « Dans ce magma où les considérations de politique intérieure ont, hélas ! joué leur rôle, que devient notre politique au Liban, que font nos soldats dans ce foyer brûlant où chaque jour on se bat, on bombarde et on tue ? Comptez-tu de ce qu'est la France, nul ne peut supposer qu'elle n'ait pas une politique au Liban. Comme elle n'en a défini aucune et que, force multinationale incluse, elle donne l'impression de suivre passivement les Etats-Unis, c'est donc qu'elle approuve et fait sien la politique de ce pays. »

« La fause de Baalbek est maintenant consommée. N'est-ce pas le moment d'en tirer les conséquences, de nous décider à redevenir français, d'exister par nous-mêmes non seulement au Liban (...) mais au Proche-Orient. »

« Avoir une politique, c'est aussi définir la mission de nos forces à Beyrouth, forces auxquelles le gouvernement français a le devoir de fixer leur rôle et leurs responsabilités, en accord, bien sûr, avec le gouvernement libanais. Rôle et responsabilités qui ne peuvent se borner à la défense contre le terrorisme et à l'organisation d'expéditions de représailles. »

## LIBAN

# Baalbek, champ de bataille... et de haschisch

Baalbek, cible des Super-Etendard français, est, on ne le sait que trop, devenue la capitale des « fous de Dieu » chers à l'imam Khomeiny. Pourtant, près de ce paradis désaffecté pour festivaliers et touristes, on se livre toujours à une occupation ancestrale : la culture du haschisch. Elle explique bien des choses.

De notre envoyé spécial

Baalbek. - A une douzaine de kilomètres à l'ouest de Baalbek, le taxi quitte la plaine de la Bekaa et s'engage sur une route de montagne, étroite et sinueuse. L'unique barrage syrien. Le chauffeur et notre guide déclinent leur identité. « Jaafar ». Le sous-officier syrien nous jette à peine un regard. « Passez ! » Ici, l'appartenance à la « famille Jaafar » tient pratiquement lieu de laissez-passer ; c'est le clan le plus important de la région de Baalbek.

Importance qui tient au nombre de ses membres - sept mille à huit mille dont deux mille hommes en âge de porter les armes, précise-t-on complaisamment - mais aussi à la culture du haschisch qui fait sa fortune. Le clan a son village, Dar-El-Wassa, une vingtaine de maisons éparpillées à flanc de montagne. C'est là qu'on nous conduit. Il y a belle lurette que les « Jaafar » ont délaissé pour s'établir dans la plaine, plus près des champs de haschisch. Mais ils y reviennent en famille chaque fin de semaine.

Les armes d'Abou Moussa

Le patriarche, un vieillard encore très vert, - « Je vais toucher de la main ma soixante-dixième année », dit-il en effleurant du bout des doigts le feuillage de l'arbre sous lequel il est assis, - nous reçoit sur la terrasse de sa villa, la seule bâtisse moderne du village, la plus grande également. Abou Assaad - nul ne le nomme autrement - est sans doute le plus riche des Jaafar, mais personne, surtout pas un étranger, ne lui ferait avouer que sa fortune lui vient en grande partie du haschisch. En vieux renard soucieux de sa respectabilité, il flude d'un geste ample de sa main baguée d'or toute question sur cet aspect de ses activités. « Vous voyez toutes ces terres ? Elles sont à moi. Vous n'y voyez que des pompiers et des portiers, pas de haschisch. J'ai aussi des immeubles à Baalbek et à Beyrouth », dit-il, un sourire épanoui sur son visage glabre, pour expliquer son évidente prospérité.

Il est vrai que tout en menageant ses « amis » syriens - « Ils sont très bien à notre égard : il n'y a aucun problème entre eux et nous », tient-il à préciser spontanément - Abou Assaad entretient d'excellents contacts avec les milieux gouvernementaux libanais et il ne serait pas de bon ton qu'il affichât des sources de revenus peu compatibles avec son image de notable.

De même fait-il preuve d'une prudente réserve lorsqu'on évoque la milice, dirigée par une autre figure du clan, Saadallah Jaafar. A l'en croire, ce groupe n'existerait que depuis quelques mois et n'aurait pour raison d'être que la défense des intérêts du clan. « Nous avons dû en venir là pour nous défendre des autres milices, mais je vous assure que cela n'a rien de politique », soutient-il mordicus.

« Avant, la famille était avec l'Etat, avec le gouvernement, nous glisse un peu plus tard en appert l'un des neveux du patriarche. Nous nous préoccupons seulement de la bonne marche de nos affaires et nous n'avions rien à faire de la politique. Mais cela a changé il y a quelques mois lorsque nous avons vu que les phalangistes voulaient tout occuper. »

Saadallah, pour sa part, demeure en permanence avec femme et enfants dans une maisonnette rustique, perdue dans la verdure, non loin de la villa d'Abou Assaad. Trente-deux ans, de petite taille mais les traits énergiques, barbe et yeux

noirs sous un « Stetson » également noir, qui semble vissé sur son crâne, tenue de combat vert olive, il reçoit le visiteur en toute simplicité sur le pas de la porte. Un bébé dans les bras et son gilet accroché à ses basques. Après les présentations d'usage, on en vient rapidement à parler armes. Un vieux « Lebel » à crosse patinée, un M-16 américain, une « kalach » (kalachnikov) passent de main en main. Suprême marque de confiance : nous sommes invités à tirer deux cartouches contre un rocher qui a sans doute connu d'autres outrages.

Des armes, Saadallah en a tout un échantillonnage : tubes lance-missiles du type Grad, mortiers, lance-roquettes R.P.G. et même deux canons de 106 millimètres et un canon de 120 millimètres le tout flamboyant neuf et offert par... le colonel Abou Moussa, chef des dissidents du Fath, avec qui Saadallah s'est allié début septembre. « Parce qu'il veut abattre les Israéliens », explique-t-il.

A l'époque, Saadallah et ses hommes ont rendu un fier ser-

nous pouvions pas prendre le risque de descendre à Baalbek. Mais maintenant la Syrie est avec nous », poursuit Saadallah.

Ce qui n'empêche pas quelques frictions. Quelques heures après cette conversation, un officier de renseignement syrien faisait irruption dans le quartier général du jeune chef militaire : une patrouille de la milice venait d'insulter des soldats à un barrage.

Chitite, Saadallah admire l'imam Khomeiny, mais garde ses distances à l'égard du mouvement Amal qu'il juge apparemment trop « fanatique ». Il cite aussi en modèle Omar Moukhtar, qui dirigea une insurrection contre les Italiens en Libye entre les deux guerres mondiales. Mais il ne manque pas non plus de références familiales : ainsi a-t-il baptisé son groupe « 26 Fissan » en mémoire d'une révolte des Jaafar contre les troupes françaises en 1926, dans le wadi Fissan, la vallée du Hermel.

Soldat de fortune, seigneur de la guerre ou bien Che Guevara libanais ? Saadallah demeure un personnage déconcertant. Il se défend d'être au service des seuls

pable de leur proposer autre chose à la place... »

Les scrupules de Saadallah n'embarrassent guère, en tout cas, les planteurs de haschisch - et qui ne l'est pas dans la région de Baalbek ? Certes, quelques dizaines de familles seulement font fortune dans le secteur, mais innombrables sont ceux pour qui ce commerce est un moyen d'arrondir confortablement leurs fins de mois. Contrairement à Abou Assaad, ces agriculteurs un peu particuliers ne se montrent guère préoccupés de discrétion...

A vrai dire, c'est même le cadet de leurs soucis, à en juger par les charrettes et les camions chargés jusqu'à n'en plus pouvoir de ballots de plants de haschisch qui sillonnent les petites routes défoncées, sous l'œil indifférent des soldats syriens, tandis que les escouades de travailleurs journaliers s'activent dans les champs, faucille en main, pour 50 livres libanaises par jour.

## « Il n'y a plus de commerce ! »

« Venez, je vais vous montrer quelque chose. » Ali, le fils d'un grand propriétaire terrien, nous entraîne à l'intérieur d'un vaste garage aux murs de béton : une forte odeur de foin coupé légèrement mentholée nous prend aussitôt à la gorge. La poussière en suspens, qui rend la pénombre plus épaisse, donne irrésistiblement envie d'éternuer. Sur une hauteur de 3 mètres, des ouvriers entassent ballot après ballot, des quintaux de poussettes sèches et informes.

Après les premières pluies, les feuilles débarrassées de leur tige seront réduites en poudre et celle-ci passée au crible avant d'être pressée en plaquette de 1 kilo pour la consommation... ou à l'exportation. Les bonnes années, près de 200 tonnes sont ainsi traitées dans la Bekaa. Mais les affaires ne sont plus ce qu'elles étaient...

La culture du haschisch, qui a commencé à se répandre dans la plaine sur une grande échelle après la seconde guerre mondiale, a connu son apogée au cours des années 70, particulièrement pendant et après la guerre de 1975-1976, lorsqu'il n'y eut plus ni armée ni gendarmerie pour jouer les trouble-fête. Le kilo de « H » se vendait alors sur place jusqu'à 400 livres libanaises. Aujourd'hui, le prix est tombé à 250 L. L. « Il n'y a plus de commerce », se lamentent les propriétaires terriens.

L'arrivée au pouvoir du président Moubarak en Egypte, en 1981, leur a porté un premier coup sévère. A l'époque de Sadate, l'Egypte était le plus gros débouché pour le « H » de la Bekaa et absorbait jusqu'à 70 % ou 80 % de la production. Son successeur a instauré un contrôle beaucoup plus strict des frontières et des ports égyptiens. Résultat : la part du marché égyptien est tombée à moins de 20 %.

Deuxième coup dur : l'invasion israélienne et la guerre du Liban au cours de l'été 1982. Les filières d'acheminement du haschisch vers les ports libanais ont été en grande partie désorganisées. Les longues périodes de fermeture de l'aéroport de Beyrouth n'ont rien arrangé.

La situation de « ni guerre ni paix », désignée, en outre, les « clients » de venir dans la Bekaa. Et Israël, nouveau débouché pour le « H » libanais, est loin de compenser les pertes sur le marché égyptien.

Cette situation ainsi que les risques d'une reprise des hostilités dans la région ont incité les grands propriétaires terriens à réduire de façon draconienne leurs investissements : en 1983. Du coup, les surfaces cultivées en « H » ont diminué au moins de moitié par rapport à 1982 et les planteurs, qui n'ont pu écouler les stocks de l'année précédente, estiment que la production ne dépassera guère 40 tonnes cette année. Ce qui représente tout de même une fortune en millions de livres libanaises... Baalbek n'est pas près de perdre sa réputation de plaque tournante de la drogue...

EMMANUEL JARRY.



Dessin de FRANCHINI

vice au chef des rebelles en chassant, au terme d'une bataille de vingt-quatre heures, des partisans de Yasser Arafat qui s'étaient installés à Dar-El-Wassa après leur départ de Beyrouth. Contrepartie appréciable : les hommes de Saadallah reçoivent non seulement armes et munitions du colonel Abou Moussa mais aussi de la nourriture et même des couvertures made in Poland ainsi qu'une solde mensuelle de 1 500 à plusieurs milliers de livres libanaises.

## « La Syrie est avec nous »

C'est en 1975, au début de la guerre, que Saadallah a commencé à constituer son groupe armé. Auparavant, il avait fait ses classes dans les rangs du Fath. Il n'avait avec lui que sept hommes, tous des Jaafar, raconte-t-il. « Et puis, en deux mois, nous étions quarante-six, aujourd'hui nous sommes en permanence cent trente combattants. En cas de besoin, nous pouvons lever six cents à sept cents hommes à Baalbek. » De nombreux jeunes gens du clan se joignent à lui pour quelques semaines ou quelques mois, le temps de se familiariser avec le maniement des armes : une sorte de service militaire en somme. A Baalbek et dans les environs, il n'est pas un foyer qui ne possède tout un arsenal prêt à être utilisé. Chaque famille du clan y va aussi de sa contribution financière, mais apparemment rien de comparable avec l'aide prodiguée par les dissidents palestiniens.

Après l'entrée des Syriens au Liban, en 1976, nous ne sommes restés deux ans et demi dans les montagnes, parce que

## LE CHEF D'

# M. Tur

Son éclatante victoire aux élections turques du 6 novembre a surpris tout le monde sauf lui.

Cet ingénieur habile et bon homme

va former le gouvernement dans la « sage démocratie »

autorisée par les militaires

Les problèmes sont énormes

et mettront à l'épreuve son libéralisme à tout crin

De notre correspondant

Ankara. - Visage rond,

petits cheveux abondants

flamme moustache turque

souriant, humble, tour à tour petit et corpulent

M. Turgut Ozal est un « homme »

pour reprendre l'expression

des gens inspirant sympathie

la sympathie de son parti, l'emporte aux élections du 6

novembre était d'ailleurs

le symbole de l'esprit

libéral de M. Turgut Ozal,

leur formation, est ré-

sumée : aussi dur qu'un

sauf, et comme eux, avoir

pu sur terre.

Champion du libéralisme,

lui-même des milieux d'affaires

devenus, devenu populaire

après des classes moyennes

qualifiées de « pilier de

l'économie », il est également

venu à l'appui des responsa-

bles des organisations finan-

cières internationales qui

des dernières années, généra-

ment prêt à la Turquie.

Voilà le petit écran et

l'actualité publique durant

campagne électorale. Gr-

arquer du scrutin. M. Tur-

rière le premier chef du

gouvernement du « processus

pour la démocratie

mis par les militaires.

## CHINE

# Les cons

Va quatorze ans, le

président de la République

chinois, Liu Shaoqi, mouru-

ans des conditions

miserables au terme d'un

longue détention, comme

« ennemi du peuple ».

Pourtant, voici qu'on

redécouvre, sept ans après

disparition de Mao qui

l'effraya, les conseils

politiques de l'ancien che-

f de l'Etat.

de notre correspondant

Pékin. - La presse pékin-

accordée une large place.

24 novembre, à la célébration

85<sup>e</sup> anniversaire de l'ancien

sident Liu Shaoqi. Tous les

nous de la capitale ont pu

première page, un extrait

rapport présenté, en jan-

1962, par l'ancien dirigeant

avant une conférence de

largue du comité central.

Photo montrant, lors de

réunion, aux côtés de Ma-

campagne le texte. Victim-

mille 1 de la révolution

réelle, il mourut en déten-

en 1969, à la suite des per-

sons qui lui étaient infligés

Liu Shaoqi a été réhabili-

1980.

Les grandes lignes du ray-

ainsi exhumé des archi-

ves déjà connues. Mais la

blecture - partielle - vaut

tout. Comme souvent en

cas, par ce qu'elle révèle

préoccupations présentes du

l'ancienne équipe dirigeante.

Pour mieux en apprécier

portée, le texte de Liu S-

doit être situé dans sa per-

spective historique : en 1962, le

texte marqué par la grave

qui a secoué sa direction en

tion du ministre de la dé-

Peng Dehuai. Proche, ui-

ment, de ce dernier, dont l'a-

gée la critique du « grand

en avant », Liu Shaoqi s'es-



LE CHEF DU PROCHAIN GOUVERNEMENT TURC

M. Turgut Ozal, « l'homme de miel »

**Son éclatante victoire aux élections turques du 6 novembre a surpris tout le monde sauf lui. Cet ingénieur habile et bon homme va former le gouvernement dans la « sage démocratie » autorisée par les militaires. Les problèmes sont énormes et mettront à l'épreuve son libéralisme à tout crin.**

De notre correspondant

Ankara. — Visage rond, lunettes, cheveux abondants, l'inévitable moustache turque, toujours souriant, humble d'ailleurs, tout petit et corpulent, M. Ozal est un « homme de miel » pour reprendre l'expression usitée en Turquie pour décrire les gens inspirant spontanément la sympathie. L'emblème de son parti, vainqueur des élections du 6 novembre, était d'ailleurs une abeille, symbole de l'esprit laborieux. M. Turgut Ozal, ingénieur de formation, est réputé « trimer » aussi dur qu'un paysan, et, comme eux, avoir les pieds sur terre.

Champion du libéralisme, enfant chéri des milieux d'affaires turcs, devenu populaire auprès des classes moyennes, qu'il qualifie de « pilier de la société », il est également bien connu et apprécié des responsables des organisations financières internationales qui ont, ces dernières années, généreusement prêté à la Turquie.

Vedette du petit écran et des réunions publiques durant la campagne électorale, grand vainqueur du scrutin, M. Ozal va être le premier chef de gouvernement du « processus de retour à la démocratie » promis par les militaires.

Il avait été l'un des principaux artisans du virage libéral par l'économie turque, en janvier 1980, sous le gouvernement de M. Demirel, du Parti de la justice (droite). C'est bien pourquoi il était sans cesse malmené par les milieux progressistes et ouvriers.

M. Ozal reste aujourd'hui fidèle aux enseignements de l'école friedmanienne : de même, il ne cherchera pas trop de substituts aux recettes du Fonds monétaire international. Pourtant cette économie de marché à laquelle il croit, il entend la protéger par la justice sociale grâce à une relance de la croissance. Selon les sondages publiés par le quotidien *Hürriyet*, 48 % des Turcs considèrent le chômage comme le problème n° 1 du pays.

Remarqué par M. Demirel

Né à Malatya (Anatolie orientale) en 1927, issu d'une famille modeste (son père est employé de la Banque agricole et sa mère est institutrice), il est l'aîné de trois frères. Grâce à une bourse, M. Ozal devient ingénieur en électronique de l'université technique d'Istanbul en 1950. Spécialiste des barages, il est nommé sous-secrétaire d'Etat au plan en 1967 par le premier ministre, M. Demirel, qui remarque les qualités de ce jeune ingénieur sorti de surcroît de sa propre école. En 1971, il assista à la première chute de son patron du fait des militaires. Limogé, il séjourne comme expert pendant deux ans à la Banque mondiale, à Washington.

M. Demirel, redevenu chef du gouvernement à la fin de 1979, a de nouveau besoin de lui. M. Ozal est nommé à la fois chef du cabinet du premier ministre et sous-secrétaire d'Etat au plan. Après la nouvelle chute de son patron, pro-

voquée par l'intervention militaire du 12 septembre 1980, il est promu vice-premier ministre chargé des affaires économiques. Les généraux donnent ainsi au F.M.I. l'assurance



Dessin de CAGNAT.

qu'Ankara ne s'éloignera pas d'une politique économique donnant la priorité au secteur privé.

L'ennemi des « canards boiteux »

M. Ozal restera dans ses fonctions jusqu'en juillet 1982. Entre-temps, il aura réussi à freiner l'inflation dont le taux descend de plus de 100 % par an à 25 %. Il développera aussi les exportations, surtout vers le marché du Proche-Orient.

M. Ozal est carrément hostile aux plans de sauvetage des entreprises industrielles en difficulté, préférant par certains milieux d'affaires, mais aussi par certains membres de son propre gouvernement, « Je suis contre, car ce serait aux frais

du contribuable turc », dit-il. Très conséquent avec sa politique libérale, il estime qu'une entreprise mal gérée ne devra mériter aucun soutien étatique « quelque prix qu'elle paie pour cela », s'exclame-t-il. Cependant, après la débâcle des « banquiers privés pirates » (banker) qui avaient pris pignon sur rue à partir de 1980 pour collecter l'épargne, M. Ozal se sent contraint à démissionner. Il se met en réserve de la République.

Il se rend alors aux Etats-Unis pour perdre sous contrôle médical, une dizaine de kilos nettement superflus. De retour à Ankara, il crée, en juin dernier, le Parti de la mère patrie (Anavatan) lorsque les militaires autorisent la reprise de la vie politique.

Précis et logique dans son argumentation, M. Ozal a su, également, s'adresser aux couches les plus modestes de la société, qui apprécient sa fidélité aux valeurs traditionnelles islamiques. Après tout, n'avait-il pas été, aux législatives de 1977, le candidat, malheureux, du Parti du salut national (pro-islamique) de M. Erbakan ?

Partisan d'accorder la priorité aux exportations, M. Ozal sera bien forcé de constater les limitations imposées par la Communauté économique européenne aux importations de produits turcs. Pour lui, dès lors, le salut devrait venir des clients des marchés islamiques (Libye, Iran, Irak...). Néanmoins, il se déclare décidé à améliorer les relations d'Ankara avec l'Europe des Dix, ébranlées depuis l'intervention militaire.

Cet habile homme ne devrait pas avoir trop de difficultés à s'entendre avec le chef de l'Etat, le général Evren, dans la remise en marche d'une démocratie turque disciplinée par la Constitution de 1982.

ARTUN UNSAL.

CHINE

Les conseils posthumes de Liu Shaoqi

Il y a quatorze ans, le président de la République chinoise, Liu Shaoqi, mourut dans des conditions misérables au terme d'une longue détention, comme « ennemi du peuple ». Pourtant, voici qu'on redécouvre, sept ans après la disparition de Mao qui l'élimina, les conseils politiques de l'ancien chef de l'Etat.



Dessin de VIOLETTE LE QUÈRE

de notre correspondant

Pékin. — La presse pékinoise a accordé une large place, jeudi 24 novembre, à la célébration du 85<sup>e</sup> anniversaire de l'ancien président Liu Shaoqi. Tous les journaux de la capitale ont publié, en première page, un extrait d'un rapport présenté, en janvier 1962, par l'ancien dirigeant devant une conférence de travail élargie du comité central. Une photo le montrant, lors de cette réunion, aux côtés de Mao accompagnant le texte. Victime numéro 1 de la révolution culturelle, — il mourut en détention en 1969, à la suite des persécution qui lui étaient infligées — Liu Shaoqi a été réhabilité en 1980.

Les grandes lignes du rapport, ainsi exhumées des archives, étaient déjà connues. Mais sa publication — partielle — vaut surtout, comme souvent en pareil cas, par ce qu'elle révèle des préoccupations présentes de l'actuelle équipe dirigeante.

Pour mieux en apprécier la portée, le texte de Liu Shaoqi doit être situé dans sa perspective historique : en 1962, le parti reste marqué par la grave crise qui a secoué sa direction en 1959 et qui s'est terminée par la destitution du ministre de la défense, Peng Dehuai. Proche, un moment, de ce dernier, dont il partage la critique du « grand bond en avant », Liu Shaoqi s'est fina-

lement rallié à la majorité derrière Mao. Il n'en a pas abandonné, pour autant, son hostilité aux aventures gauchistes. Il va laisser percer ses sentiments lors de la conférence de travail de janvier 1962. Le rapport qu'il présente à cette occasion, bien qu'il se retire abondamment à Mao, vise donc à rectifier les erreurs que la politique suivie par ce dernier a fait commettre au parti.

« Luites politiques sans merci »

Dans l'extrait publié par la presse jeudi, c'est à une critique des organisations du parti « qui n'en font qu'à leur guise » que se livre l'ancien président de la République. Exemples à l'appui, il dénonce les comités intermédiaires qui sabotent la ligne générale en ne répercutant pas aux échelons inférieurs les décisions du comité central. Ainsi se constituent des « fiefs », porteurs de « tendances centrifuges ». Cela est « intolérable », affirme Liu Shaoqi et il convient de rétablir résolument le principe du centralisme démocratique.

Liu Shaoqi révèle aussi les « anomalies », qui marquent la vie du parti : luites politiques

« excessives », « sans merci », étouffement des critiques, sanctions trop lourdes allant jusqu'à l'exclusion de « ceux qui disent la vérité », non-respect des statuts. Il s'en prend aux responsables qui maquillent la réalité, font de « faux rapports » et plaident pour l'expression de la démocratie dans la vie interne des organisations. Il reproche enfin aux organismes du parti leur propension à se mêler des affaires de l'administration et à délaisser le travail idéologique.

Les situations, à vingt ans de distance, ne sont certes pas exactement comparables. Le pouvoir que détient aujourd'hui sur le parti l'équipe groupée autour de M. Deng Xiaoping est incomparablement plus grand que celui dont disposait, en 1962, Liu Shaoqi. Il n'est pas sûr, toutefois, que le contrôle qu'exerce l'actuelle direction sur les rouages de l'appareil ne se heurte pas aux mêmes blocages que ceux dénoncés, à l'époque, par l'ancien président de la République.

Comment expliquer, sept ans après la mort de Mao et l'élimination de la « bande des quatre », les lenteurs de la remise en ordre, les similitudes, à peine est-elle lancée, de la campagne de « rectification » du parti ? Réticences de certains cadres intermédiaires à se faire les artisans d'une ligne trop anti-gauchiste, retards de certaines provinces et non des moindres (Hunan, Guangxi) dans l'élimination des séquelles de la révolution culturelle, statistiques truquées et incompétences des gestionnaires de l'économie, tous ces maux sont régulièrement dénoncés dans la presse.

Sinueuse « rectification »

En ce sens, la remise à l'honneur d'un texte insistant à la fois sur le renforcement du pouvoir central et le respect des normes démocratiques et statutaires du

fonctionnement du parti fournit une bonne indication sur l'esprit dans lequel la direction entend mener la « rectification », décidée lors du dernier plénum du comité central. Après la flambée des attaques contre la « pollution de l'esprit » par les idées bourgeoises, plusieurs voix se sont élevées, ces derniers jours, en faveur d'une plus grande modération.

Les forces « saines » occupent les positions dominantes dans le parti, a expliqué, par exemple, M. Deng Liqun, grand maître de la propagande au secrétariat, et il ne saurait être question qu'elles recourent, pour mener à bien la campagne de « rectification », aux méthodes « ultra-gauchistes » de naguère. Le journal de la jeunesse s'est indigné de ce qu'un port vestimentaire plus élégant, la pratique de danses « saines » et même la culture des fleurs puissent être considérés par certains comme des signes de « pollution de l'esprit ». Le ministre de la culture, content pourtant d'une auto-critique en raison des « insuffisances » notées dans son secteur, n'en a pas moins plaidé en faveur d'un « humanisme socialiste » et la poursuite d'« expérimentations artistiques normales ».

Soucieux avant tout de renforcer l'autorité du parti et sa cohésion, les dirigeants peuvent s'accommoder de tels méandres dans la mesure où ils mettent en relief leur position centriste. Un coup à gauche, un coup à droite, un pas en avant, telle semble être la devise du pouvoir. Aussi bien, après l'honneur fait à une ancienne victime de la révolution culturelle, en la personne de Liu Shaoqi, le parti s'apprête-t-il à célébrer, le mois prochain, avec non moins de publicité, et sans doute même un peu plus, le quatre-vingt-dixième anniversaire de Mao Zedong.

MANUEL LUCBERT.

Nicaragua

Les sandinistes attendent les paras américains

(Suite de la première page.)

La première phase des grandes manœuvres combinées américano-honduriennes a commencé le long de la frontière du Nicaragua. Les unités d'élite américaines sont à pied d'œuvre et elles devraient, selon le Pentagone, rester au Honduras au moins jusqu'au mois d'avril. Tout est en place, selon Managua, pour qu'un « incident de frontière » débouche sur une intervention américaine. Incident de frontière, dont les responsabilités réelles seront difficiles à établir.

Les sandinistes savent aussi qu'ils seront seuls à l'épreuve de force contre Managua et Washington devait effectivement prendre une tournure militaire. Ce n'est pas faute d'avoir été prévenus. Les Cubains leur avaient depuis six mois fait savoir, avec discrétion mais fermeté, qu'il ne fallait pas compter sur eux « en cas de coup dur ». M. Fidel Castro l'a très officiellement et publiquement confirmé dans le discours qu'il a prononcé à l'occasion du retour des Cubains chassés de la Grenade par les troupes américaines. Ni La Havane ni a fortiori Moscou ne viendront militairement en aide au Nicaragua. Cela ne signifie pas qu'une éventuelle intervention armée des Etats-Unis ne serait pas dénoncée avec la plus grande virulence par Moscou et les pays du bloc socialiste. Mais ce n'est pas ce type de « soutien » dont les sandinistes auraient alors besoin.

L'opération réussie à La Grenade par l'administration Reagan accroît évidemment les inquiétudes sandinistes. M. Reagan a renforcé son prestige intérieur en montrant, sans trop de risques, ses muscles dans les Caraïbes. Les protestations internationales ont été relativement modérées, compte tenu du contexte complexe et trouble de la situation interne à la Grenade même. La Grenade, pour les sandinistes, c'est le voyant rouge, le « prologue » de l'offensive attendue.

En fait, on peut estimer que l'intervention américaine a déjà commencé. Les services de renseignement américains, agacés du peu de résultats obtenus par les « contras » sur la frontière du Honduras, ont directement pris en main les opérations de sabotage perpétrées contre les installations stratégiques au Nicaragua. En particulier, les attaques spectaculaires menées contre le port pétrolier de la côte pacifique du Nicaragua ont été pratiquement « américaines ». Or ces sabotages « économiques » sont beaucoup plus dangereux pour les sandinistes que les accrochages et les embuscades menées par les « contras » le long de la frontière, ou même à l'intérieur du territoire nicaraguayen. Ils peuvent mettre le régime « à genoux », car la situation économique est déjà catastrophique.

La C.I.A. estime ouvertement que les opposants nicaraguayens soutenus par les Etats-Unis ne peuvent pas, « à eux seuls », obtenir

une victoire militaire ou politique contre le régime de Managua. Un rapport transmis par la C.I.A. aux congressistes de Washington insiste sur ce point, tout en admettant que les « contras » n'ont pas réussi à conquérir un « appui populaire suffisant ». En bonne logique, il conviendrait donc d'accroître encore l'aide financière et militaire accordée par les Etats-Unis aux groupes armés antisandinistes. Edean Pastora, qui vient de faire une tournée américaine, plaide pour cette solution, tout en mettant fermement en garde l'administration Reagan contre toute tentation d'intervention directe. Une hypothèse pourtant admise publiquement la semaine dernière par plusieurs responsables américains, en particulier par l'ambassadeur des Etats-Unis au Costa Rica.

Dans cette partie de poker et de bras de fer, il faut tenir compte de l'intoxication et des grandes manœuvres diplomatiques qui se poursuivent, parallèlement à la montée de la tension. C'est, si l'on peut dire, de bonne guerre. Le groupe de Contadora n'a pas renoncé à obtenir un accord qui permettrait aux pays d'Amérique centrale de mettre fin à une absurde course aux armements, alors que leurs problèmes économiques et sociaux sont des objectifs prioritaires.

Face à la montée des périls, les sandinistes se préparent à la guerre mais multiplient aussi les « gestes » pour tenter de désamorcer la bombe à retardement. Des tranchées sont creusées dans les rues de Managua, et M. Tomas Borge, ministre de l'Intérieur, souhaite se rendre aux Etats-Unis pour une « grande tournée d'explication ». Mille deux cents conseillers cubains ont déjà quitté le Nicaragua. Et Managua fait savoir discrètement que le gouvernement sandiniste est prêt à demander le départ de tous les conseillers étrangers qui se trouvent sur son territoire. Il est prêt aussi à demander le départ des insurgés salvadoriens qui disposent d'un quartier général à Managua et de bases d'appui dans le pays. Il est prêt aussi à annoncer — le 4 décembre — une « date précise » pour les élections générales réclamées par les Etats-Unis. Enfin, un rapprochement est esquissé avec tous les courants de l'opposition, politique, économique et religieuse. Managua s'apprête à lancer un appel au groupe de Contadora pour que les « mesures nécessaires » soient prises pour arrêter la course aux armements et les risques de conflit généralisé en Amérique centrale. Ces « bonnes dispositions » ont été accueillies pour le moment avec intérêt, et aussi avec réserve, par l'opposition nicaraguayenne. Elles n'ont pas été commentées à Washington. Les chances de règlement négocié ne sont pas mortes, sans doute, mais les risques de guerre augmentent.

MARCEL NIEDERGAANG.

A travers le monde

Bolivie

● LIBÉRATION DU DIRECTEUR DE LA LUFTHANSA. Le directeur de la Lufthansa, M. Michael Wurche, enlevé le 15 novembre, a été libéré vendredi 25 novembre après le paiement d'une rançon dont le montant n'a pas été précisé. — (A.F.P.)

Colombie

● LES RAVISSEURS DU FRÈRE DU PRÉSIDENT BETANCUR FONT CONNAÎTRE LEURS CONDITIONS. — Les guérilleros de l'armée nationale de libération (E.L.N.) ont transmis vendredi 25 novembre un communiqué dans lequel ils donnent leurs conditions pour la libération de M. Jaime Betancur, frère du président Belisario Betancur. Ils demandent la libération immédiate de tous les prisonniers politiques, la fixation à 15 000 pesos (175 dollars) du salaire minimum, et le gel des prix des produits de première nécessité jusqu'en 1986. — (A.F.P.)

Etats-Unis

● UN DIPLOMATE CHINOIS DEMANDE L'ASILE POLITIQUE. — Un diplomate chinois, M. Gogiang Yang, qui voyageait à bord d'un Boeing de la Panam assurant la liaison entre San Francisco et New-York, a demandé l'asile politique aux Etats-Unis, a annoncé vendredi 25 novembre la police de l'aéroport international de Chicago.

Irak

● AVERTISSEMENT IRAKIEN AUX COMPAGNIES MARITIMES. — Le ministre des mines irakiennes détruiront tout navire pénétrant dans la zone nord du golfe Persique, a déclaré, vendredi 25 novembre, le responsable de la défense navale et côtière. « Le temps est venu », a-t-il ajouté, de punir les Iraniens dans le Golfe », confirmant les propos récemment tenus à Koweït par le ministre irakien du pétrole sur l'éventualité d'attaques contre le terminal pétrolier iranien de Kharg. — (Reuter.)

DES CHIFFRES RÉVÉLATEURS :

3850 cadavres de toutes sortes (anciens ou récents, vides ou décomposés, de valeur ou non marchés) sont à vendre dans notre dépôt.  
2080 mètres carrés soit l'équivalent de 81 stands aux Puces : telle est la surface exacte du « Dépôt Vente de Paris », de beaucoup le plus grand de la capitale.  
1525 personnes ont franchi le seuil de notre dépôt le samedi 22 octobre 1983.  
111 armoires anciennes en chêne, acajou, noyer ou merisier sont à vendre ce jour au « Dépôt Vente de Paris », beaucoup le sont à un prix inférieur à 5000 F.

Le Dépôt-Vente de Paris  
81, rue de Lagny, Paris 20<sup>e</sup>  
372.13.91



# Étranger

## YUGOSLAVIE

### Mais qu'avons-nous donc en commun ?

Il y aura quarante ans, dans quelques jours, que la Yougoslavie prenait sa forme actuelle. La poigne de Tito lui a permis d'éviter l'asservissement à Moscou et de poursuivre l'expérience d'un socialisme original et autogestionnaire. A l'heure du bilan, on s'aperçoit pourtant que la Fédération, tiraillée et divisée, est en piteux état. Ses citoyens se demandent : « Que diable avons-nous en commun ? »

#### De notre correspondant

Belgrade. — Zvornik et Mali Zvornik sont deux charmantes localités sur les bords de la Drina, l'une des plus belles rivières yougoslaves, qui se fraye un passage à travers un paysage féérique de montagne et de forêt. Leurs habitants vivent en bonne intelligence et passent, à longueur de journée, d'une rive à l'autre, grâce à un pont que tous franchissent sans encombre. Tous... sauf le facteur. Lui ne l'emprunte jamais pour distribuer son courrier.

La raison en est simple : le bureau de poste de Zvornik appartient à la République de Bosnie-Herzégovine et celui de Mali Zvornik relève de la République de Serbie. Or, elles n'ont pas passé d'accord autogestionnaire sur la répartition des frais de transport du courrier. Conséquence : une lettre expédiée de Zvornik à Mali Zvornik fait un détour de 200 kilomètres et un voyage en train de deux jours...

Belle logique d'un système, qui veut que chaque République et région ait son service postal. Il n'est pas question pour un facteur rémunéré par les postes d'une République de distribuer le courrier dans une localité — fût-elle frontalière — appartenant à une autre.

Les postes ne sont pas le seul des grands services souffrant de la maladie dite des « divisions yougoslaves ».

Érigées en État dans l'État, Républiques et régions autonomes ont leurs réseaux électriques et routiers, leurs radios et télévisions, leurs commerces et leurs balances des paiements avec l'étranger, leurs industries métallurgiques, chimiques, électroniques, leurs chemins de fer, etc. La politique d'autarcie qu'elles pratiquent a brisé l'unité du marché proclamée pourtant sans équivoque par la loi. Il est plus difficile, dans certains cas, de passer un accord entre entreprises nationales qu'entre une entreprise yougoslave et une firme étrangère, voire entre deux Républiques fédérées qu'entre Belgrade et un État voisin. Cette « maladie » est à l'origine des « investissements manqués » qui se chiffrent par milliards de dinars.

#### Les « intérêts spécifiques »

Les divisions sont également présentes dans les autres secteurs sociaux, notamment dans l'enseignement, donné en serbo-croate, slovène, macédonien, albanais, hongrois et même, dans certaines contrées et localités, du fait de la présence d'importantes minorités nationales, en italien, bulgare, slovaque et roumain.

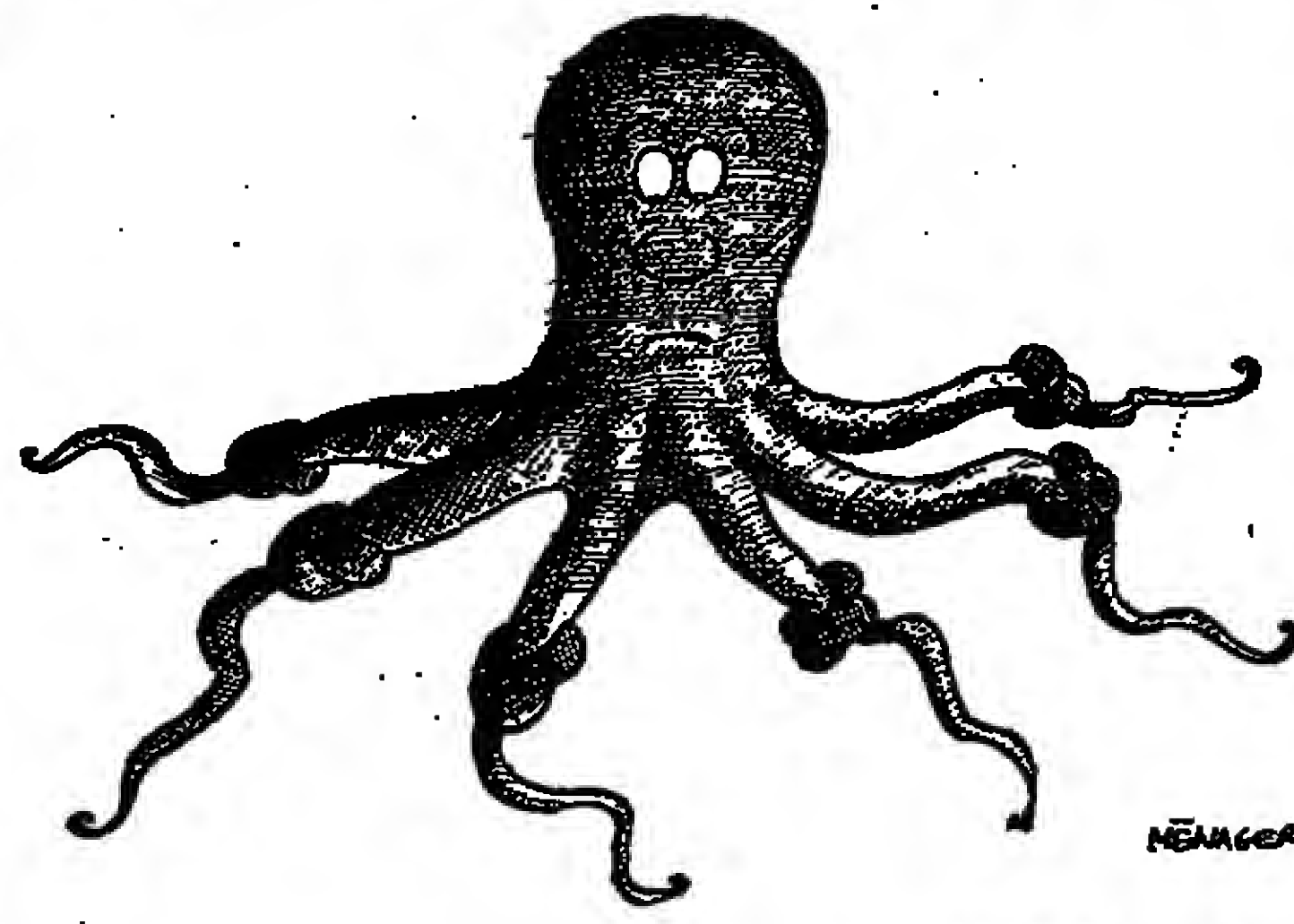
Si le programme de marxisme, d'autogestion et de sciences exactes est, plus ou moins, partout le même, il en va tout autrement de l'enseignement de la littérature et de l'histoire nationale. C'est ainsi que des écrivains considérés en Serbie comme très importants sont ignorés dans les écoles de Slovincie et que des auteurs tenus pour capitaux en Slovincie ne sont pas étudiés en Macédoine.

On imagine les controverses qui éclatent, par exemple, au sujet d'un certain pacha de Gusi, dans lequel les Albanais voient un héros national, tandis que les Monténégrins en font une sorte de

bandit de grand chemin. La rédaction de l'Encyclopédie yougoslave souffre un véritable martyre pour définir de façon « marxiste », donc « objective », son rôle historique.

Au fil des années, le système est devenu lourd de menaces pour l'unité spirituelle de la communauté yougoslave. Le régime s'est rendu compte du danger et un groupe d'experts vient de proposer un « noyau minimal » d'ensei-

gnement de la littérature, qui serait obligatoire dans toutes les Républiques. Le tollé qu'a soulevé cette simple suggestion est révélateur.



Dessin de MENAGER.

gnement de la littérature, qui serait obligatoire dans toutes les Républiques. Le tollé qu'a soulevé cette simple suggestion est révélateur.

Les élèves des écoles albanaises, hongroises, italiennes, roumaines, etc. devaient, en premier lieu, étudier les auteurs de leur patrie d'origine au détriment des écrivains yougoslaves. Ce système, s'il devait être appliqué, aboutirait, en fait, à une séparation encore plus prononcée entre les jeunes des peuples et des nationalités du pays.

Les « divisions yougoslaves » déconcertent, pour une bonne part, des différences dans le développement économique et dans les tra-

ditions nationales des uns et des autres, mais aussi de la « pluralité des intérêts autogestionnaires ».

Très brièvement, cette théorie, énoncée il y a quelques années par M. Kardelj, qui fut le principal idéologue du régime, reconnaît officiellement l'existence d'innombrables « intérêts spécifiques » des Républiques au sein de la Fédération, des communes au sein des Républiques, des entreprises au sein des communes. De

gestion et à la « désintégration » de vastes secteurs de la vie politique, économique et idéologique. Le principe du consensus, valable dans les rapports entre la Fédération et les Républiques, a été étendu sans justification valable à tous les niveaux. Chacun peut, par son veto, bloquer l'adoption de décisions importantes et urgentes si ses « intérêts spécifiques » n'ont pas obtenu satisfaction.

M. Bilitch, membre de la présidence de la Ligue de Croatie, a admis de son côté que « nous n'avons pas eu la force d'harmoniser le développement des Républiques et régions autonomes avec celui de l'ensemble du pays ».

M. Ivan Stambolitch, président de l'Organisation de la Ligue de Belgrade, constate, pour sa part, que la désintégration économique a pris une ampleur telle que « personne ne produit plus pour le marché yougoslave, mais uniquement pour celui de sa République ».

#### Un casse-tête

Comment sortir de la situation présente ? Les propositions, parfois contradictoires, ne font pas défaut. Certains estiment que le système est bon, mais que son application laisse à désirer. D'autres exigent des réformes profondes, y compris une révision de la Constitution de 1974. Avec la disparition de Tito, la Yougoslavie a perdu, en effet, la seule autorité qui pouvait arbitrer ses conflits intérieurs.

Dans l'immense débat sur les voies à suivre, on entend fréquemment des critiques adressées aux dirigeants. Le Centre de recherches de l'Institut des sciences politiques de la capitale a révélé que 44 % des membres du parti sur un échantillon de 893 interrogés, s'étaient prononcés pour la révocation d'un « grand nombre » de dirigeants qui, « cloués dans leur fauteuil, ont perdu le contact avec les masses et la classe ouvrière ». Faisant preuve

« d'irresponsabilité », ils se « dissimulent » derrière des décisions autogestionnaires et justifient leur faiblesse par le slogan : « Nous sommes tous responsables ».

#### Les aveugles et les sourds

A la réunion du comité central de la Ligue le 25 octobre, M. Polak, président de l'Association des anciens combattants, a dénoncé avec force « les aveugles, qui ne voient pas ce qui se passe, et les sourds, qui n'entendent pas ce qui se dit ». « Les anciens combattants », a-t-il dit, « rejettent la thèse selon laquelle nous sommes tous responsables ».

M. Polak a insisté sur la nécessité d'intégrité morale et la responsabilité des fonctionnaires dirigeants : « Ceux qui refusent de prendre à bras-le-corps les problèmes doivent s'en aller ». Il a proposé que les membres de la direction collégiale de la Ligue fédérale et des présidences des Républiques et régions autonomes, « s'enferment » à Karadjordjevo, grande propriété de l'État au nord de Belgrade, et ne se séparent qu'après être parvenus à un accord sur les principaux problèmes du pays.

Karadjordjevo a une signification symbolique dans la politique intérieure yougoslave : c'est là que Tito avait pris des décisions spectaculaires pour dénouer les graves crises des années 70 qui avaient secoué la Yougoslavie. La proposition de confinement de M. Polak a fait sensation, mais n'a pas été retenue. Le comité central a invité dans ses conclusions les membres du parti à « opposer avec détermination et dans tous les milieux aux divisions territoriales et nationales, les intérêts de la classe ouvrière dans les mêmes dans toutes les régions de la Yougoslavie ». Cela suffira-t-il à régler le problème ?

PAUL YANKOVITCH.

## Les incorruptibles de Washington

Dans la démocratie américaine les législateurs et les hauts fonctionnaires sont incorruptibles ou présumés tels. De là à refuser des « petits cadeaux », des conférences bien rémunérées ou des « conseils » tarifés en dollars, il y a un grand pas. Seuls les plus incorruptibles des incorruptibles le franchissent.

#### De notre correspondante

New-York. — Si tous les Américains ne deviennent pas milliardaires, on trouve tout de même, chez eux, plus d'occasions qu'ailleurs de faire des affaires, et la popularité de l'administration Reagan dans certains milieux est largement due aux facilités qu'elle accorde dans ce domaine.

C'est le très conservateur Wall Street Journal, lui-même, qui explique — en s'en étonnant quelque peu — comment les membres du Congrès peuvent, en toute légalité, « vendre » leurs voix : en 1982, les élus du Sénat et de la Chambre des représentants ont encaissé quelque 4 millions et demi de dollars de « petits cadeaux » divers, provenant, pour la plupart, d'honoraires de « conférences » prononcées à l'invitation de groupes financiers soucieux de se concilier les bonnes grâces de telle ou telle commission. C'est là plus de deux fois ce qu'ils avaient touché en 1980. Parmi les mêmes les plus généreux figurent les industriels de l'armement, les négociants en matières premières, les producteurs de tabac et les entrepreneurs de travaux publics.

La chose est tout à fait légale, à la condition que les bénéficiaires de ces largesses le fassent ouvertement et en versent une partie à de bonnes

œuvres. Mais, selon le quotidien des milieux d'affaires, 90 % de ces « avantages divers » restent dans la poche de leur destinataire.

#### 2 000 dollars l'heure

Un représentant démocrate de Floride, M. William Chappell, qui siège à la sous-commission chargée des dépenses du Pentagone et qui est l'un des supporters enthousiastes des missiles MX, a reçu plus du quart des 60 000 dollars adressés aux membres de la sous-commission par une douzaine de grosses firmes, telles que Lockheed, Pratt-Whitney et AVCO. Cette firme, qui fabrique une partie importante du dispositif de retour dans l'atmosphère des MX et qui fera des profits considérables si le Congrès décide leur production massive, a offert 4 000 dollars à M. Chappell pour passer deux heures à son usine de Wilmington, dans le Massachusetts, et assurer les dirigeants de la firme que leur dossier est en très bonne voie à la Chambre des représentants.

L'American Defense Preparedness Association, qui est financée par les principaux fabricants d'armes, a donné un « prix » de 10 000 dollars à un représentant républicain d'Alabama, M. William Dickinson, favorable à toutes les augmentations du budget de la défense, pour son dévouement à la cause nationale et « ses encouragements à la recherche ». En principe, aucun élu ne peut recevoir un don ou des honoraires supérieurs à 2 000 dollars, mais il s'agissait en l'occurrence d'une récompense destinée à reconnaître un « mérite particulièrement éclatant ».

L'association des industries électroniques a invité dix-sept membres du Congrès, et leurs épouses, à une « table ronde » de quatre jours dans un hôtel de luxe de Floride pour discuter de l'évolution des législations qui la concernent. Les invités, qui avaient tous leurs après-midi libres pour se baigner et jouer au golf, ont, au surplus, reçu 200 dollars.

Le « petit cadeau » type consiste de plus en plus en « honoraires » de 1 000 dollars pour un discours — ou une discussion à bâtons rompus — assorti d'un week-end pour deux personnes en Floride, en Californie, dans les Caraïbes ou à Hawaï.

Quelques puristes comme M. Philip Sharp, représentant démocrate de l'Indiana, refusent ces offres en parlant de corruption, mais la plupart de leurs collègues acceptent avec empressement, arguant que leur compétence vaut bien quelques regards et que, d'ailleurs, avec peu de temps à faire 70 000 dollars par an, le salaire d'un membre du Congrès a perdu près du 40 % de son pouvoir d'achat depuis quinze ans.

#### Des « conseils » fructueux

Quand on a été au pouvoir et qu'on n'y est plus, il peut rester quelques compensations substantielles, particulièrement si on a eu la chance de mettre le nez dans des dossiers quelque peu confidentiels.

C'est ainsi que quelques « anciens » — parfois prestigieux — du département d'État et de la C.I.A. ont ouvert des firmes de « conseils politiques » pour les entreprises prêtes à investir dans les « régions à risques », particulièrement l'Amérique centrale et latine, l'Europe et le Proche-Orient. Coût des études : de 20 000 à 100 000 dollars. La France de M. Mitterrand reste l'un des sujets vedettes de ces cabinets-conseils.

M. Henry Kissinger a créé Kissinger Associates Inc. qui compte une vingtaine de firmes multinationales parmi ses clients. Quand M. Kissinger a été nommé à la tête de la commission d'enquête sur l'Amérique centrale, il s'est mis en congé pour six mois pour « éviter les conflits d'intérêts » : plusieurs de ses clients, notamment les laboratoires pharmaceutiques Merck, la Chase Manhattan Bank et Atlantic Richfield, ont des capitaux en Amérique latine.

La chute du chah, la révolution khmèreiste et les pertes financières

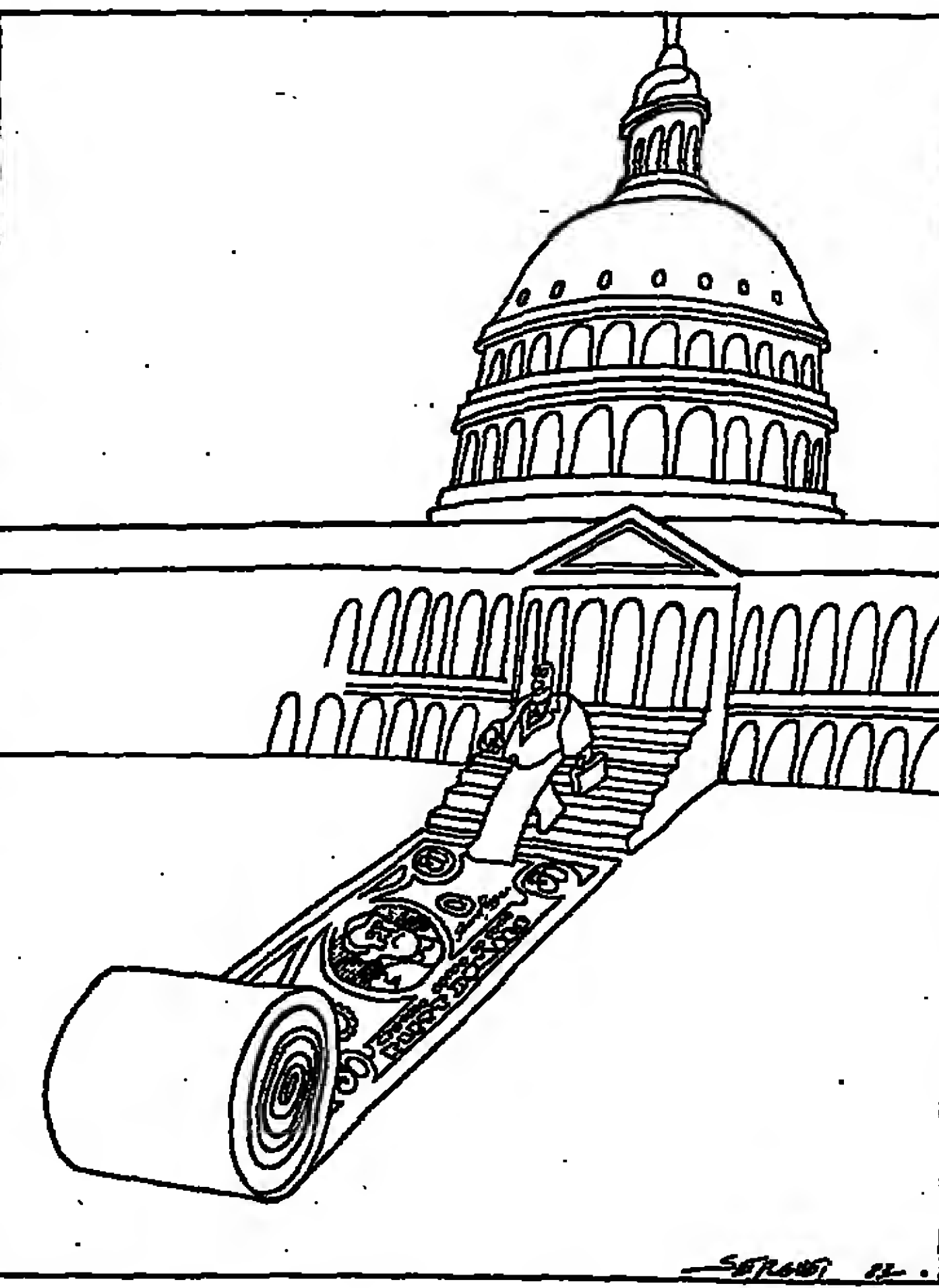
parfois considérables subies par les entreprises étrangères en Iran, ont incité un nombre croissant de firmes à faire évaluer par des spécialistes, les risques et les profits possibles offerts par les régions politiquement ou économiquement troublées.

M. Richard Helms, ancien directeur de la C.I.A. et ex-ambassadeur à Téhéran, avait fondé en 1977 la SAFER, pour faciliter les investissements américains en Iran. Après la chute du chah, il est entré dans le groupe Betchel qui employait aussi M.M. George Shultz et Caspar Weinberger, avant qu'ils ne deviennent respectivement secrétaire d'État et secrétaire au Proche-Orient. Betchel (armements et travaux publics, notamment) utilise aujourd'hui les compétences de M. Helms sur l'Iran et l'Égypte et celles de M. Parker Hart, ancien ambassadeur en Arabie Saoudite et en Turquie.

M. Ray Cline, ancien directeur adjoint de la C.I.A., spécialiste de l'Extrême-Orient et du terrorisme international, a lui aussi, monté sa société de conseils : il préside le Comité formosais pour une Chine libre et a servi d'expert au président Reagan pour les affaires chinoises pendant sa campagne électorale de 1980. M. Cline pousse ses clients à investir en « terrains sûrs », comme Taiwan, la Jamaïque, l'Afrique du Sud, voire la Turquie.

#### Négociateurs en kidnappings

M. William Colby, autre ancien patron de la centrale d'informations, est imbarable sur le Chili : il étudie les chances d'une remontée de la gauche, l'état d'esprit de l'armée et sa force réelle, et explique à ses clients que, pour l'instant, le gouvernement de Santiago est encore assez solide pour justifier quelques risques. En revanche, la détérioration de la situation économique au Mexique doit inciter à la prudence.



Dessin de SERGUEL.

Autre champ fructueux d'activités : les enlèvements. Un ancien du département d'État, M. Ackerman, travaille pour Control Risks qui a déjà « négocié » une bonne centaine d'enlèvements, principalement de dirigeants de grandes firmes occidentales implantées dans le tiers-monde. Les abonnés de Control Risks reçoivent un rapport mensuel sur la situation dans soixante-deux pays et sont prêts à payer 1 200 dollars par jour, ou un forfait de 6 000 dollars, les services de spécialistes mandatés pour obtenir, au besoin par la force, la libération d'une personnalité précieuse pour la maison. La firme fournit aussi des gardes du corps et organise des

séminaires de formation pour les cadres de haut niveau qui voyagent dans les pays « à risques ».

Le principal atout d'anciens responsables de premier plan comme M.M. Kissinger, Helms ou Colby, est leur familiarité, non seulement avec les problèmes de certaines régions, mais aussi avec leurs dirigeants ou ex-dirigeants. Ils savent, souvent de première main, qui sont les « hommes forts », ceux qui ont un avenir, et ceux qui sont déjà des *has-been* ; les grandes passions ou les petites faiblesses de certains. Ils connaissent les incorruptibles... et les autres.

NICOLE BERNHEIM.



## Étranger

### Les timides confidences de Kolya déserteur soviétique venu d'Afghanistan

De notre correspondant

Bruxelles. — « Le destin de plusieurs milliers d'hommes dépend des suites de cette conférence de presse. Une telle affirmation n'est pas très courante. Elle a cependant fourni le thème de la rencontre organisée, le vendredi 25 novembre, dans une salle du Parlement européen, à Bruxelles, où les journalistes devaient faire connaissance des deux premiers soldats soviétiques qui, après avoir déserté en Afghanistan, sont parvenus dans un pays occidental grâce à une « filière souterraine ».

La conférence était présidée par lord Bethel, député européen et écrivain connu pour ses ouvrages sur le monde soviétique, membre également de l'Internationale de la résistance, qui a organisé la visite à Bruxelles des deux déserteurs soviétiques.

A vrai dire, la presse n'est venue présenter qu'un seul de ces derniers. Il s'agit de Nikolai — familièrement « Kolya » — Ryzhkov, un jeune homme de dix-neuf ans, originaire du Kazakhstan, mais dont la mère est russe et le père ukrainien. Son compagnon, affecté par le climat de Bruxelles, a, apparemment, invoqué un gros rhume pour ne pas se montrer en public.

Kolya a lui-même avoué son désarroi devant l'armée des journalistes, des photographes et des caméras de la télévision. Cette conférence de presse n'était pas [son] idée. Attitude d'autant plus compréhensible que, à bien des égards, Kolya a donné l'impression d'être un très simple mais aussi très sympathique « bidasse » de l'armée rouge. Une chevelure blonde frisée, des yeux bleus très purs et un visage poupin, en dépit d'une petite moustache, suggèrent que l'on se trouve en présence d'un bon garçon, mais qui éprouve quelque mal à raconter sa propre aventure et même à expliquer les motivations.

C'est avec peine qu'on lui arrache des réponses un peu décevantes par leur brièveté. Pour un peu, on serait tenté de dire que l'on se trouve en

présence d'un brave jeune homme un peu « paumé », qui perd pied dans une affaire le dépassant.

Il a déserté, le 16 juin, à Kaboul. Pourquoi ? Parce que, dit-il, « je n'étais pas d'accord avec l'agression contre l'Afghanistan et avec la politique intérieure en Union soviétique ». Il reconnaît, toutefois, qu'avant d'être mobilisé et envoyé en Afghanistan, il n'avait « jamais entendu d'idées contre le régime ». Caserné au quartier général soviétique à Kaboul, il n'a pas pris part aux combats. Très honnêtement, il admet donc ne pas pouvoir dire si les forces de l'U.R.S.S. ont employé des armes chimiques. Quant au massacre de civils, il ne les a pas vus lui-même, « mais tout le monde en parlait ».

La certitude la plus claire, en tout cas, est que, selon lui, le moral de tous les soldats soviétiques en Afghanistan serait très bas et que les déserteurs se compteraient par centaines. Beaucoup d'entre eux, originaires des régions musulmanes de l'U.R.S.S., auraient fait cause commune avec les Afghans.

Selon lord Bethel, la question serait de savoir comment faire sortir d'Afghanistan ces déserteurs, qui rêvent de trouver un refuge en Occident. La Croix-Rouge internationale, pour sa part, serait soupçonnée de vouloir organiser leur rapatriement en U.R.S.S. Avant d'autoriser leur départ, les divers mouvements de résistance en Afghanistan demandent donc, de la part des Etats occidentaux, la garantie que ces hommes ne seront pas livrés aux autorités soviétiques et qu'ils peuvent trouver asile à l'Ouest. C'est, apparemment, ce que voulait démontrer la conférence de presse de Bruxelles.

Ayant obtenu des autorités belges un visa de transit, Kolya va, dans les jours prochains, se rendre aux Etats-Unis où, croit-il, « les gens sont libres et le pays merveilleux ». De façon surprenante, il se déclare convaincu que sa famille, restée à Petropavlovsk, pourra le rejoindre outre-Atlantique.

JEAN WETZ.

### Mésaventures en Birmanie

(Suite de la première page.)

Il faut dire que la tâche de Paris n'était pas facile. Les Karens avaient demandé l'ouverture de négociations avec des représentants français, la reconnaissance de leur mouvement, l'interdiction de toute aide à la Birmanie et menacé de jurer leurs prisonniers pour « trahison » si leur ultimatum n'était pas accepté avant le 2 décembre. Il était malaisé à la France d'envoyer des diplomates en territoire birman sous contrôle karen alors qu'elle entretenait des relations diplomatiques avec le régime du général Ne Win.

Après de longues hésitations, l'ambassadeur de France à Bangkok, M. André Arnould, écrivit le 18 novembre une lettre sur papier à entête dans laquelle il demandait au C.I.C.R. de prêter ses bons offices pour obtenir la libération des Bossu. L'intercession du C.I.C.R. et de la hiérarchie catholique a finalement porté ses fruits. En même temps, il semble bien que les Karens, longtemps hésitants eux aussi, aient finalement compris qu'une trop longue captivité, loin de servir leur cause, ne pourrait que lui nuire. D'autant que la Thaïlande voyait sans plaisir la situation s'envenimer à sa frontière occidentale, elle qui soutient de facto la résistance karen. Discrets, des Thaïlandais ont facilité et suivi de bout en bout les opérations de libération.

### Contrebande

Qu'on gagné les Karens avec cet envoi ? Tout d'abord une publicité internationale à laquelle ils tenaient par-dessus tout. « Nous ne sommes pas des terroristes, nous voulons attirer l'attention du monde sur notre lutte », a déclaré le général Bo Mya. Ensuite, même si rien n'est dit officiellement, il est évident que l'aide étrangère à la Birmanie va se réduire. Déjà tous les étrangers travaillant à la cimenterie ont été retirés par les Birmanes. Les travaux risquent de ne pas reprendre de sitôt. Les entreprises étrangères y regarderont à deux fois avant d'accepter un projet et d'envoyer des experts dans ces zones prises qui couvrent plus de la moitié du pays. D'autant que le général Bo Mya a menacé de traduire en jugement, voire d'exécuter sur place, tout technicien étranger capturé par ses forces.

La base de Klerdei, à 700 kilomètres au nord-ouest de Bangkok, est représentative des huit principales positions karènes alignées le long de la rivière Moéi. Elles servent de point d'entrée aux mar-

chandises importées en contrebande et qui, sur les marchés de Rangoun et d'ailleurs, remplacent les produits que le régime birman est incapable de fournir à ses administrés. Produits de consommation courante, et même voitures, entrent ainsi, tandis que sortent en contrepartie grumes, bétail, pierres précieuses. Sur ce commerce, les Karens prélèvent un droit de douane de 5 %. Portées à dos d'homme ou chargées sur des camionnettes, les marchandises partent vers l'intérieur du pays, passant sans encombre par les barrages de tous bords, tenus par des gens avant tout préoccupés de percevoir leur dû.

Ces taxes fournissent le nerf de la guerre à la résistance Karen, la plus puissante des armées tribales opposées à Rangoun, avec ses quatre mille hommes équipés et environ dix mille miliciens. Il y aurait environ trois à cinq millions de Karens en Birmanie. Seules les forces du parti communiste chinois sont plus nombreuses.

A Klerdei, nous avons vu non seulement une douane, mais aussi un entrepôt, des bâtiments administratifs, une école, derrière le terrain de football où des gamins chantaient des hymnes — beaucoup de Karens sont chrétiens, — dans un bourg de deux mille âmes doté de l'eau courante et de l'électricité. Chaque maison arborait le drapeau karen, tricolore, avec un soleil bleu et rouge et le tambour national, blanc.

Le site est superbe. Surplombant la rivière où vrombissent des pirogues à moteur, il est entouré de pains de sucre rochers à la végétation luxuriante. Les habitants vaquent à leurs occupations — commerce, agriculture — sans paraître se soucier d'une guerre qui se poursuit à une trentaine de kilomètres vers l'ouest. Seuls les soldats en treillis déparpillés rappellent que le front est proche.

L'offensive birmane continue en effet depuis la fin du printemps. Cela fait deux ans que Rangoun semble avoir décidé d'intensifier ses opérations. Mais l'entraînement des Karens — qui formaient le fer de lance de l'armée sous les Britanniques — et la difficulté du terrain rendent la progression difficile.

PATRICE DE BEER.

## Lectures

### La damnation de Roberto Calvi, banquier de Dieu

Les manœuvres policiennes, les intrigues de la loge P. 2, le jeu de la haute finance, l'argent de la Mafia, les financements de Solidarité, les petits mensonges et le grand bluff, les aigreurs en cheville avec les services secrets et les grands industriels et enfin l'Eglise n'ayant que sa bonne foi pour se laver les mains d'une affaire dans laquelle elle les avait quelque peu saillés : il y a de tout dans la saga de Roberto Calvi pour faire un roman-policier journalistique, un délire d'interprétation qui fera recroquer en librairie mais s'envolera en fumée au regard de l'histoire, fût-elle immédiate.

Avec le sans des faits et la rigueur caractéristique du journalisme anglo-saxon, Rupert Cornwell, qui était encore récemment correspondant du *Financial Times* à Rome, a pour sa part écrit un livre de référence. Sans complaisance à l'égard des événements, laissant les interrogations là où il n'y a pas de réponse, mais démontrant avec patience et minutie l'écheveau de la vie de Roberto Calvi, le petit employé de banque aux allures de rood de cuir qui avait voulu devenir le « banquier de Dieu » et, au soir d'été 1982 à Londres, se retrouva seul aux mains de ses agresseurs ou simplement face à lui-même : « Le prêteur était devenu la proie, à la merci des chantages et des menaces, et finalement abandonné ».

A travers des pages d'une écriture claire et vivante — la qualité de l'enquête n'a pas empêché ce livre de devenir un best seller à Londres — Cornwell raconte la genèse, le développement et l'aboutissement de ce qui est sans doute le plus grand scandale financier de l'Italie d'après-guerre.

Au départ, le Banco Ambrosiano, qui allait devenir la première banque privée italienne, a été la banque de l'Eglise. Sous le patronage de saint Ambroise, la banque

fut créée à Milan en 1886 avec l'idée de « faire du crédit sans offenser les principes de l'enseignement du Christ ». Et elle a prospéré avec tranquillité, gérée de manière prudente par des aristocrates, un comte puis un duc, jusqu'au jour où elle eut pour président Roberto Calvi et se trouva face à 1 300 millions de dollars de dettes.

#### L'ombre de la P. 2

Cornwell commence par camper ses personnages. Calvi, fils d'un employé de banque dont le destin, un peu gris, de gracieux-papier semblait tracé. Et pourtant cet homme froid, discret, doué d'une immense capacité de travail et d'un sens quasi obsessionnel du secret, allait devenir dans les années 60 le bras droit du président. Il ne fut jamais vraiment admis par les milieux bancaires milanais, mais il eut un maître : le Sicilien Michele Sindona, qui se révéla plus tard être la banque de la Mafia, soupçonné de recycler l'argent de la drogue, et qui purge actuellement une peine de prison pour faillite frauduleuse aux Etats-Unis.

Sindona était alors au faite de sa puissance : banquier en relation étroite avec le Vatican et les milieux démocrates-chrétiens grassement payés, souillant Cornwell, auteur de *M. Andreotti*, actuel ministre des affaires étrangères, le politicien italien sans doute le plus « insubmersible » de l'après-guerre (on lui prête cette formule : « Le pouvoir n'est que ceux qui ne l'ont pas... »).

Sindona a de nombreux amis, comme Umberto Ortolani, un de ces personnages troubles typiques des collusions de la vie politique, lié lui aussi au Vatican, ambassadeur itinérant de l'ordre de Malte, et surtout impliqué en Amérique latine. Sindona recruta vite en Calvi un personnage de sa trempe. Puis va apparaître à l'horizon de la

vie de ce dernier Licio Gelli, grand maître de la loge P. 2, volontaire de Mussolini pendant la guerre d'Espagne, ayant travaillé pour les Allemands comme pour les maquis et fait sa fortune lui aussi en Amérique latine. La P. 2 de Gelli avait-elle les visées subversives qu'on lui prête ? On la retrouve derrière tous les scandales, les coups d'Etat avortés et les attentats de la stratégie dite de la « tension ». Ou n'était-elle qu'une « amicale » dévoyée ? Elle a sûrement, en tout cas, contribué à la dégradation de la vie politique italienne en élevant le degré de la corruption et en l'institutionnalisant.

La politique, la maçonnerie, l'Eglise : c'est dans ces eaux que Calvi, devenu directeur général de l'Ambrosiano en 1971 puis président en 1975, va se mouvoir, d'abord sous la tutelle de Gelli et Sindona, puis seul lorsque ceux-ci sortiront de scène. Lui aussi avait tissé sa toile. Aux Bahamas notamment, l'un des centres de la finance internationale, « offshore » comme disent les banquiers, en créant une filiale de l'Ambrosiano, la Cisalpine Bank, qui sera l'un des instruments de ses opérations. Le vice-directeur n'était autre que Mgr Paul Casimir Marcinkus, président de l'Institut pour les œuvres de religion (I.O.R.), c'est-à-dire la banque du Vatican — une fonction peu banale pour un prêtre, surtout

#### Pendu sous un pont

Entre-temps, l'I.O.R. a pris conscience de détenir sans le savoir 10,2 % du capital de l'Ambrosiano. Et Mgr Marcinkus concède à Calvi des lettres de patronage » en échange d'une contre-lettre par laquelle Calvi décharge l'I.O.R. de toute responsabilité. Une tentative d'alliance avec M. De Benedetti, président d'Olivetti, qui au bout de quelques semaines se retire, des approches de l'Opus Dei, une nouvelle démarche auprès de l'I.O.R.,



Dessin de Violette LE QUÈRE

lorsqu'on apprendra à quel trafic se livrait la Cisalpine. Une collaboration fructueuse assurément, mais quelque peu dommageable pour l'image du Vatican, s'ébauchait.

#### La vengeance de Sindona

Pendant dix ans, l'I.O.R. a tiré de substantiels bénéfices de ses affaires avec Calvi. Le sonnet d'effacement de Mgr Marcinkus et sans doute aussi une inexpérience de la haute finance liée à l'arrogance du personnage qui lui faisait peut-être mésestimer les aigreurs avec qui il traitait seront à l'origine de la quasi-disgrâce du grand argentier du pape.

Dans son bureau du Banco Ambrosiano, au cœur de la « city » de Milan, Calvi, avec la méticulosité d'un « comptable aux yeux froids », bâtit son empire : prenant le contrôle par exemple, à la demande de Gelli, de la Rizzoli (qui possédait le *Corriere della Sera*).

Le premier écueil, Calvi le rencontre en 1978 : l'Ambrosiano est placée sous enquête de la Banque d'Italie pour exportation illégale de capitaux. D'où vient le coup ? De son ancien ami Sindona, furieux que Calvi ne l'aide pas à éviter la faillite de sa propre banque. Et c'est par une campagne de *darbass*, dans la tradition de la révolution culturelle chinoise, fleurissant un beau matin de novembre de 1977 sur les murs de la « city » de Milan, que Sindona se venge : les *darbass* racontent par le menu les acrobaties financières de Calvi.

La Banque d'Italie achève son enquête, démontant une partie des mécanismes sur lesquels repose l'empire Calvi à un moment où l'effervescence politique (enlèvement de Moro, démission du président Leone compromis dans un scandale) est à son comble ; surtout, la Banque centrale est elle-même secouée par une sombre affaire où son directeur adjoint et le gouverneur lui-même sont compromis.

## CORRESPONDANCE

### Le sort des juifs d'U.R.S.S.

L'agence soviétique Novosti nous communique une « lettre ouverte » signée de vingt-deux universitaires et intellectuels pour répliquer au texte des seize personnalités que nous avons publié sous le titre « Heureux juifs d'U.R.S.S. ! » (le Monde daté 6-7 novembre). En voici l'essentiel :

Avec tous les peuples d'Union soviétique, le sixième centenaire anniversaire de la révolution d'Octobre vient d'être célébré par les juifs soviétiques qu'elle a transformés de sujets du tsar persécutés et dépourvus de droits en citoyens égaux et jouissant de toute la plénitude des droits. La participation des citoyens de nationalité juive à la vie politique et à l'administration des affaires de la société soviétique n'est-elle pas une manifestation des changements historiques survenus dans notre pays il y a soixante-ans, un témoignage de l'affranchissement social et de l'émancipation politique ? Parmi les parlementaires soviétiques (au niveau fédéral et républicain), trente députés sont juifs, trois mille six cent quatre-vingt-cinq juifs sont députés aux organes locaux du pouvoir.

Le journaliste soviétique A. Roukhadze cite de nombreux faits et chiffres de ce genre dans une brochure qui a mis en colère les auteurs du texte publié dans le Monde. En ce l'irréfutable de la lettre au Monde à les passer sous silence.

Par contre, le texte n'est que calomnie à propos de l'« antisémitisme officiel » et de sa croissance en U.R.S.S.

Ce jour-là, dans ses numéros consacrés à la fête, la presse soviétique a publié un décret du comité central du parti communiste et du conseil des ministres de l'U.R.S.S. sur l'attribution des prix d'Etat pour 1983. Dans le domaine de la littérature, des arts et de l'architecture, les prix d'Etat ont été décernés à vingt et une œuvres. Parmi les lauréats auteurs ou coauteurs de ces œuvres, on trouve sept juifs. Les représentants du monde culturel français chassent-ils ce fait, lui aussi, parmi les « manifestations de l'antisémitisme officiel » ?

Dans le domaine de la science, les prix d'Etat ont été attribués aux

auteurs de dix-sept projets scientifiques. Parmi les lauréats, nous trouvons, également, sept juifs — depuis un membre titulaire de l'Académie des sciences de l'U.R.S.S. jusqu'à un agrégé de physique et de mathématiques, un tout jeune chercheur encore (...).

On compte 4,5 fois plus de juifs que de Russes pour dix mille diplômés de l'enseignement supérieur.

Cherchant vainement à argumenter leur élucubration sur l'« antisémitisme officiel » en U.R.S.S., les auteurs du « texte » vont jusqu'à blasphémer. Ainsi, ils font accroire à leurs lecteurs que, dans notre pays, on garde le silence sur les crimes nazis perpétrés contre les juifs. Les auteurs du « texte » écrivent notamment : « Silence surtout sur l'insulte suprême faite aux juifs soviétiques, depuis vingt ans, on « oublie » systématiquement d'enseigner que les nazis étaient quelque peu antisémites et de dire un seul mot de l'holocauste... » Il est difficile d'imaginer une calomnie plus grossière.

Nous pourrions citer des dizaines de livres, d'essais, d'articles parus ces derniers temps dont les auteurs décrivent en détail et analysent tous les principaux éléments du système de génocide nazi.

Le roman *Le Sable lourd*, d'Anatoli Rybakov, tiré des trois dernières années en U.R.S.S. à 679 000 exemplaires, n'est-il pas un récit des souffrances et de la résistance des juifs soviétiques au nazisme ? Tout récemment, en 1983, on a fait paraître à 65 000 exemplaires la troisième édition du livre *L'Epigone de Nuremberg*, écrit par le juriste soviétique Arkadi Poltorak. Avec la minutie d'un chroniqueur, il relate les faits examinés par le tribunal international militaire de Nuremberg et se rapportant à la réalisation par les nazis de leur plan diabolique de « solution finale de la question juive ».

« Personne n'est oublié, rien n'est oublié... » Ce n'est pas seulement une inscription tracée sur des tombes. C'est aussi le critère de la véracité historique des publications (littéraires et scientifiques) en U.R.S.S. Ce slogan sert également un grand objectif : conjurer une nouvelle guerre mondiale.

qui se solda cette fois par un refus : la situation échappa à Roberto Calvi, qui est mis en minorité, pour la première fois depuis onze ans, par son conseil d'administration. Il disparaît. Que cherchait-il à Londres ? On le retrouvera pendu sous un pont de la Tamise, enveloppé dans le brouillard des petits matins, brouillard à l'image d'une vie dont bien des aspects demeurent inconnus, mais révélatrice cependant, selon Cornwell, de cette « face obscure de l'Italie, faite d'intrigues politiques et financières, de sociétés secrètes, de menaces, de chantages et de meurtres ».

PHILIPPE PONS.

★ *God's Banker, an Account of the Life and Death of Roberto Calvi*, Rupert Cornwell, Victor Gollancz Ltd, London, 1983.

#### (Publicité)

#### LA S.N.C.F. COMMUNIQUE :

Dans le cadre des trains animés « LOISIRAIL », les régions S.N.C.F. de Tours et de Paris-Sud-Ouest ont décidé de tenter une expérience d'animation, destinée plus particulièrement aux jeunes, dans une voiture « Corni » sonorisée. La voiture « SUPER-SYMPA », puis-que tel est son nom, circule entre le 14 novembre 1983 et le 9 décembre 1983, du mardi au vendredi, dans quatre trains :

- Train 4087. — Paris-Austerlitz : 6 h 05 ; Les Aubrais : 7 h 06 ; Orléans : 7 h 16 ; Tours : 8 h 28.
- Train 4066. — Tours : 10 h 36 ; Orléans : 12 h 12 ; Paris-Austerlitz : 13 h 15.
- Train 4089. — Paris-Austerlitz : 14 h 00 ; Tours : 16 h 06 ; Poitiers : 16 h 58.
- Train 4088. — Poitiers : 17 h 18 ; Orléans : 19 h 27 ; Paris-Austerlitz : 20 h 30.

Olivier Castaing et Pierre Blanchard, tous deux guitaristes et chanteurs, auront à cœur d'apporter aux jeunes voyageurs une ambiance détonante à cet espace particulier.







# UN ENTRETIEN AVEC UN MILITANT CHRÉTIEN D'EXTRÊME DROITE

## M. Romain Marie: je suis pour la croisade contre le communisme

Né il y a trente-neuf ans, à Tarbes, de petite taille, le visage rond, le cheveu rare mais d'une grande faconde — ce qui est somme toute naturel chez un Méridional, — M. Bernard Antony est un homme fort éloquent. Responsable des relations humaines du groupe pharmaceutique Fabre, dont le siège est à Castres, il assume, en dehors de ses activités professionnelles, les fonctions de président de la fédération de Haute-Garonne du Centre national des indépendants et paysans, de directeur d'un centre de formation de cadres syndicaux, de directeur des Comités Chrétien-Solidarité et de directeur général du centre

Henri et André Charlier, sis à Paris. « œuvre de formation spirituelle, intellectuelle et morale de militant, pour étudiants chrétiens ».

Ancien membre des Groupes d'action jeunesse, ardent défenseur des anciens partisans de l'Algérie française, il milite, tant à Paris qu'en province, parmi les catholiques intégristes et dans les milieux d'extrême droite, pour le rapprochement des différents courants de l'opposition nationale. Il le fait en particulier par l'organisation de Journées d'Amitié française, comme celle du 16 octobre à Paris (le Monde du 19 octobre). Il a répondu à nos questions.

« Pourquoi éprouvez-vous le besoin d'avoir deux identités ? Pourquoi vous faire appeler Romain Marie quand vous dirigez les Comités Chrétien-Solidarité, que vous avez fondés, alors que vous présidez sous votre vrai patronyme, Bernard Antony, la fédération de Haute-Garonne du CNIP ? A quel correspond cette distinction ?

— Je m'appelle Bernard Romain Marie Antony. En 1975, j'ai lancé un mensuel, *Présent*, qui devait, le 1<sup>er</sup> janvier 1982, donner son titre au quotidien que le Monde a découvert récemment et au lancement duquel je m'honore d'avoir participé (1). J'eus l'idée dans ce premier journal de signer de mes deux seconds prénoms. Romain et Marie symbolisent en effet tout ce pour quoi je lute : une terre, une civilisation, une foi... Mes racines, spirituelles, intellectuelles, physiques même, tiennent en ces deux beaux prénoms. D'abord, je suis bigourdan, et fervent de Lourdes et de la Sainte-Vierge. Ensuite, paraphrasant Maurras, je pourrais dire comme lui : je suis de Tarbes, je suis de Bigorre, je suis français, je suis romain, je suis universel. Je me sens tellement pénétré de ces réalités inséparables que sont la romanité et la catholicité que si, par malheur, elles étaient extirpées de moi, je ne me sentirais plus un homme.

« Voilà pourquoi un peu partout en France, je suis devenu Romain Marie, par la plume d'abord puis par la parole. Mais comme je milite dans le Sud-Ouest depuis 1961, je demeure Bernard Antony pour mes nombreuses connaissances de la région. En fait, me voilà dans l'ordre politique, indifféremment Bernard Antony ou Romain Marie.

Comment peut-on en même temps trancher l'ambivalence, affirmer que l'on refuse tout sectarisme et mener croisade, comme vous le faites, contre ceux de vos concitoyens, parfois aussi chrétiens que vous, qui se réclament du socialisme ou du communisme ?

— L'Amitié française, c'est d'abord la réunion de tous les Français qui aiment la France, qui savent ce que signifie la fidélité aux promesses de son baptême. C'est la volonté de continuer une tradition qui va de saint Rémi et des chevaliers des croisades au Père de Foucauld, à Saint-Exupéry et aux paras de Dien-Bien-Phu et de Kolwezi. Aujourd'hui, nombre de nos

concitoyens qui ne se sentent pas français, pénétrés de ce passé, nient les vertus chrétiennes et françaises, n'ont que sarcasmes pour nos saints et nos héros.

« Or, qu'ils le veuillent ou non, l'avenir de la France sera chrétien ou ne sera pas. Je suis pour la croisade contre le communisme. Le socialisme n'en mérite pas tant : les Français ont déjà fait la croix dessus. Le communisme est l'horizon indépassable de l'esclavage moderne. Il tuait alors que le nazisme ne tuait pas encore. Il tuait pendant que le nazisme tuait. Il tue toujours.

« Au poids des cadavres, la monstruosité communiste enfonce par dix à un la monstruosité nazie. Même Yves Montand s'est aperçu de cela. Alors, si certains chrétiens se déclarent communistes, je prétends qu'ils ne sont que des communistes cherchant à se faire passer pour chrétiens. Comment un chrétien pourrait-il accepter le système politique qui viole le plus totalement la loi naturelle et la loi de Dieu ? Le communisme n'est pas seulement athée. Il est le système social le plus pervers qui soit. « L'intrinsèque du pervers », comme l'a nommé définitivement le pape Pie XI.

« Plutôt rouges que morts disent les pacifistes. Je dis que le communisme, à la fois, tue les corps et veut asservir les âmes. Aussi, n'ai-je que mépris pour ses compagnons de route, pour ses tristes apparatchiks et pour ces chefs cyniques. M. Doumeng a déclaré récemment que les Polonais étaient des « mongoliens » (2). Seule une cervelle bolchevique peut préférer une telle abjection. Y a-t-il racisme plus odieux, et pour les Polonais, et pour les mongoliens qui ont droit plus que tous autres à notre attention. Que font donc le MRAP et la LICRA ?

### Il faut en finir avec Rousseau

— Vous récusiez à la fois les orientations politiques de M<sup>me</sup> Veil, celles de M<sup>me</sup> Barre, Chirac, Giscard d'Estaing. Seuls, apparemment M<sup>me</sup> Malauud et Le Pen trouvent grâce à vos yeux. L'un des deux correspond-il au profil de l'homme nouveau que vous appelez de vos vœux ? A quel pensez-vous exactement ? Croyez-vous donc à l'éventualité d'un « sauveur » politique pour la France ?

— Les hommes providentiels se méritent. Pour que vienne Jeanne d'Arc, il a sans doute fallu d'abord Du Guesclin et les prières du peuple de France.

« Je ne crois donc pas aux « hommes providentiels » que la providence n'envoie pas. Pour l'instant, je crois donc davantage à l'alliance des hommes de bonne volonté qu'à la venue de je ne sais quel personnage salvateur. Je n'ai rien d'hostile à Jean-Marie Le Pen. Je sais combien sont injustes les caricatures dans lesquelles on a essayé de l'enfermer. Il se proclame démocrate chrétien. Je suis pour une part républicain comme Péguy, démocrate comme Mistral, Amouretti, Aubanel, Philadelph de Gerde et autres félibres fédéralistes qui ont cultivé des raisons, des vertus et des beautés qui ne sont pas celles de la « culture » des maisons prévues pour cela.

« Si j'ai adhéré au CNIP, c'est parce que je suis d'abord un indépendant. Je cherchais donc un rassemblement qui soit le moins possible un parti, mais au sein duquel je puisse défendre fondamentalement les six exigences fondamentales de l'Amitié française et des Comités Chrétien-Solidarité, qui n'ont pas pour vocation la politique électorale.

« J'ai été accueilli au CNIP par Philippe Malauud, que j'apprécie beaucoup. Je le sais profondément honnête. J'apprécie qu'il sache énoncer sans complaisance, même pour lui, les erreurs et les errements de l'ancienne majorité. Dans la logique de tout cela, je ne vous surprendrai pas en disant que je suis d'abord et avant tout partisan non pas de l'unité, mais au moins de l'alliance sans exclusive de toutes les forces de la droite nationale.

« Quelle est votre conception de la liberté religieuse ?

— Je refuse un monde qui va de plus en plus ressembler au *Melior des mondes* d'Uxley, ou au 1984 d'Orwell. Je suis donc d'abord un antitotalitaire militant. Le totalitarisme c'est l'État confisquant simultanément le politique, le social, l'économique, le religieux, et, bien sûr, l'éducation. Le livre remarquable d'Igor Chavarevitch, publié au Seuil, le *Système socialiste*, montre combien l'utopie totalitaire est ancienne. Régir l'individu, du berceau à la mort, tel est le dénominateur commun de tous les totalitarismes. Aucun totalitarisme ne peut, bien sûr, se passer d'être socialiste, aucun socialisme ne peut se passer d'être totalitaire. Jean-Jacques Rousseau est un des sommets de la pensée totalitaire : Robespierre, Napoléon, Marx, Lénine, Staline, Hitler, Mao, sont, à des degrés divers, ses monstrueux enfants.

« Il faut en finir avec Rousseau. Il faut lutter pour remettre l'État à sa place. Il faut lui redonner son rôle qui est de gouverner, et non de tout administrer. L'État doit battre monnaie, protéger les citoyens des menaces extérieures et extérieures. Il doit arbitrer entre les intérêts qui se heurtent, en fonction du seul intérêt national. Il faut rendre leurs libertés aux corps intermédiaires, aux communautés naturelles, que sont les provinces, les municipalités, les professions.

« Le zéro et l'infini », ou plus exactement l'indivisible, le plus petit, le plus dérisoire, isolé, broyé par l'État, sans fin, voilà la réalité sociale léguée par le jacobinisme. Il faut, avec Paul Valéry, constater qu'il ne faut plus appeler société ce monde moderne qui est la « multiplication des seuls ». C'est le monde atomisé, la « dysociété », pour reprendre l'expression du grand philosophe belge Marcel de Corte.

« Les plus grands esprits des dix-neuvième et vingtième siècles, au-delà de leurs divergences, n'ont pas manqué pour dénoncer cela : Comte et Renan, les félibres déjà cités, Proudhon et Maurras, Gustave Thibon, Bernanos, Salles et Simone Weil. Je veux parler de la grande Simone Weil, sur qui l'indigence intellectuelle de nos contemporains ne s'est pas trompée : il lui ont préféré Theilhard de Chardin, le chantre du totalitarisme.

« Quelle est votre conception de la liberté religieuse ?

— Ma conception de la liberté religieuse est l'adhésion à la doctrine enseignée en la matière par l'Eglise catholique et développée avec le plus de clarté par le pape Pie XII. Concrètement, aujourd'hui, pour le catholique que je suis, la liberté religieuse, c'est d'abord le fait de pouvoir dispenser à mes enfants l'éducation catholique que j'ai non seulement le droit mais le devoir de leur donner.

« C'est de pouvoir ouvrir la radio à 11 h 30 le matin sans entendre un bouffon grotesque, à vulgarité sans limite, proférer des obscénités sur sainte Bernadette.

« C'est de pouvoir envoyer mes enfants dans la rue ou aux kiosques à journaux sans que

s'étale sous leurs yeux la pornographie la plus dégueulasse, la plus nihiliste, la plus méprisante pour l'honneur de la femme et la pureté des enfants.

« C'est de pouvoir ouvrir la télévision sans assister, sous couvert d'enquête, à des émissions étalant complaisamment tous les aspects de l'univers pédérastique.

« C'est enfin de pouvoir disposer des mêmes droits à la défense de l'honneur de ma religion que les fidèles des autres religions.

« Hélas, le catholique français ne dispose d'aucune association reconnue d'utilité publique telle que le MRAP ou la LICRA pour se protéger du racisme antichrétien.

« Je suis enfin, selon la doctrine catholique, favorable à la tolérance religieuse. Il ne me viendrait pas à l'idée de demander, par exemple, la Grande Mosquée de Paris pour y faire célébrer une messe ! On voudrait alors bien comprendre que le tolérant que je suis puisse trouver intolérable que les églises de France soient de plus en plus fréquemment livrées à quiconque les demande, sauf aux catholiques qui souhaitent y voir célébrer le culte pour lequel elles ont été bâties.

« Quelle est finalement votre ambition politico-religieuse ?

— Je suis catholique et non adhérent de je ne sais quelle secte théocratique. Donc je ne suis ni pour la séparation ni pour le mélange du religieux et du politique. Je suis, conformément à l'Evangile, pour leur distinction. Je ne saurais donc avoir une quelconque « ambition politico-religieuse ». Je ne me prends pas pour Savonarole, à qui je ne vous pas une admiration particulière.

« En tant que citoyen et militant politique, je n'ai qu'une ambition : me battre, toujours me battre, encore me battre, par tous les moyens légaux à ma disposition : pour mon pays, pour ma foi, contre l'esclavage communiste.

« Comme chrétien, je ne puis avoir que l'ambition de tous les chrétiens de toutes les époques et de tous les pays : que Dieu, lorsque je mourrai, accorde sa grâce et son pardon au pécheur que je suis.

Propos recueillis par ALAIN ROLLAT.

(1) Le Monde a annoncé la naissance de *Présent* dès la publication du premier numéro de ce quotidien, dans ses éditions du 8 janvier 1982 (N.D.L.R.).

(2) M. Romain Marie fait allusion aux échanges de propos intervenus au cours de l'émission « Droit de réponse », diffusée par TF 1 le 29 octobre, dont M. Jean-Baptiste Doumeng était l'invité principal.

« Le CNIP et les Comités Chrétien-Solidarité. — Le bureau du Centre national des indépendants et paysans (CNIP), réuni lundi 21 novembre à Paris, a entendu les explications du président de sa fédération de Haute-Garonne, M. Bernard Antony, sur les activités des Comités Chrétien-Solidarité que celui-ci dirige, sous le pseudonyme de Romain Marie. Il a examiné « les divers problèmes soulevés à l'occasion des campagnes de désignation menées, estime-t-il, par une partie de la presse contre l'intérêt, à travers lui contre le CNIP et, à des titres divers, contre toute l'opposition ».

Le bureau « a pris acte des éclaircissements apportés par M. Bernard Antony sur les différents points en cause » et « pris note avec un particulier intérêt de l'ambition qui lui a été faite de se rendre en Israël par des groupes politiques israéliens, ce qui dément formellement, ajoute-t-il, le « procès d'antisémitisme » dressé, selon le CNIP, contre M. Romain Marie après la Journée d'Amitié française du 16 octobre à Paris.

## M. GRAY, LE CAMP DE TREBLINKA ET M. MAX GALLO

### Roman et brouillard

L'adaptation cinématographique du livre de M. Martin Gray, écrit avec la collaboration de M. Max Gallo et publié en France en 1971 sous le titre *Au nom de tous les miens*, relance une controverse qui avait suivi la publication de l'ouvrage. Le différend porte sur la réalité de la présence de l'auteur au camp d'extermination de Treblinka.

A vrai dire, cette controverse, qui a déjà atteint en certaines occasions le ton de la polémique, n'avait jamais eu beaucoup d'écho en France, où il ne reste guère de survivants de Treblinka. Elle a trouvé son origine dans les pays anglo-saxons, où la traduction du livre devait susciter un examen beaucoup plus critique.

Ainsi, le *Sunday Times* et l'*Observer* de Londres publiaient, en 1973, une longue enquête faisant apparaître que les descriptions données par Martin Gray étaient contestées par les rescapés de Treblinka, qui ne sont aujourd'hui que quelques dizaines. On relevait que M. Martin Gray affirmait avoir vu la fausse gare, construite par les S.S. pour rassurer les victimes, à une époque où elle n'était pas encore construite, dans la mesure où, suivant son récit, il se trouvait dans le camp durant trois semaines à partir de septembre 1942, alors que cette gare ne fut édiflée qu'au mois de décembre suivant.

Les mêmes enquêtes relevaient encore que les descriptions données de l'infirmerie, du chemin qui menait aux chambres à gaz, des chambres à gaz elles-mêmes, ne correspondaient pas non plus aux souvenirs qu'en avaient gardés les rescapés, pas plus que ne correspondait à la réalité le plan même du camp tel que le fait apparaître M. Martin Gray, et qui ne se trouve pas être conforme à celui figurant sur des documents authentiques de l'époque. De plus, aucun des survivants ne se souvenait d'avoir eu pour compagnon un Martin Graywesky, véritable nom de Martin Gray.

L'ancien commandant du camp qu'avait interrogé dans sa prison Mme Gitta Sereny — écrivain et journaliste spécialisée dans l'étude de cette période et auteur

d'un livre consacré à Treblinka sous le titre *Au fond des ténèbres* — n'avait pas gardé non plus le souvenir d'un détenu portant cette identité et qui se serait évadé.

Tous ces éléments paraissent suffisants pour que certains doutent au moins de l'authenticité, sur ce chapitre, d'un récit présenté comme une autobiographie. Mais la querelle ne concernait pas seulement M. Martin Gray, qui, interrogé par les mêmes enquêteurs, admettait plus ou moins certains erreurs de détail. Elle visait aussi M. Max Gallo. Pour avoir concouru à la rédaction de *Au nom de tous les miens*, ne pouvait-il pas se voir reprocher d'avoir été, en cette circonstance, plus romancier qu'historien ? Interrogé lui aussi par Mme Gitta Sereny, celle-ci rapportait qu'il lui avait dit qu'il fallait bien à l'occasion savoir « corser les choses ». Pour autant, il n'en avait pas moins confronté sérieusement les souvenirs que lui livrait Martin Gray aux ouvrages historiques consacrés à Treblinka et à la déportation en général, cette confrontation l'ayant conduit à la certitude que les souvenirs proposés étaient crédibles et authentiques.

Tout le monde n'a pas été satisfait. Ainsi, lorsque, dans ces colonnes, M. Max Gallo signalait, au mois de juillet dernier, le premier article qui allait engager le débat sur les intellectuels et leur silence depuis le 10 mai 1981, M. Pierre Vidal-Naquet, historien, fit savoir, dans une lettre au directeur du Monde, pourquoi : « Il y a quelques années, M. Max Gallo a réécrit (en français) *Le livre de M. Martin Gray*, qui, exploitant un drame familial, a inventé de toutes pièces un séjour dans un camp d'extermination où il n'a jamais mis les pieds. Dans le *Sunday Times*, il y a déjà plusieurs années, le journaliste anglais Gitta Sereny, avait démasqué cette imposture, qui fut publiée sous ce titre menteur : *Au nom de tous les miens*, en mettant en cause personnellement M. Max Gallo. Celui-ci aurait-il voulu rendre service à l'abjecte petite bande de ceux qui nient le grand massacre et qui se sont naturellement ruer sur cette trop belle occasion, qu'il n'aurait pas agi autrement. »

### Une réponse en douze points

A cette brutale mise en cause, M. Max Gallo, à qui le Monde communiquait la lettre de M. Vidal-Naquet, devait répondre en douze points :

1. — J'ai recueilli en 1970-1971 les souvenirs de M. Martin Gray, survivant du ghetto de Varsovie et du camp de Treblinka.

2. — J'ai écrit avec lui *Au nom de tous les miens*, utilisant à la fois mon métier d'historien et ma vocation de romancier.

3. — J'ai naturellement signé ce travail (propos recueillis par Max Gallo) sur la couverture même du livre et expliqué ma méthode dans l'avant-propos de ce livre.

4. — Le livre a connu une immense diffusion. Dix-huit traductions d'Israël à l'Allemagne, de la Finlande au Japon.

5. — En Angleterre, l'*Observer* ayant publié des bonnes feuilles, le *Sunday Times* s'interrogea sur l'authenticité des faits vécus par Martin Gray et recueillis dans le livre par moi.

6. — M<sup>me</sup> Gitta Sereny, journaliste, qui préparait alors un livre sur Treblinka, fut l'âme de l'accusation.

7. — Elle me prêta des propos que je n'ai pas reconnus.

8. — M. Martin Gray a, je crois, intenté à l'époque une action en justice.

9. — Aucune autre polémique n'a été engagée contre Martin Gray.

10. — M. Robert Faurisson a naturellement repris et amplifié les accusations.

11. — Je signale ou rappelle, que, aux yeux de ceux qui nient l'holocauste, le Journal d'Anne

Franck est une « fabrication » écrite par un « clerc » qui lui aussi aurait trahi.

12. — Le cinéaste Robert Enrico vient d'adapter le livre et de terminer un film qui doit sortir à l'automne (1). J'ai vu la première copie. Les images sur le ghetto de Varsovie et sur Treblinka sont d'une force et d'un réalisme jamais égalés. J'imagine, après le livre de Pierre Vidal-Naquet, que la polémique va se déchaîner à l'automne. Soit, il en est ainsi avec les œuvres fortes, les témoignages insoutenables.

Quant à moi, ceci est ma première et dernière mise au point.

Cette polémique appelle quelques observations. Quelles preuves peuvent aujourd'hui être rapportées de la réalité d'une déportation dans les camps nazis ? En général, en France et dans les pays d'Europe occidentale occupés de 1940 à 1945, les résistants qui furent arrêtés et déportés ont obtenu après enquête et examen de dossiers des cartes de déportés-résistants attestant la réalité de leur déportation établie à la fois par des documents et des témoignages recueillis. Il n'en est pas allé de même pour les victimes de rafles opérées en application des lois raciales dans les pays d'Europe centrale, d'autant plus que celles-ci étaient promises à l'extermination et que, au moment de l'avance des armées alliées, les S.S. devaient le plus souvent détruire tous les documents mentionnant notamment l'identité des détenus.

JEAN-MARC THÉOLLEVE.

(1) Lire la critique parue dans le Monde du 11 novembre.

### PRÉCISION

Au cours d'une réunion d'Amitié française rassemblant quelque deux cent cinquante personnes, le vendredi 18 novembre à Marseille, M. Romain Marie, traitant le Monde de journal « immonde », déclarait à propos de cette interview sollicitée par notre rédaction dans un souci de pluralisme : « Je n'ai accepté l'interview qu'à la condition qu'on me fournisse les questions, que je rédige les réponses et que l'on ne modifie pas ce que j'aurai écrit. Cela dit, ajoutait-il à l'adresse de son auditoire, je n'ai aucune illusion, et je vous demande d'être vigilants, de ne pas prendre éventuellement pour argent comptant ce que je pourrais dire, dans le Monde... »

Il ne nous paraît donc pas inutile de préciser ce qui va habituellement sans dire en pareille circonstance, à savoir que M. Marie a bien écrit lui-même ce que nous ne faisons que rapporter.

A.R.







# IL ÉTAIT UNE FOIS LE BEAUJOLAIS

## L'avenir en noir d'un vin clair

Pour l'heure, c'est le succès, la fête. Mais demain ?

Parce qu'elle est portée par un nouvel inconnu collectif, la vague du beaujolais se suffit à elle-même. Si le beaujolais nouveau, ces dernières années, leur a souvent fait défaut, il n'a plus guère besoin aujourd'hui de ces héros modernes que sont les publicitaires. Chacun sait dorénavant que, l'heure venue, ce vin primeur quitte ses chais et, comme une traînée de poudre, gagne l'Europe. En quelques heures, il atteint la capitale, passe sous les pontons, coule à flot dans les grandes métropoles et survole les océans.

### Le nouveau-né qui marche

Exagération, rétorquera-t-on. Rien de nouveau sous le soleil. Depuis des lustres, on boit des pots de beaujolais nouveau à Lyon.

Saint-Etienne ou Villefranche-sur-Saône. Quoi de plus naturel vraiment que de vouloir en faire bénéficier le plus grand nombre ? L'oubli de la démocratie du palais qui se heurte à la difficulté de la taille. Jadis, le beaujolais primeur, était tiré avec précaution des cuves, après éclaircissement naturel. Mis en fûts, il était directement bu au robinet, à la chaudière. Or, les contraintes auto-imposées de la distribution et de la commercialisation industrielles impliquent, avec la mise en bouteilles, le recours à divers procédés « brutaux », comme la clarification par filtrage et centrifugation.

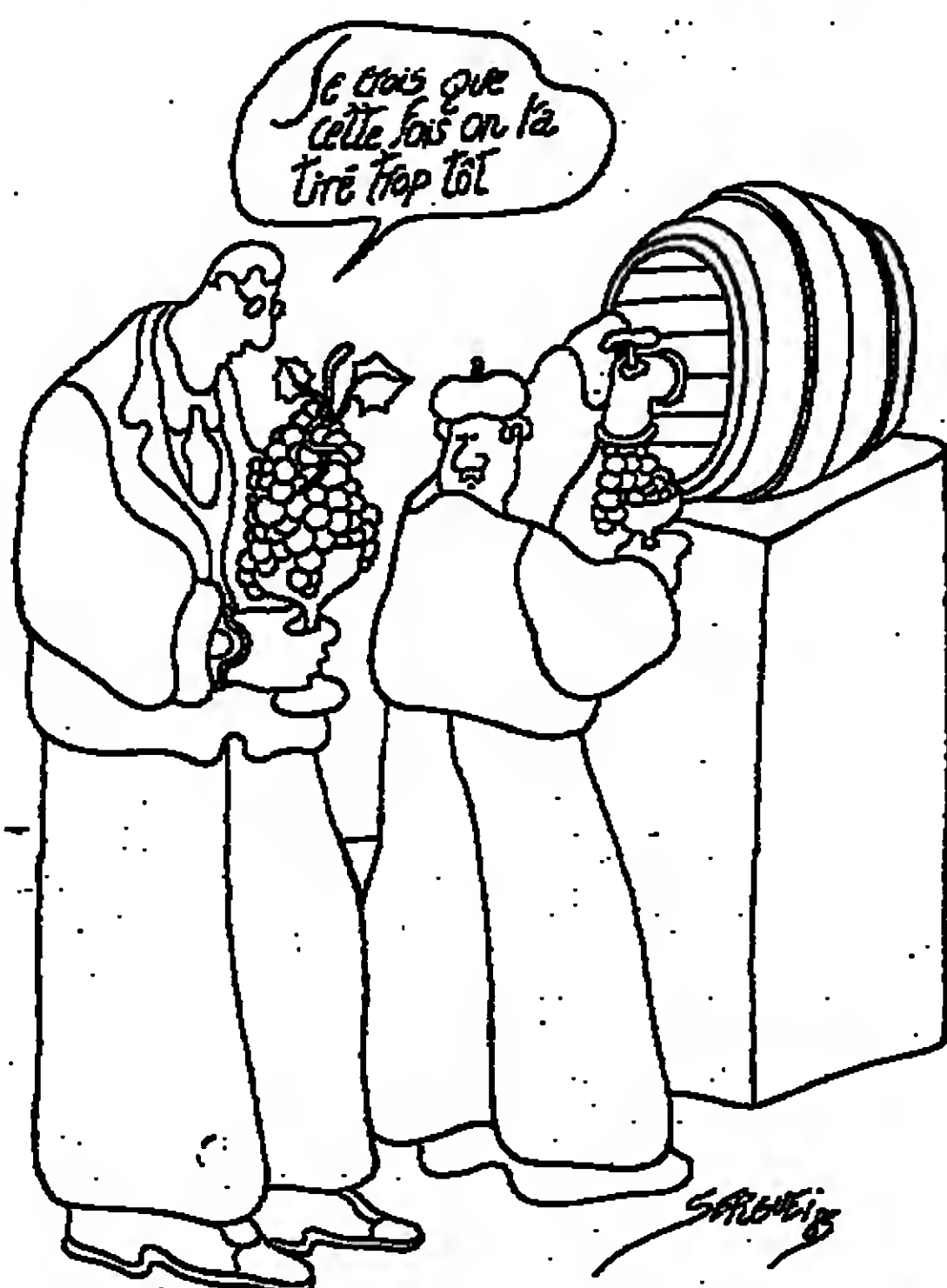
Il faut, pour tout dire, obtenir du nouveau-né non pas qu'il sache marcher, mais au moins qu'il en donne l'impression. Ces manœuvres, pour brutales qu'elles soient, ne freinent en rien l'extension du phénomène. Au point que plus du tiers de la production de beaujolais est aujourd'hui commercialisée sous cette forme et que d'autres régions viticoles françaises et étrangères tentent — avec plus ou moins de bonheur — de vivre la même aventure. Un succès qui ne va pas sans engendrer certains excès. Comme ceux de ces restaurateurs qui osent encore vendre du vin « nouveau » durant l'été qui suit sa mise en bouteilles. « Un geste criminel », assurent les œnologues, une véritable tromperie sur la marchandise. Ainsi chaque année, près de 500 000 hectolitres de beaujolais nouveau sont consommés. Un record et une aubaine, surtout en ces années pléthoriques.

« Le beaujolais nouveau », résume M. Charles Quintanson, œnologue et

inspecteur général honoraire de la répression des fraudes, possède la grâce du diable. Bon, il enthousiasme ; mais bon, on le qualifie de léger. Mais l'enthousiasme est presque identique. « A dire vrai, on est loin ici de la démarche classique qui réunit le vin et l'amateur éclairé. Vouloir expliquer le succès de ce « vin de mode » oblige à puiser dans d'autres registres. « Il y a là, estime M. Jacques Puisais, président des unions nationales et internationales des œnologues, une nouvelle fête paternelle, le prolongement dans les grandes cités des fêtes des ven-

cavistes les plus cotés de la capitale. « Ils sont quelques-uns, accuse-t-il, à aller remplir de beaujolais nouveaux plus de dix mille bouteilles à l'heure ! Mieux, il y a des journalistes pour admirer cette performance ! » Pour M. Legrand, encore tout traumatisé de son dernier voyage en terre beaujolaise, l'évolution du marché est telle qu'on court véritablement à la catastrophe.

Une production à l'heure qui atteint « des taux inviolables », l'éloignement constant du vigneron et du consommateur, le marché du



Dessin de SERGUEI

danger. « La résurgence universelle, en quelque sorte, d'un passé paysan. Mais le vin, A-t-il un intérêt ? « Allons », s'écrit M. Quintanson, il est de bon ton aujourd'hui de méditer sur tout. C'est vrai, le beaujolais nouveau attire les snobs et les ignorants. Mais aussi et surtout les curieux. Laissez-les la joie de la découverte. Derrière cet enfant roseau, patard et bredouillant, n'y a-t-il que la silhouette du millésime à venir ? Le beaujolais nouveau à l'heure des frimas, dans la chaleur du zinc ou du foyer, ne serait qu'un rapide voyage gustatif, un bref ravissement du palais, un instant — d'ailleurs — de rêve ?

Allons donc ! Le temps passe et le phénomène prend trop d'ampleur pour que les images n'apparaissent pas. Dans ce Paris où, avant la première guerre, les tenanciers avertis avaient fait venir les fûts de gaillac bourru, breuvage à mi-chemin entre le jus de raisin et le vin adulte, se joue aujourd'hui une tout autre bataille. « Quelque chose de monstrueux », confie dans son empire de la rue de la Banque, M. Lucien Legrand, l'un des

vin ressemble peut-être à celui de l'agro-alimentaire. Soumis à un appel d'offres international, le terroir du beaujolais est en train de perdre le nord. Une « industrialisation de l'intime », qui, pour M. Legrand, n'a plus d'autre logique que celle d'exister et qui, en définitive, laissera les vignerons piétés et poignés liés soit au négoce triomphant, soit aux coopératives toutes-puissantes. « La course est engagée », dit-il, et nous allons assister à un combat de dinosaures.

Pour l'heure, une nouvelle fois, la France est en liesse. On avalu beaujolais 1983 à la robe soutenue, ayant de la complexité et de la mâche. On se presse ici et là pour découvrir un produit étrangement semblable à lui-même. « Dans quelque temps », prédit M. Legrand, si aucun effort n'est fait, le vin sera comme ces caneberris, jamais durs, jamais mous, qu'on peut manger à n'importe quel moment, même lorsqu'on n'a plus de dents !

JEAN-YVES NAU.

## Jour de gloire chez le Duc

Des silhouettes emmitouflées s'activent dans l'aube glaciale. L'un après l'autre, les douze tonneaux descendant en ras-de-terre les marches de la cave aux trésors. « On n'a pas de monte-charge », s'excuse presque Paul Georgé, les mains arrachées par la corde râpeuse.

Paul Georgé, seigneur et maître du Duc de Richelieu, blâmerait à Paris, au cœur du quartier de la presse et des assurances, chevalier de la confrérie des Baillis de Pouilly-sur-Loire, compagnon de Bachus et Saint-Icare, chevalier éminent du Tastevin, toujours en vin, jamais en vain. Depuis trente-deux vendanges, Paul a abandonné ses vignes de Fleuria en Beaujolais pour monter à Paris. Depuis trente-deux automnes, le 15 novembre est le jour de gloire au Duc.

Les doigts gourd, Paul parcourt la liste des réservations pour midi, pas un parisien du monde n'a voulu rater l'horloge. Il exhume les photos comées des novembre passé, tout le Duc :

garçons, serveuses en blouses et coiffes. Il n'accorde qu'un regard dédaigneux à quelques cognacs soûlés dans un coin de cave. L'horreur : « Du bordel ! Pas mauvais, d'accord, du château-margaux ! Mais du bordel !

« La plupart des cistes reportent le beaujolais en bouteilles », soupire Paul Georgé. Hélas ! Jamais il n'est si pénitent que fraîchement aspiré du tonneau, tout ému encore de sa nuit sur l'autoroute. « Le voyage vers le Nord te bonifie », lance Paul sans réplique. « Mais vers le Sud, c'est vrai, il perd son bouquet. » Infortunés Méridionaux !

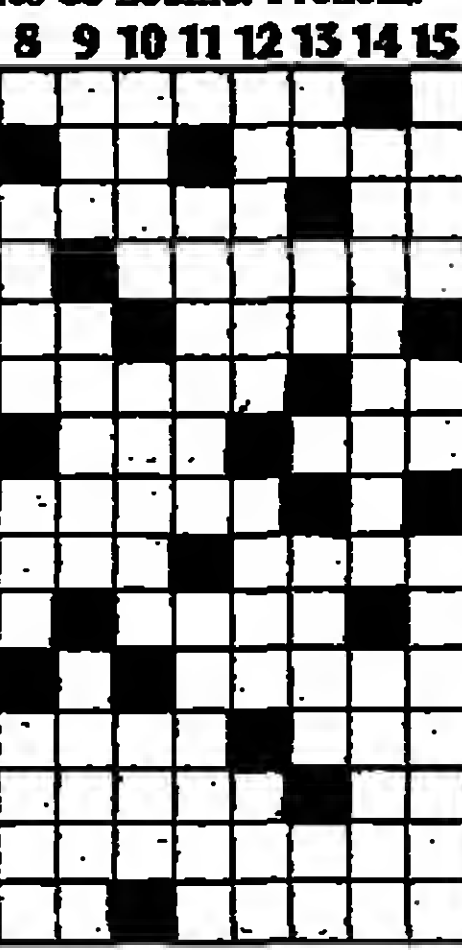
Le mois prochain suivront les seigneurs du vignoble : julinas, saint-enour, morgon. Mais déjà les affichettes annoncent au bon peuple de la rue de Richelieu la nouvelle messianique : « Le beaujolais nouveau est arrivé. »

DANIEL SCHNEIDERMAN.

## MOTS CROISÉS

### PROBLÈME N° 3589 HORIZONTALEMENT

I. Une femme qui a de la classe. — II. Pénitent facilement quand elles sont fines. N'a pas un grand lit. Une vraie tête de cocoon. — III. De vieilles habitudes. Ville d'Ukraine où l'on exploite des mines de houille. Pronom. — IV. Qui a donc dû être déclaré. Un beau parler. Accommodés pour que les reliefs deviennent plats. — V. Baie du Japon. Un dialogue de Platon. Ville d'Espagne. — VI. Des ragots qui ont grandi. Qu'on n'a donc pas sauté. — VII. Réunit tous les suffrages. Utilisé pour la mesure d'une pièce cylindrique. Dans un alphabet étranger. N'est pas grand quand il est gros. — VIII. Passe à Gisors. Est cachée dans l'ombre. — IX. Un fleuve de Suède où l'on pêche le saumon. Qualifie un navire sans chargement. — X. Bien allé. Fleuve côtier. Peut être dangereux quand il est lancé en l'air. — XI. Se montre très entreprenant. Symbole pour un métal léger. Se met parfois sur le papier. — XII. Point mort. Ne parait pas toujours la culotte. — XIII. Entendus dans un concert. S'en va parfois de la poitrine. — XIV. Ville du Nigéria. Qu'il veut donc mieux ne pas chercher. — XV. Pâle quand il est vieux. Son père fut une charge pour lui. Tonchées.



### VERTICALEMENT

I. Quand on la connaît, on est avare. Liquide très solide. — II. Homme y termina sa vie. Peut recouvrir le roc. — III. Qui a donc tout quitté. Peut être assimilé à un rien du tout. Chaudes quand il y a un torrent. — IV. A la dent dure. Qui n'avait donc pas trop déçu. Chantait les exploits des héros. — V. Une pro-

duction de l'Asie des moussons. Fait dodo quand il est doublé. Une dame dont on peut dire qu'elle a de la bouteille. — 6. Mauvais souvenir pour les Frustrés. Peut être une réponse à la question. Pour être bon il ne doit pas être trop dur. — 7. Moitié d'un ancien souverain. Bout de savon. Parfois utilisée par celui qui veut flatter. — 8. Près de mille fois l'électon. On peut y mettre tout ce qui est pliant. Un foyer qui peut être plein de charmes. — 9. Opération postale. Refusera de se charger. Un poullet particulièrement dur. — 10. Repousseur du pied. Déploie. Fut mise sur tables. — 11. Un gros cochon. Anquet le grand air n'a pas été profitable. — 12. On ne regarde pas quand on les fait bien. Un vrai génie. Oncle d'Amérique. — 13. En France. Pas annoncé. Pays. Avalé. — 14. Un joli blanc. Trompé. — 15. Peut-être être mis dans le bain. Point de départ. Qui ne peuvent mâcher que leurs mots.

### Solution du problème n° 3588

#### Horizontalement

I. Téléphone. — II. Oser. Ame. — III. Marinier. — IV. Bundesstag. — V. Eau. Ca. — VI. A.S.N.C. — VII. U.S.A. Torii. — VIII. Recrue. — IX. Ar. Irène. — X. Réale. Ru. — XI. Client. Et.

#### Verticalement

I. Tombereau. Arc. — 2. Esail. Israël. — 3. Lerne. Aéri. — 4. Eridan. Le. — 5. Neutrien. — 6. Hais. Jour. — 7. Omet. Créer. — 8. Néc. Nue. — 9. Egalité.

GUY BROUTY.

## LA STATION CHATELET-LES HALLES

### Le palais fantôme

Organisée par la R.A.T.P. avec le concours de la direction du patrimoine du ministère de la culture et de la Société des amis du château des Tuileries, une exposition est présentée dans la salle d'échanges de la station du R.E.R. Châtelet-les Halles.

Il ne pouvait s'agir, en l'occurrence, de ressusciter une partie quelconque d'un édifice qui n'existe plus (le Monde daté 22-23 mai 1983) et dont toutes les pierres, tous les vestiges ont été vendus à l'encan pour être disséminés à travers le monde, mais de rendre perceptible au public ce que fut le chef-d'œuvre de Philibert de l'Orme et de Bullant, de Le Vau et d'Orbay, de Perrier et Fontaine et même de Visconti et Lefuel.

La tâche était difficile pour MM. de Fontgalland et Guinaud, les deux architectes chargés de cette réalisation, puisqu'ils devaient évoquer, dans un lieu public, un édifice de cette valeur et de cette taille. Ils ont parfaitement résolu le problème en édifant sur un fond bleu nuit dix arcades, des demi-lunes, des fûts de colonne en bois d'une hauteur de 4 mètres sur lesquels

on a collé des photographies géantes reproduisant une partie des éléments du pavillon central et de la façade de Philibert de l'Orme et dont l'effet est remarquable.

Les structures métalliques installées il y a quelques années, dans la salle d'échanges de la R.A.T.P. ont été utilisées pour la présentation des contretypes de cent cinquante photographies et soixante gravures anciennes appartenant aux cabinets des estampes de la Bibliothèque nationale et au musée Carnavalet ainsi qu'à des collections privées.

Beaucoup de ces documents sont d'un très grand intérêt, comme par exemple la première photographie existante du palais, due à Daguerre, qui date de 1841, où des vues stéréoscopiques d'une précision remarquable.

De Catherine de Médicis à la Troisième République, c'est toute l'histoire iconographique du château des Tuileries, qui ne s'appelle « palais » que sous Louis-Philippe, qui défie sous les yeux du visiteur, y compris, pour finir, l'incendie de 1871 et les abondantes photos des « ruines » qui subsistent plus de dix ans et qui sont là pour témoigner qu'il était possible de relever les Tuileries et d'éviter le massacre architectural de 1883.

ANDRÉE JACOB.

\* Jusqu'au 15 décembre 1983, salle d'échanges R.E.R. Châtelet-les Halles.

## WEEK-END D'UN CHINEUR

Depuis quinze ans déjà, les antiquaires, aux derniers jours de novembre, prennent et reprennent la Bastille... ou plutôt l'ancienne gare d'où partaient jadis les trains de plaisir vers les guinguettes des bords de Marne. Triste Bastille cette année, sans doute la dernière avant la démolition, puis la construction du futur Opéra.

La morosité des antiquaires tient surtout à des difficultés conjoncturelles : depuis près d'un an, le marché de l'antiquité et des œuvres d'art est en stagnation persistante. Les garanties d'authenticité apportées par la présence d'experts, qui dévalent à la demande des certificats, l'effort accompli par les marchands eux-mêmes pour élever la qualité, ne suffisent plus : c'est l'argent qui manque le plus.

Quoi qu'il en soit, les 150 exposants offrent une marchandise d'une grande diversité à des prix qui suivent à peine les indices. Les commodes en noyer massif XVIII valent de 50 000 F à 70 000 F pour les plus belles ; les buffets régionaux sont accessibles à partir de 12 000 F ; les meubles Empire sont en vogue : une commode en acajou avec ses bronzes d'origine se négocie à moins de 20 000 F, et un splendide bureau à cylindre en acajou de Cuba surmonté d'une bibliothèque est annoncé à 120 000 F, ce qui n'est pas du tout excessif compte tenu de la qualité. Dans des gammes plus modestes, on trouvera des pichets d'émail à partir de 3 000 F, des faïences de Nevers ou de l'Est de 1 000 F à 2 000 F, des petits

tableaux de l'École de Barbizon de 6 000 F à 8 000 F, et beaucoup d'objets d'art populaire à quelques centaines de francs. (Jusqu'au 5 décembre ; entrée : 25 F.)

Au Louvre des antiquaires (ouvert le dimanche), l'exposition Les enfants du passé évoque par des œuvres multiples, pleines de charme et d'esprit, les premières années de nos grands-parents (des petites filles modèles aux meubles d'enfants de style Art-Déco).

C'est du côté de Saint-Maur (94) — facilement accessible par le R.E.R. — qu'il faut aller chercher le « village dans la ville » avec son vieux manège et ses attractions, les petits meubles XIX, les bijoux et la brocante, proposés par une centaine de marchands dans un hall chauffé, place des Molènes (quartier des Murières), jusqu'au 4 décembre, de 10 heures à 20 heures.

Aux enchères dominicales : des armes à Saint-Germain, Louviers et Vernon ; des objets d'Extrême-Orient à Versailles-Buissson (91) ; des timbres à Provins (77) ; des livres anciens à Versailles (Cheval-Légers) ainsi que des meubles et tableaux (Palais des Congrès). Bons meubles également à l'Isle-Adam et Meaux (mobilier de château) ; tableaux et sculptures à Enghien.

### GERSAINT.

• Un salon des grands antiquaires et joailliers parisiens se tiendra dans le cadre prestigieux du musée Jacquemart-André (158, boulevard Haussmann, 75008), du 16 au 25 mars 1983.

## PARIS EN VISITES

### LUNDI 28 NOVEMBRE

• L'art du mobilier, 14 h 45, métro Louvre, Mlle Oswald.  
• La Bibliothèque nationale, 15 h, 58, rue de Richelieu, Mme Vermeersch (Caisse nationale des monuments historiques).  
• Institut Pasteur, 14 h 30, 25, rue du Docteur Roux, Mme Hanlier.  
• Hôtel de Launay, 15 h, 17, quai d'Anjou (Paris et son histoire).  
• Hôtels, jardins du Marais, place des Vosges, 14 h 30, métro Saint-Paul (Résurrection du passé).  
• Notre-Dame, 14 h 30, portail central, E. Roman.  
• Salons de l'hôtel de ville, 14 h 30, porte de l'hôtel de ville (Visages de Paris).

### MARDI 29 NOVEMBRE

• Manufacture des Gobelins, 14 h 30, 42, avenue des Gobelins, Mme Bachelier.  
• Basilique Saint-Denis, 14 h 45, entrée, Mme Legrégois.  
• Maison de Balzac, 15 h 47, rue Raynouard, Mlle Garnier-Ahlberg (Caisse nationale des monuments historiques).  
• La Bourse en activité, 11 h 30, métro Bourse (Connaissance d'ici et d'ailleurs).  
• Palais de justice, 14 h 30, métro Cité, M. Czorny.  
• Le cœur de Paris, 14 h 30, fontaine, place du Châtelet (Paris autrefois).

## CONFÉRENCES

### LUNDI 28 NOVEMBRE

14 h 45, 23, quai Conti, A. Damien : « La famille dans la société actuelle » (Académie des sciences morales et politiques).  
18 h 15, Musée national de monuments français, B. Guenée : « La France de Philippe-le-Bel à Louis XI » (A.M.M.F.).

### MARDI 29 NOVEMBRE

14 h 30, 14, rue Bonaparte, « Débat autour de l'exposition Art contre apartheid ».

theid, avec-artistes de l'exposition et J.-L. Pradel.

14 h 30, 9 bis, avenue d'Iéna, O. Boncher : « L'empire de Carthage-Sicile, Sardaigne, Espagne » (projections), (Antiquité vivante).

19 h, 47 bis, avenue Boquet, M. Frank, G. Freundt, A. Gaillard : « La femme et la photographie en Europe et en Amérique latine » (Centre culturel du Mexique).



# Communication

## UN TITRE AUX ENCHÈRES

### Mort ou résurrection de « Combat »

*Combat*... Un cadavre enseveli depuis dix ans. Mais aussi un mouvement de la Résistance, un nom légendaire, et un quotidien qui ne fut pas moins. Un journal où nombre d'entre nous ont travaillé.

Sorti de la clandestinité en 1944, *Combat* y était retourné glorieusement sous ce titre : « Silence, on coule », le 30 août 1974, peu après le décès de son dernier propriétaire, Henry Smadja. La société éditrice laissait un passif de quelque cinq millions de francs. Mais le 15 octobre dernier, un placard discret paru dans les avis publicitaires annonçait la mise en adjudication du titre pour une mise à prix initiale de 25 000 francs. On le vendait à l'encan, « sans garantie », avec la clientèle afférente « en tant qu'elle peut subsister ».

#### « Pour l'honneur »

Ce langage de tabellion a choqué tous ceux qui se souvenaient de la grande époque de *Combat*, et de celle des vaches maigres, quand le journal déclinait, vaincu par les temps modernes, par l'évolution des mœurs, et aussi, il faut bien le dire, par sa propre impéritie. En moins de quarante-huit heures, plusieurs dizaines d'anciens membres de la rédaction, appartenant à toutes les périodes de *Combat*, se rassemblaient « pour l'honneur », afin de défendre leurs droits moraux dans cette affaire, et se constituaient en association sous la présidence de Jean Lacouture.

Beaucoup d'anciens étaient là, survivants de la diaspora la plus fabuleuse de la presse française, depuis le général Maurice Chevalance-Bertin, premier secrétaire général du réseau *Combat*, jusqu'à la dernière fourmi, celle de Jean-Pierre Farkas. Ceux qui avaient vingt ans en 1940, et qui entraient dans une œuvre de l'esprit dans la nuit obscure de l'occupation. Et les grognards de Mai 68, de cette génération de pions de Paris qui, par un curieux retour de l'événement, aux obsèques de Pierre Overney, avaient chanté en sourdine le *Chant des Partisans*.

#### Pauvre et digne

Entre le *Combat* des débuts et le *Combat* sabordé, trente ans plus tard, trois générations de journalistes. Les journalistes de *Combat* : un titre de gloire incontesté, pour qui sait à quel point il fallait aimer le métier — on fut de ceux-là — pour supporter les fins de mois difficiles, l'incroyable indigence de moyens d'une équipe qui, pourtant, resta longtemps prestigieuse.

Car entre ces deux images extrêmes, mais si ressemblantes — celle du brûlot héroïque issu de la

Ces derniers jours, une cinquantaine de confrères célébraient d'étranges retrouvailles dans les locaux du Centre de formation et de perfectionnement des journalistes, rue du Louvre à Paris. L'objectif : sauver le titre de *Combat* dont un placard notarial avait annoncé la mise en adjudication, le mercredi 26 octobre, au plus offrant, comme une quelconque marchandise. On sait que cette vente aux enchères a été suspendue à la suite d'un référendum introduit conjointement par l'ancien ministre Henri Frémy et M. Claude Bourdet, par la Fédération des amicales *Combat*, par d'anciens journalistes du quotidien et par la Fédération française des sociétés de journalistes.

Résistance, et celle du mythe romantique, un peu baroque, d'un journal libre et moribond, qui n'a jamais cessé d'être pauvre et digne — c'est un large éventail de l'intelligentsia de la France d'après-guerre que l'on voit défilant dans les locaux rédactionnels de plus en plus sordides ou de plus en plus « kitsch », au fil des déménagements successifs. Rue Réaumur, rue Montmartre, rue du Croissant. Telles sont, jusqu'à l'extravagant caparot du rue Juvénat, les étapes de cette descente aux enfers dont chacun, alors, préférait plaisanter.

D'abord la France de l'espoir — ou faut-il dire de l'« espoir » — venue des ombres avec Henri Frémy, le fondateur lyonnais du mouvement *Combat* et du journal qui en sera la meilleure arme, dès décembre 1941. C'est la France des mots historiques. A peine débarqué d'Angleterre, Jean Moulin rencontre les chefs de l'intérieur : « Mon nom de guerre sera Charvet », dit Frémy. « Le mien Bertin », répond Chevalance. « Et moi, ce sera Max », conclut Jean Moulin. On sait ce qu'il advint de Max. Cette France-là, c'est aussi celle des typographes : en 1944, un résistant est tué, les armes à la main, sur les presses de la rue Réaumur. Et le cinquante-neuvième numéro de *Combat* sort dans les kiosques le 21 août 1944, trois jours avant la libération de Paris.

Très vite, les talents affluent : Raymond Aron, Pascal Pia, Georges Altschuler, Albert Olivier, Marcel Gimont, Jean Fabiani, Hector de Galard, Jean-Raymond Tournoux, Eugène Mannoni et Jean Lacouture — on en passe. Ils avaient tous une certaine idée du journalisme, fondée sur l'esprit de tolérance et de liberté, sur le respect des faits, la clarté du style et l'engagement des convictions. C'est dès cette époque que *Combat*, dirigé à la libération par Claude Bourdet et Albert Camus, a inscrit sous son titre le fameux slogan : « De la Résistance à la Révolution », qu'il conservera durant plus de vingt ans, à travers vents et marées.

Mais passée l'euphorie de la libération, l'union sacrée de ceux qui — déjà — espéraient le chan-

gement s'enfoncer dans les tourbières de la politique intérieure et de la guerre froide. C'est la France de l'existentialisme et du désenchantement, des sociologues du néant avec David Rousset, Boris Vian et le « Tabou », où toute la rédaction, ivre de fatigue et de dialectique, se retrouvait à l'aube — le journal tombant à 3 heures du matin — pour écouter Gréco et pour discuter, autour d'un dernier pot fraternel, de l'hypothétique construction d'une Europe démocratique, au parfum radical-socialiste.

Vient alors l'ère des grandes querelles. Car c'est cela aussi, *Combat* : une longue succession de faillites, de ruptures et parfois de retours d'enfants prodiges, puis de nouvelles brouilles. Avec Raymond Aron, qui entre au *Figaro* comme on passe à l'Ouest. Avec Aragon et Elsa, à cause de Staline. Avec Sartre et Simone de Beauvoir, à propos de l'Indochine et de l'Homme révolté. Tant il est malaisé de vivre l'histoire, fût-elle au quotidien.

Mais en même temps se dessinent ce pluralisme, cette diversité d'opinions et cet anticonformisme qui devaient être, jusqu'à la fin, et au grand dam de maints lecteurs, la marque originale de *Combat*. Constat posthume, mais les dieux morts ne dorment jamais que d'un œil.

Le dieu de *Combat*, ou son « mécène », ce sera son nouveau directeur, Henry Smadja, patron de droit divin, précisément, paternaliste jusqu'à la monomanie, devenu gérant en 1947 puis, par une opération financière, classique, propriétaire du journal en 1950. Henry Smadja, c'était l'homme le plus contradictoire, découvreur de vocations brillantes — comme il le fit, en un quart d'heure, pour embaucher son rédacteur en chef Philippe Tesson — et capable, par caprice, des pires erreurs. Le portrait n'est plus à tracer de cet homme d'affaires cosmopolite, membre du Grand conseil tunisien, éminent grise de Bourguiba et ancien médecin — mais qui n'exerça jamais son art qu'à l'endroit de ses jeunes journalistes, en leur conseillant de boire de la tisane pour soigner leurs (rares) velléités d'absentisme !

Au sujet de ce personnage balzacien, embringué sur ses vieux jours dans une sombre histoire de trafic de dinars, les anecdotes abondent. Elles font partie de la geste de *Combat*, comme cette avarice irrépressible et jubilatoire, qui fit perdre à Henry Smadja, un à un, ses meilleurs collaborateurs. Sans parler d'un orgueil presque enfantine et d'une fantaisie secrète dont Henry Chapier, qui l'a côtoyé quinze ans en compagnie de Philippe Tesson, a pu dire qu'elle l'emportait jusqu'à la fureur iconoclaste (1).

#### Il n'y a pas d'amour heureux

Cet Harpagon titillait, qui sanglotait lorsqu'un rédacteur lui présentait une note de frais, avait curieusement le mépris de l'intendance et de l'argent, s'enflammant pour les croisades et les polémiques les plus insolites, ouvrant les colonnes de son journal à des individualités aussi divergentes que celles de Pierre Paraf, Maurice Clavel ou Gabriel Matzneff, voire à beaucoup d'autres qui, ceux-là, n'avaient pour mérite que de proposer leur prose gratuitement, et qui s'injurieraient réciproquement.

A ce compte, au gré des flux et reflux de l'actualité, la ligne ondoiyante de *Combat* perdait tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche, de nouvelles franges de lecteurs désorientés. Mais c'était *Combat*, et beaucoup l'aimaient qui en furent pourtant écartés ou qui s'en allèrent d'eux-mêmes, comme toute l'équipe de Philippe Tesson. Etait-ce parce que, comme l'a écrit Aragon dans un poème, il n'y a pas d'amour heureux ?

De *Combat* désormais, tombé dans l'oubli — c'était mieux qu'aux mains des financiers — on ne parlait plus qu'à voix basse. Et voilà qu'il s'élève une fois de plus la rumeur de Paris. L'annonce de la vente aux enchères du titre de *Combat*, fût-il dévalué, c'est une douleur qui nous a pris à la gorge. Cette mise à l'encan, c'est été une seconde mort, un meurtre absurde et scandaleux, comme Sartre appelait scandale l'accident qui a tué Camus. Mais ne sommes-nous pas tous des assassins ?

Le paradoxe, cependant, serait que la publicité faite autour de ce dossier rende à ce quotidien son lustre un peu rétro, et qu'elle suscite un jour parmi le nouveau journalisme la foi nécessaire, pour relancer le seul, le vrai *Combat*, celui qui honora la presse française.

JEAN BENOÎT.

(1) Henry Chapier, *Quinze ans de « Combat »*, éd. Julliard.

## GRACE A 200 MILLIONS DE FRANCS D'INVESTISSEMENT

### L'A.F.P. entend relever le défi lancé par ses concurrents

Le conseil d'administration de l'Agence France-Presse, réuni mercredi 23 novembre sous la présidence de M. Henri Pigeat pour débattre du budget 1984, a enregistré avec satisfaction que le compte d'exploitation pour 1983 serait en équilibre (1), ce qui n'avait pas été le cas en 1981 puis en 1982. Le budget de l'an prochain marquera aussi une étape importante du plan de développement de l'Agence pour lequel un financement de 200 millions de francs sur cinq ans a été prévu (le Monde du 1<sup>er</sup> février).

En janvier prochain, toute la production française des dépêches de l'Agence France-Presse sera transmise en majuscules, minuscules et accents, ainsi que la plus grande partie de la production étrangère. Si ce progrès technique ne saute pas aux yeux de l'homme de la rue, précisons qu'il sera théoriquement de nature à permettre l'introduction directe de ces dépêches dans l'ordinateur chargé de la composition d'un journal, sans autre forme de traitement par un journaliste (ce qui n'est pas le cas jusqu'à présent avec des dépêches composées en majuscules). Mais cette amélioration technique est surtout le signe du défi que l'A.F.P. a décidé de relever, face à la concurrence étrangère : Associated Press et Reuters essentiellement. « Dans l'esprit d'indépendance du statut de 1957 donné à l'A.F.P., il s'agit de la rendre compétitive, non pas au plan de la qualité sur lequel nous ne redoutons pas nos rivaux anglo-saxons, mais au niveau des services, en diversifiant nos produits, mais strictement dans le domaine de l'information et de la communication », précise M. Pigeat, P-D.G. de l'Agence.

Il s'agit en fait de poursuivre l'effort technique considérable engagé par l'A.F.P. depuis cinq ou six ans, fondé sur l'informatique et ses diverses applications. Avec ces interrogations de base : à qui s'adresse l'A.F.P. ? A tous les médias. Et à quels publics ? A toutes les administrations publiques, aux collectivités locales, aux groupes professionnels, aux entreprises diverses et à des publics spécialisés. « L'analyse économique des activités d'une agence comme la nôtre, explique M. Pigeat, conduit à constater qu'on ne paie qu'une faible partie du service. D'autre part, plus l'information est générale, plus elle coûte cher à collecter et moins cher le client entend la payer. En revanche, l'information spécialisée revient moins chère à traiter et le client est prêt à payer ».

« Nous pensons mieux exploiter sous forme de magazine, ajoute M. Pigeat, le formidable capital que constituent nos services de production qui peuvent fournir en six langues les grands reportages réclamés par la « grande presse » ainsi que par des périodiques ».

Enfin, en matière d'information sonore, l'A.F.P. va intensifier ses activités à destination de l'étranger (l'Amérique latine en particulier) et du secteur des radios locales privées qui prend son essor en France. On dénombre déjà « une centaine de demandeurs solvables ».

#### Un certain scepticisme

Comment se répartit le financement de ce plan de développement de l'A.F.P., établi sur cinq ans ? Sous forme d'emprunt normal pour la moitié du financement autorisé, soit 100 millions de francs, les 100 autres millions étant fournis par une avance sur fonds publics, rémunérée.

« Nous allons développer et moderniser la commercialisation, déclare M. Pigeat. Actuellement, par exemple, ce sont nos correspondants à l'étranger qui font office de V.R.P. pour l'Agence... Nous allons mettre en place un système plus rationnel. De même, l'information va être mieux utilisée pour la gestion de l'entreprise ».

En ce qui concerne les effectifs permanents de l'A.F.P., ils sont stables depuis plusieurs années, le chiffre tournant autour de 2 000 (2 030 actuellement), dont quelque 850 journalistes. Les contrats de solidarité ont donné lieu à une centaine de départs. Et un peu plus de 70 postes ont été redéployés au cours des six dernières années. Enfin, la direction de l'A.F.P. prévoit la création d'une cinquantaine d'emplois nouveaux — toutes catégories confondues — d'ici à la fin du plan de cinq ans. Mais M. Pigeat considère que la véritable échéance du plan de développement, aujourd'hui engagé, se situera à dix ans.

Comment réagit le personnel du siège de l'Agence devant les perspectives « a priori » ambitieuses et donc rassurantes ? Dans les milieux syndicaux, l'accueil est mitigé. D'autant que l'adoption de ce plan avait été subordonnée, au début de l'année, à des économies (de 10 millions de francs) qui avaient été mal accueillies. Au point où nous en sommes de l'information sur

(1) La part des abonnements servis aux administrations publiques représente 39 % du budget, proportion que la direction de l'A.F.P. espère ramener à moins de 50 % à l'issue du plan de développement. Pour 1983, l'augmentation des tarifs est de 5,5 %.

#### Au « Courrier de l'Ain »

### « NOUS SOMMES VICTIMES D'UNE LUTTE IDÉOLOGIQUE NATIONALE »

Au *Courrier de l'Ain*, un texte signé par « l'ensemble du personnel » exprime « la stupeur » qu'a provoqué, le renoncement de M. Hersant au rachat du quotidien (le Monde du 26 novembre), en raison, disait-il, de la nouvelle réglementation de la presse. Le texte constate que, « même si le sauvetage proposé par M. Hersant n'était pas la solution la plus satisfaisante, étant donné qu'elle ne garantissait pas le maintien de la totalité des emplois (seize salariés sur trente-huit), elle assurait néanmoins la survie d'un titre et d'une entreprise ».

« Ce rebondissement de dernière heure fait basculer tous les espoirs du personnel, qui a le sentiment d'être la victime d'une lutte idéologique et économique menée au plan national. En prétendant défendre le pluralisme de la presse, le gouvernement n'a-t-il pas que considérer la situation des grands quotidiens sans se préoccuper de la vie et de la survie des petits journaux ? »

L'ensemble du personnel du *Courrier de l'Ain* demande en conséquence aux élus et aux pouvoirs publics responsables de cette situation d'assumer leurs responsabilités.

Le tribunal de commerce de Bourg-en-Bresse, qui devait décider de la transformation du règlement judiciaire en liquidation de biens, a remis son jugement au 9 décembre.

#### L'AUDIENCE

### DES RADIOS LOCALES PARISIENNES

La publication des principaux résultats du sondage Quotas portant sur les radios locales parisiennes (le Monde du 23 novembre) a suscité dans les équipes d'animateurs de ces radios et chez leurs auditeurs beaucoup de curiosité, et d'interrogations, notamment sur le rang de « leur » station dans le classement de l'écoute des radios. Des impératifs de place et une coupe tardive avaient, il est vrai, restreint une sélection que nous complétons donc ici par quelques scores.

Ainsi, à l'écoute des « deux derniers jours », N.R.J. (1353 000 auditeurs) est suivie par 95 Point 2 (282 000), Radio-Tour Eiffel (261 000), Radio-Montmartre (197 000), R.F.M. (147 000), Radio-Show (125 000), Tropic (102 000). Le classement concernant le nombre d'auditeurs réguliers varie légèrement, dominé par N.R.J. (2164 000 auditeurs), suivie de Radio-Tour Eiffel (640 000), Radio-Montmartre (507 000), 95 Point 2 (426 000), R.F.M. (241 000), Fréquence Gay (185 000), Radio-Show (171 000). Précisons enfin que, à l'étude de notoriété spontanée dans laquelle N.R.J. est encore en tête (36,4 % des personnes interrogées), la station 95 Point 2 arrive en sixième position avec 5,4 %, suivie de Radio-Show (4,6 %), Radio-Liberté (4 %) et Radio-Solidarité (3,9 %).

#### Selon une enquête de l'IFOP

### LES FRANÇAIS SONT FAVORABLES A LA LOI SUR LA PRESSE

38 % des Français sont favorables au projet de loi gouvernemental sur la presse écrite. 32 % sont contre et 30 % ne se prononcent pas. Tel sont les principaux enseignements d'une enquête réalisée par l'IFOP pour le *Matin* sur un échantillon de mille quatre-vingt-cinq personnes du 19 au 22 novembre. Réalisée avant que ne soit connu le texte définitif du projet, ce sondage montre que les Français sont surtout favorables aux causes concernant l'indépendance des équipes journalistiques (77 % d'avis favorables) et la transparence financière (79 % d'avis favorables).

Plus de 50 % des personnes interrogées pensent que l'application d'une telle loi sera « une bonne chose » pour le développement de la presse écrite, l'information des lecteurs et la liberté de la presse. 51 % d'entre elles estiment qu'en critiquant un tel projet, les partis de l'opposition cherchent surtout à protéger leurs propres intérêts politiques et financiers.

« Urgence » pour la presse. — Le gouvernement a décidé de déclarer « l'urgence » du projet de loi sur la presse. Cette décision aura pour effet de réduire le nombre de « navettes » entre l'Assemblée nationale et le Sénat, et donc de simplifier la procédure parlementaire avant son adoption définitive.

#### Echecs

### KORTCHNOI MAINTIENT SON AVANCE

Si la troisième partie de la demi-finale du Tournoi des prétendants entre Kasparov et Kortchnoi s'est terminée, le vendredi 25 novembre à Londres, par la nullité au dix-huitième coup, elle n'en a pas moins été passionnante. Kasparov, avec les Blancs, a lancé sur l'île Dame une attaque féroce sacrifiant dès le quatrième coup une Tour pour un Fou et un pion et la perspective de faire tomber le pion d5. Kortchnoi souffrait mais ne cédait pas et au dix-huitième coup, Kasparov lui proposait la nullité, qu'il acceptait immédiatement.

Cette proposition de Kasparov a surpris tout le monde. Elle tient sans doute au fait que le jeune grand maître soviétique est mené d'un point et qu'il ne peut prendre des risques excessifs. Kortchnoi n'ayant pas craqué, il a jugé que le gain de la partie était trop hypothétique et qu'il valait mieux se contenter d'un demi-point plutôt que d'en perdre, peut-être, un. Le score est donc, après trois parties, de 2 à 1 en faveur de Kortchnoi.

Blancs : KASPAROV  
Noirs : KORTCHNOI  
(3<sup>e</sup> partie)

1. d4	Cf6	10. g3	Fc7
2. c4	e6	11. Fb3	0-0
3. Cf3	b6	12. Te1	Ff6
4. Cc3	Fb7	13. 0-0	Ff8
5. a3	d5	14. Tx6	Fxc6
6. cxd5	Cxd5	15. Dx6	Cf8
7. Dd4	Cb7	16. e3	Cc6
8. Cxd5	exd5	17. Fd6	Fc7
9. Ff4	g6	18. Fx6	mat.



CINÉMA

# Festival d'automne

## «BERLIN ALEXANDER PLATZ», DE FASSBINDER

### Un an et toute une vie

Rainer Fassbinder a tourné *Berlin Alexander Platz*, d'après le roman d'Alfred Döblin, pour la télévision allemande pendant un an. Six mois à Berlin et six à Munich, où les extérieurs ont été reconstitués dans les studios de la Bavaria.

Un an et toute une vie. Ou presque. Fassbinder était adolescent quand il a lu le roman. Peu à peu, il s'est identifié au héros, Franz Biberkopf. Quand l'histoire commence, Franz sort de prison pour avoir tué sa femme. Il essaie de s'en sortir, en vain. Il reste prisonnier d'un monde de gousapes, un monde de trahison, malade de misère — le « *no future* » des années 30. Franz perdra un bras, il détruira toute chance de vivre un amour. Il tue ce qu'il aime, c'est là sans doute que se trouve le lien entre lui, le paumé des paumés, et Fassbinder, le leader né.

Dans *Berlin Alexander Platz*, il y a une énorme distribution : Günther Lamprecht, qui joue Franz, Hanna Shygulla, Barbara Sukowa. Mais nous avons choisi de rencontrer quelqu'un d'autre : Helen Vita, actrice et chanteuse, parce qu'elle est dans la vie — elle paraît être en tout cas — un personnage qu'aurait pu imaginer Fassbinder.

## «LOUISE BROOKS» PAR RICHARD LEACOCK

### Les marginaux

Dans le dernier chapitre d'une série d'essais autobiographiques rassemblés en 1982 sous le titre *Lulu in Hollywood*, Louise Brooks parle admirablement de ses rapports avec G.W. Pabst, le metteur en scène de *Loulou* et du *Journal d'une fille perdue*. Elle raconte comment il lui demanda de s'habiller de telle façon que ses partenaires « sentent le contact de [sa] chair sous une robe de soirée, une blouse et une jupe, une chemise de nuit ».

Henri Langlois écrit : « Aussitôt qu'elle occupe l'écran, la fiction disparaît en même temps que l'art, et on a l'impression d'assister à un documentaire... Elle est l'incarnation de tout ce que le cinéma a rêvé ».

Helen Vita est Suisse. Elle n'est plus la mince jeune fille blonde d'antan. Elle est toujours blonde, coiffée à la Jeanne d'Arc. Son corps est alourdi de toutes les déceptions qu'une femme peut amasser en cours de route, sans rien abdiquer d'une sorte de vitalité ironique. Elle nous a reçu dans une pension à l'ancienne, à Munich, où les murs sont assez épais pour qu'elle puisse vocaliser à toute heure. Elle y habite avec sa chienne, qui a neuf ans et une santé fragile. Elle chante dans un petit théâtre en sous-sol qui s'appelle le Boulevard. Elle passe à 22 h 30. A la porte, il y a des affichettes sépia qui reproduisent une photo d'elle enfant : « Il vaut mieux, dit-elle, voir ma figure de ce temps-là ».

Helen Vita a tourné pour la première fois avec Fassbinder dans *Le Rôti de Satan*. Elle se souvient :

« Je remplaçais une actrice qui ne convenait pas. Je devais mourir dans l'hystérie. Mais Fassbinder m'a fait commencer très fort. J'ai pensé : « Bon, je vais mourir doucement ». En fait, il voulait vérifier mes réactions. J'avais deviné qu'il ne faut jamais lui demander « comment faire ». Alors, il est capable de dire : « Chante-le ! ».

« Il travaillait très vite, parce qu'il savait exactement ce qu'il voulait et prenait des acteurs capables de le faire, et en dehors de ce qu'ils ont l'habitude de faire. Il savait tout de nous, on ne pouvait rien lui cacher. On ne répétait presque pas, il fallait aller tout de suite au maximum. Pour Lili Marlen, c'était différent, le cinéma allemand, son urain et son argent, était derrière. Ce n'est pas Fassbinder qui a dirigé les scènes de foule... Il fallait s'adapter à ses humeurs, à son rythme, à ses exigences ».

« Il a voulu que je descende un toboggan. Avec mes quatre-vingts kilos ! Ou quatre-vingt-deux... En plus, il l'avait fait encaustiquer pour que ça glisse plus vite. Et il n'y avait personne au bout pour me retenir. Je lui ai dit : « D'accord. Mais, si je me casse une jambe, quelqu'un paiera ». Il a renoncé. On devait savoir le prendre : avoir l'air de tout faire pour lui. S'il avait insisté, je l'aurais fait et je me serais cassé les jambes. En définitive, on voulait ce qu'il voulait. Il voulait toujours savoir jusqu'où on pouvait aller ».

« Je suis sûre qu'on aurait encore tourné ensemble. Il m'aimait bien. On ne se voyait pas en dehors, il savait bien que je n'aimais pas les drogues. Il disait : « Laissez-la, elle ne veut pas ».

« Alexander Platz, c'était son rêve. Il était complètement dedans. Avant de lire le roman, je connaissais une vieille chanson très belle, qui dit : « On y vient de partout pour se toucher avec les mains ». Je suis allée à l'est, pour voir ce que c'est devenu. Tous les matins, je faisais la queue pour aller au cinéma. Je n'ai pas vu le film, mais j'ai vu les gens qui l'ont vu. Le film a été assez critiqué : trop sombre, avec une musique trop forte... Il faut dire qu'il a été censuré comme s'il importait que ça frappe à la porte, à la sexualité, à l'adultère, à l'adultère, à l'adultère. Ce n'est pas la même chose. Je suis sûre que, dans quelques années, la télévision reprendra le film et il sera reconnu ».

Propos recueillis par COLETTE GODARD.

L'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Au début du mois de septembre, le Forum de New-York a présenté pour la première fois au public aux États-Unis, un entretien entre Richard Leacock et Louise Brooks, filmé neuf ans plus tôt, à Rochester, où elle vit, toujours pour le compte de la N.D.R. allemande : *Conversation with Louise Brooks*. Document passionnant à cause du fac-to-face des deux protagonistes. Le public aime : la critique officielle, Vince Canby, du *New York Times* en tête,

de l'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Au début du mois de septembre, le Forum de New-York a présenté pour la première fois au public aux États-Unis, un entretien entre Richard Leacock et Louise Brooks, filmé neuf ans plus tôt, à Rochester, où elle vit, toujours pour le compte de la N.D.R. allemande : *Conversation with Louise Brooks*. Document passionnant à cause du fac-to-face des deux protagonistes. Le public aime : la critique officielle, Vince Canby, du *New York Times* en tête,

de l'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Au début du mois de septembre, le Forum de New-York a présenté pour la première fois au public aux États-Unis, un entretien entre Richard Leacock et Louise Brooks, filmé neuf ans plus tôt, à Rochester, où elle vit, toujours pour le compte de la N.D.R. allemande : *Conversation with Louise Brooks*. Document passionnant à cause du fac-to-face des deux protagonistes. Le public aime : la critique officielle, Vince Canby, du *New York Times* en tête,

de l'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Au début du mois de septembre, le Forum de New-York a présenté pour la première fois au public aux États-Unis, un entretien entre Richard Leacock et Louise Brooks, filmé neuf ans plus tôt, à Rochester, où elle vit, toujours pour le compte de la N.D.R. allemande : *Conversation with Louise Brooks*. Document passionnant à cause du fac-to-face des deux protagonistes. Le public aime : la critique officielle, Vince Canby, du *New York Times* en tête,

de l'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Au début du mois de septembre, le Forum de New-York a présenté pour la première fois au public aux États-Unis, un entretien entre Richard Leacock et Louise Brooks, filmé neuf ans plus tôt, à Rochester, où elle vit, toujours pour le compte de la N.D.R. allemande : *Conversation with Louise Brooks*. Document passionnant à cause du fac-to-face des deux protagonistes. Le public aime : la critique officielle, Vince Canby, du *New York Times* en tête,

de l'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Au début du mois de septembre, le Forum de New-York a présenté pour la première fois au public aux États-Unis, un entretien entre Richard Leacock et Louise Brooks, filmé neuf ans plus tôt, à Rochester, où elle vit, toujours pour le compte de la N.D.R. allemande : *Conversation with Louise Brooks*. Document passionnant à cause du fac-to-face des deux protagonistes. Le public aime : la critique officielle, Vince Canby, du *New York Times* en tête,

de l'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Au début du mois de septembre, le Forum de New-York a présenté pour la première fois au public aux États-Unis, un entretien entre Richard Leacock et Louise Brooks, filmé neuf ans plus tôt, à Rochester, où elle vit, toujours pour le compte de la N.D.R. allemande : *Conversation with Louise Brooks*. Document passionnant à cause du fac-to-face des deux protagonistes. Le public aime : la critique officielle, Vince Canby, du *New York Times* en tête,

de l'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Au début du mois de septembre, le Forum de New-York a présenté pour la première fois au public aux États-Unis, un entretien entre Richard Leacock et Louise Brooks, filmé neuf ans plus tôt, à Rochester, où elle vit, toujours pour le compte de la N.D.R. allemande : *Conversation with Louise Brooks*. Document passionnant à cause du fac-to-face des deux protagonistes. Le public aime : la critique officielle, Vince Canby, du *New York Times* en tête,

de l'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Au début du mois de septembre, le Forum de New-York a présenté pour la première fois au public aux États-Unis, un entretien entre Richard Leacock et Louise Brooks, filmé neuf ans plus tôt, à Rochester, où elle vit, toujours pour le compte de la N.D.R. allemande : *Conversation with Louise Brooks*. Document passionnant à cause du fac-to-face des deux protagonistes. Le public aime : la critique officielle, Vince Canby, du *New York Times* en tête,

de l'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Au début du mois de septembre, le Forum de New-York a présenté pour la première fois au public aux États-Unis, un entretien entre Richard Leacock et Louise Brooks, filmé neuf ans plus tôt, à Rochester, où elle vit, toujours pour le compte de la N.D.R. allemande : *Conversation with Louise Brooks*. Document passionnant à cause du fac-to-face des deux protagonistes. Le public aime : la critique officielle, Vince Canby, du *New York Times* en tête,

de l'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Au début du mois de septembre, le Forum de New-York a présenté pour la première fois au public aux États-Unis, un entretien entre Richard Leacock et Louise Brooks, filmé neuf ans plus tôt, à Rochester, où elle vit, toujours pour le compte de la N.D.R. allemande : *Conversation with Louise Brooks*. Document passionnant à cause du fac-to-face des deux protagonistes. Le public aime : la critique officielle, Vince Canby, du *New York Times* en tête,

de l'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Au début du mois de septembre, le Forum de New-York a présenté pour la première fois au public aux États-Unis, un entretien entre Richard Leacock et Louise Brooks, filmé neuf ans plus tôt, à Rochester, où elle vit, toujours pour le compte de la N.D.R. allemande : *Conversation with Louise Brooks*. Document passionnant à cause du fac-to-face des deux protagonistes. Le public aime : la critique officielle, Vince Canby, du *New York Times* en tête,

de l'avenir de Louise Brooks, le refus du cinéma et de la télévision de filmer autrement la réalité étouffée dans l'œuf les efforts de Leacock pour remettre les compteurs à zéro.

Du 30 novembre au 13 décembre, l'Olympic Saint-Germain, les deux salles de l'Olympic XIV\*, la République et le Studio de l'Étoile, se consacrent au programme cinéma du Festival d'automne. Un programme pour spectateurs toute catégorie.

Hommage aux stars : Deborah Kerr, la blonde patineuse potelée au sourire extatique des années 40 Sonja Hanie, les idoles du cinéma populaire égyptien Oum Kalsoum et Farid El-Attrache, Leni Riefenstahl et les grands films italiens de l'époque mussolinienne.

Selon la tradition, les Cahiers du Cinéma organisent leur quinzaine. De plus, des séries de films sont regroupées par « thème » : écrivains cinéastes — Genet, Romain Gary, Brecht, Duras, cinq films d'Herbert Achternbusch... Des inédits et des films retrouvés (dont un sur Louise Brooks, par Richard Leacock) et la Légende de Narayama, de Kinoshita, qui date de 1958, et, en version intégrale, Berlin Alexander Platz, la série télévisée de Fassbinder, treize épisodes, plus un épilogue, quinze heures de projection qui auront lieu à l'Olympic XIV\* le 10 décembre à partir de 14 heures.

Renseignements : téléphoner aux salles.

## LES ÉCRANS ITALIENS DES ANNÉES 30-40

### Fascista o non fascista ?

Les révisions historiques ne sont pas forcément déshonorantes. Il y a déjà beau temps que le cinéma italien de l'époque mussolinienne — diverses rétrospectives et les travaux de Jean-A. Gilli ont beaucoup aidé — n'est plus considéré comme un bloc monolithique, composé de films de propagande à la gloire du régime et de comédies « à téléphones blancs » masquant soigneusement, sous leur frivolité, la réalité sociale.

Bien sûr, le fascisme a contrôlé ce cinéma des années 30-40, après avoir réorganisé une industrie qui se trouvait en faillite à la prise du pouvoir par Mussolini en 1922. Bien sûr, il a véhiculé l'idéologie officielle. Bien sûr, les fameux téléphones blancs ont été les objets symboliques d'un monde idéalisé. Mais les consignes, directes ou implicites, n'ont jamais été appliquées à 100 %.

Et si le prestige international du pouvoir fasciste, d'une certaine manière, mieux servi la cause artistique que la cause politique. Par la création du Festival du cinéma à la Biennale de Venise, dès 1932 ; par la fondation, en 1935, du Centre expérimental de cinématographie, où se sont formés des réalisateurs et des acteurs, le plus célèbre, Luigi Chiarini, ne furent pas seulement les élèves dociles du « César de carnaval » (le néo-réalisme s'y est préparé, peu à peu) ; par la construction, dans la banlieue romaine, des studios de Cinecittà, les plus modernes d'Europe en 1937.

Et c'est dans la revue officielle *Cinéma*, que, à partir de 1939, certains critiques nommés Antonioni, Lizzani, Pietrangeli, De Santis, Visconti, ont manifesté une certaine opposition. Tout cela demanderait plus de détails. Prenons simplement en compte ces quelques points importants. La sélection proposée par le Festival d'automne révélera une grande diversité d'inspiration et pas mal d'ambiguïté (1).

Le cas d'Alessandro Blasetti est, sans doute, le plus exemplaire. En 1934, il réalise *1860* — presque entièrement en décors naturels, — épopée à la gloire de Garibaldi, considéré comme un chef, meneur du peuple italien. Les « chemises rouges » des garibaldiens y auraient été assimilées aux « chemises noires » mussoliniennes. En 1935, avec *Vieille Garde*, il donne l'équivalent fasciste du *Jeune Hitlerien* Quex, de Steinhoff, cher au régime nazi. Et puis le voilà qui se lance dans les films historiques, dont le plus célèbre est *La Couronne de fer*

(1941), où la chimère du Saint-Empire romain germanique, à travers une légende lombarde, sert de prétexte à des aventures délectables, avec des décors et des costumes mélangeant, dans des rapprochements baroques, l'égypte antique, l'époque mérovingienne, le gothique et la Renaissance ; avec, aussi, une sorte de Tarzan sorti d'une fosse à lions, une chasseresse sauvage (Luise Férda, qui, ainsi que son mari Osvaldo Valenti, chargé d'un rôle de traître, fut exécuté à la libération), et un tyran barbu comme Charlemagne. Un saut encore, et voilà Blasetti précurseur du néo-réalisme social d'après-guerre, avec *Quatre Pas dans les nuages*, tourné en 1942. Fasciste, pas fasciste, Blasetti ? Cela dépendait des moments. En tout cas, il est toujours retombé sur ses pieds et il est devenu un vétéran du cinéma italien.

Dans son livre (franchement paru aux Éditions Henri Veyrier) *Le Cinéma italien*, Jean A. Gilli fait la part belle à Mario Camerini, auteur d'œuvres comiques, brillantes et souvent sentimentales, tels *les Hommes, quels mufles* (1932), *la Tricorne* (1935) et *Monsieur Max* (1937). Il a bien raison. Ce sont des bijoux qui, dans le cinéma d'évasion, brillent d'un éclat singulier. Camerini dirigea un jeune et séduisant acteur, Vittorio de Sica, passé en 1940 à la réalisation, tout en restant comédien. On vous recommande *Mademoiselle Vendredi* (1941), où il s'occupe beaucoup des jeunes filles, tout en étant aux prises avec une maîtresse encombrante et pas commode : Anna Magnani... en actrice de revue.

Découvertes à faire : Ferdinando Poggioli (surtout *Adieu jeunesse et Jalousie*). On ne le connaît pratiquement pas, et il est mort en 1945. Et *la Pêcheresse*, d'Amleto Palermi (1940), *L'Escadron blanc*, d'Augusto Genina (1936), d'après le roman de Joseph Peyré, ramène au cinéma officiel (les méharistes italiens en Libye). Goffredo Alessandrini s'est lancé dans le mélodrame antisovietique avec *Nous vivons* (1941), suivi de *Adieu Kira* (1942), sauf erreur, totalement inédit en France, — où une famille de Russes blancs, dans laquelle rayonne la figure douce et dramatique d'Alida Valli, subit tous les maux.

Pour manifester des préférences personnelles, nous dirons qu'il y a, dans cette sélection, trois films

sublimes qui n'ont rien, mais absolument rien, à voir avec le fascisme. Films à costumes, inspirés d'œuvres littéraires, recueils dans le passé, ils appartiennent, pour cela, au cinéma d'évasion, comme les comédies. Ils sont profondément romantiques, et réalisés avec un soin esthétique extrême qui les a fait rattacher à l'école dite des « calligraphes ». Mais, au fond, qu'importent les définitions.

Un coup de pistolet, de Renato Castellani (1942) est tiré d'une nouvelle de Pouchkine. Son atmosphère mélancolique rype le cœur, les arbesques de sa mise en scène font penser à Max Ophüls.

Un petit monde d'aurefols, de Mario Soldati (1940), devenu, en France le *Mariage de minuit*, s'inspire d'un roman d'Antonio Fogazzaro, est le merveilleux portrait d'une jeune femme, mariée (contre la volonté de la famille de celui-ci, qui le chassera) à un aristocrate, et deviendra combattant de l'armée piémontaise contre l'Austrie, pour l'unité italienne. Alida Valli, qui n'a peut-être jamais été aussi belle, est l'héroïne passionnée et douloureuse (aux côtés de Massimo Sestini) d'une œuvre à l'atmosphère étrangement sombre et fascisante, où le lac de Lugano est le miroir de la mort.

Ce romantisme noir devient frénétique avec *Malombra*, du même Soldati (1942), également adapté de Fogazzaro. Dévorée de solitude dans un château isolé, au bord d'un autre lac italien à la splendeur funèbre, Isa Miranda, la « vamp de Cinecittà » se prend pour la réincarnation d'une aileu jadis cloîtrée de force dans ce même château. La Miranda en proie à ses fantasmes devient, tragédienne au bord de la folie, une haute figure de haine et de vengeance, et la fin de *Malombra* bascule dans le fantastique hallucinant d'un « repas de deuil » sur la terrasse du château maudit.

Même si ces trois films sont connus, célèbres en France, on ne les connaît jamais assez. Et parmi tant d'acteurs et d'actrices qui ont pourvu dans la sélection, Alida Valli et Isa Miranda occupent, chacune, à tout jamais, une place royale.

JACQUES SICLIER.  
\* Olympic XIV, du 30 novembre au 13 décembre.

(1) Seuls, des films choisis pour le Festival d'automne ont été cités, et sous leur titre français pour plus de commodité.

## OUM KOULSOUM — FARID EL-ATTRACHE

### Longs cils et escarpins

Qui n'a pas vu, dans un cinéma siff — salle en plein air — d'Égypte, passer un vieux film d'Oum Kalsoum ou de Farid El-Attrache, une copie infecte, où il fait nuit quand le scène se passe au grand soleil et où l'obscurité est totale quand la scène est nocturne, où le son est à la fois assourdissant et étouffé ; qui n'a pas vu la foule exclusivement jeune et masculine, aller du silence le plus religieux aux manifestations de passion les plus échevelées avec les chemises transformées en tournoyants standards de joie, les sifflets admiratifs ou les bouteilles furieuses contre l'écran ; qui n'a pas vécu tout cela, ne sait pas ce qu'est l'amour du cinéma.

« Comme cet amour est mal récompensé ! Il n'y a pas une seule salle de cinéma égyptienne où la projection soit satisfaisante », notait en 1980 le pape du « bon » cinéma égyptien, Youssef Chahine, qui, comme tous les autres grands réalisateurs arabes n'a pas dédaigné, au contraire, de se lancer dans les mélos chantants. En 1957, après les *Eaux noires* (avec Omar Chérif) et avant *Gare centrale*, deux de ses œuvres vedettes, il a tourné deux films, connus seulement en Occident de quelques maniaques du cinéma « balisé » (le local), mais que tout Égyptien non concubinaire et la plupart des Arabes (y compris maintenant les femmes, grâce à la télévision) connaissent quasiment par cœur : *Anta Habibi* (*Tu es mon amour*) et *Waddatou Houbbak* (*Adieu mon amour*). Deux films tournés avec Farid El-Attrache au sommet de sa gloire. Farid, le druze du Levant, devenu célèbre en Égypte avec sa face pittoresque de Pierrot maigre, son calamistrage à la Luis Mariano, ses cils à la Greta Garbo.

« Attrache, c'est ça ? Mais il est hideux ! Il est ridicule ! », s'écriait une critique européenne voyant pour la première fois un film de « Farid » que le peuple du Caire venait d'escorter au tombeau comme un demi-dieu, il y a une dizaine d'années.

Quant à Oum Kalsoum — petite villageoise du delta du Nil élevée au milieu des buffesses et dont on n'aurait qu'une faible idée de sa voix et de sa légende si on les compare aux qualités cumulées de la Calix ou de Piaf, — seule ses fans arabes savent qu'elle débata par des complaintes islamiques dans les fêtes votives des fellahs.

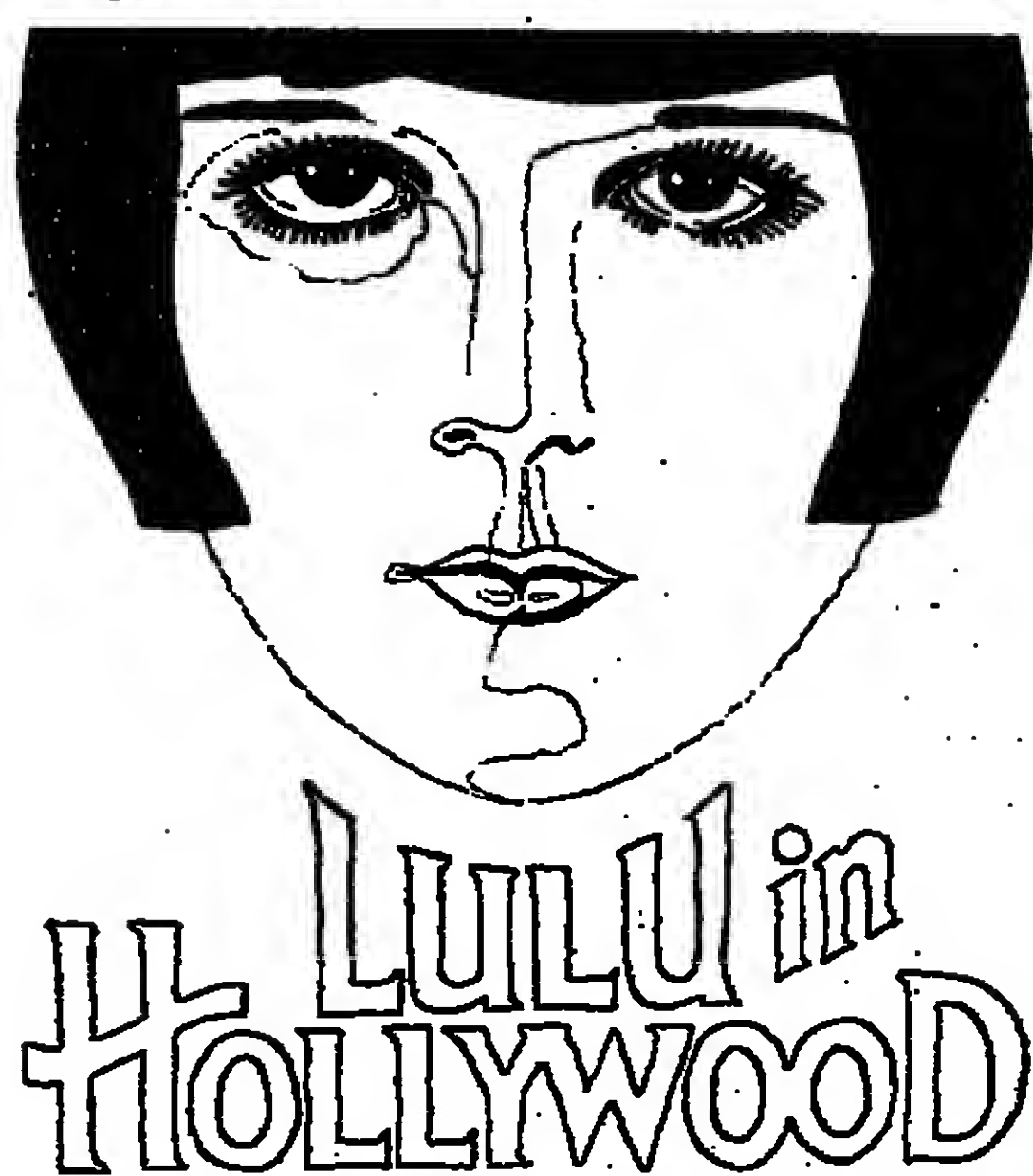
Chaque soir, aujourd'hui à travers l'Orient, Oum Kalsoum, grâce à ses films, déchire son écharpe de mousseline rose mauve ou vert d'eau, produit son invraisemblable chignon style Tseu-Hi dans les *Cinquante-Cinq Jours de Pékin* (1), agit ses petites mains grassouillettes et parfois le bout d'un de ses escarpins vernis dont elle avait plusieurs centaines de paires dans sa ville Art déco de l'Ile de Zamalek au Caire. Mais elle était jalouse par la femme du rais et sa maison fut détruite après sa mort, en 1975, ses myriades de chausures dispersées on ne sait où, au mépris du respect élémentaire dû aux idoles.

Heureusement, du faux couple infernal Farid-Kalsoum, il restera leurs inoubliables incursions cinématographiques. Et d'autant plus que leur succession est bien plus assurée. Youssef Chahine avait découvert au Liban un nouveau « rossignol de l'Orient », l'adolecent Magda Roum, qu'il propulsa dans le *Retour du fils prodigue* (1978), film très réussi, à la fois intellectuel et chantant. L'étoile de Magda s'alluma. Un mariage avec un mari jaloux et la guerre au Liban, se sont conjugués pour l'éteindre, au moins provisoirement.

Dieu merci pour le cinéma arabe, la mère Kalsoum était une mère religieuse et Farid ne se laissait pas dicter sa conduite par ses petits amis... J.-P. PÉRONCEL-HUGOZ.

(1) Un film de Nicolas Ray.

\* République dans la nuit, du 10 au 11 décembre à partir de 24 h.



couvert dans ses dernières années de silence : le parfait naturel et la parfaite simplicité. Louise Brooks contemplée par Pabst ou par Henri Langlois crève l'écran, devient la passion, la sexualité, vives comme en transparence.

Richard Leacock, dès 1955, fut à l'origine de la remise en question radicale du cinéma tel qu'il existe par l'utilisation de nouveaux outils techniques (caméra légère, son synchronisé). Disciple et collaborateur de Robert Flaherty, il aspirait à « découvrir le monde réel et à l'enregistrer tel qu'il est réellement ».

La carrière de Richard Leacock, comme celle de Louise Brooks, sont en un sens, jugées à l'aune des modes, un échec. Et pourtant, quelque chose d'autre arrive au cinéma : les censures, au sens le plus littéral, éclatent, le secret du comportement humain s'inscrit sur l'écran. Si la fin du muet sonne pratiquement le glas

s'indigne : crime de lèse-majesté, images jugées irrespectueuses, non conformes aux canons de l'érudition cinéphilique.

Aujourd'hui, avec Susan Woll, une de ses élèves des premiers jours au MIT, Leacock achève le montage de *Lulu in Berlin* (en référence au livre), qui illustre, avec une précision clinique, les propos de l'actrice sur sa collaboration avec Pabst. Présent et passé se mélangent. Des extraits de *Berlin, symphonie d'une grande ville*, de Walter Ruttmann, tourné à l'époque même où Louise Brooks vient à Berlin, introduisent la capitale allemande, Kenneth Tynan et George Cukor parlent de l'actrice. Mais, surtout, la voix incisive de Louise Brooks, force de la nature, décape son travail en Allemagne, avec des images bien concrètes, ajoutées après coup, des deux films tournés avec Pabst.

LOUIS MARCOTELLES.







# RADIO-TÉLÉVISION

## Samedi 26 novembre

### PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

20 h 35 Série : *Dalles*.  
Réal. J. J. Moore.  
J.-R. accusé d'avoir accusé Chiff au suicide, fait d'abord  
l'unanimité contre lui.  
21 h 25 Droit de réponse.  
Émission de M. Polac.  
L'homme du mois : Marcel Boiteux, président de  
l'E.D.F.  
22 h 45 Étoiles et toiles : le cinéma noir améri-  
cain.  
Émission de Frédéric Mitterrand et Marianne Jouando.  
A propos de la sortie du film *Un loup pour deux* de  
John Landis.  
23 h 30 Journal.

### DEUXIÈME CHAÎNE : A2

20 h 35 Variétés : *Champs-Élysées*, de M. Drucker.  
Autour de *Hugues Aufray*. Avec R. Magdane, J. Birkin,  
E. Chéryl...  
22 h 5 Magazine : les enfants du rock.  
Sex machine : Haute tension avec les Rolling Stones.  
Émission de M. Polac.  
23 h 20 Journal.

### TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

**CESOR, SUSPENSE**  
**DUEL A MORT**  
La loi s'applique à l'assassinat d'un homme pour mettre  
au point une opération technique.  
Mais la suite démontre mal.  
Disponible dans tous les Vip Vidéo Clubs

20 h 35 Série Agatha Christie : *Le quatrième*  
homme. Adapt. W. Corbett.  
Dans le compartiment d'un train, un avocat, un médecin,  
et un prêtre, aux prises avec un journaliste français.

Assassinat, dédoublement de la personnalité, l'univers  
d'Agatha Christie, dans toute sa splendeur, hélas sou-  
vent mal mis en scène...  
21 h 25 Série : *Merci, Bernard*.  
Réal. J.-M. Ribes.  
Avec Topor, Claude Piéplu, J. Villeret...  
22 h 15 Magazine : *Confrontations*.  
Réal. H. Chapuis et M. Naudy.  
Avec Laurent Schwartz, universitaire, membre de l'In-  
stitut.  
22 h 30 Musiclub.  
Sérénade n° 10 en si bémol pour 13 instruments à vent  
de Mozart, par les solistes de l'Opéra sous la direction de  
Michel Calk.  
23 h 15 Journal et spécial foot.

### FR3 PARIS-ÎLE-DE-FRANCE

17 h 35 Troisième rang de face, magazine de spec-  
tacle.  
18 h Dessin animé : les aventures sous-  
marines.  
19 h 10 Série : *Dynasty*.  
19 h 55 Dessin animé : *Ulysse 31*.  
19 h Informations.  
19 h 15 Infos régionales.  
19 h 35 Feuilleton : *Rouletabille*.

### FRANCE-CULTURE

20 h Maître Mala, de S. Marland. Avec P. Michael,  
B. Dautun, N. Courcel...  
21 h 35 Bonnes Nouvelles, grands comédiens : *Le clo-  
chard*, de Somerset Maugham, par Pierre Michael.  
22 h Ad lib.  
23 h 5 La fuge de samedi.

### FRANCE-MUSIQUE

20 h 30 Concert : Symphonies n° 2, n° 3 de Rachmaninov  
par l'Orchestre national de France, dir. L. Mautel.  
22 h 30 Fréquence de nuit : le club des archives (Cyril  
Willem Mengelberg) : œuvres de Wagner, Bach, Bee-  
thoven.

## Dimanche 27 novembre

### PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

14 h 30 Champions.  
Variétés, sports...  
17 h 30 Les animaux du monde.  
18 h Feuilleton : *Frank*, chasseur de fauves.  
19 h Le magazine de la semaine : Sept sur  
sept.  
De J.-L. Burgat, E. Gilbert, et F.-L. Bonlay.  
Le grand témoin sera Claire Bretcher ; la télévision des  
autres : la R.R.C. de reportages sur : un bébé sur  
mesure ; Iran : cris de vengeance contre la France.  
20 h Journal.  
20 h 35 Film : *Tendre poulet*.  
Film français de P. de Broca (1977), avec A. Girardot,  
P. Noiret, C. Alric, H. Deschamps, P. Dubois, G. Mar-  
chand (Rediffusion).  
Une femme commissaire de police se trouve prise entre  
son idylle avec un jeune garçon, professeur de grec, et  
les complications d'une enquête criminelle. Mécanor-  
phose discutée, façon : comédie américaine, d'un  
passionnant roman policier de Jean-Paul Rouland et  
Claude Olivier. On peut, tout de même, apprécier les  
numéros d'acteurs.  
22 h 20 Sports dimanche.  
23 h Journal.

### DEUXIÈME CHAÎNE : A2

13 h 20 Dimanche Martin.

Bernard BROCHAND coauteur du  
**PUBLICITOR**  
invité à APOSTROPHES  
DALLOZ en version française

17 h 5 Série : *Les Invités*.  
18 h 5 Dimanche magazine.  
Au sommaire, deux reportages : sur le Guatemala, sur  
le « sexe faible ».  
19 h *Studio 2*.  
20 h Journal.  
20 h 35 Jeu : la chasse aux trésors en Colombie.  
21 h 40 Document : *Repères* sur le modernisme.  
Le butin du cercle rouge.  
La compagnie de danse Sankai Juku et son chorégraphe  
Ushio Amagatsu. Une compagnie japonaise en Europe.  
Une série sur la danse moderne particulièrement  
réussie.  
22 h 30 Concert-magazine.  
Spécial Wagner. Jessye Norman et l'Orchestre de Paris  
interprètent les « *Wendelinder Lieder* » de Wagner ;  
E. Ruggieri présente l'exposition « *Wagner à Paris* » à  
l'Opéra de Paris.

### TRIBUNES ET DÉBATS

#### DIMANCHE 27 NOVEMBRE

— M. Georges Marchais, secré-  
taire général du P.C.F., répond aux  
questions des journalistes, au cours  
de l'émission « Forum », de R.M.C.,  
à 12 h 30.

— M. Jacques Barrot, député  
(U.D.F.) de la Haute-Loire, prési-  
dent de l'Association parlementaire  
pour la liberté de l'enseignement, est  
l'invité du « Grand Jury R.T.L.-le  
Monde » sur R.T.L., à 18 h 15.

— M. Laurent Fabius, ministre  
de l'Industrie et de la Recherche, est  
l'invité du « Club de la presse »  
d'Europe 1, à 19 heures.

#### LUNDI 28 NOVEMBRE

— M. Raymond Barre, ancien  
premier ministre, député (U.D.F.)  
du Rhône, participe à l'émission  
« Découvertes » d'Europe 1, à  
15 heures.

## LE CABLAGE DE PARIS

### M. Chirac est prêt à signer un accord avec les P.T.T.

M. Jacques Chirac a annoncé,  
lors d'une conférence de presse, le  
25 novembre, qu'il soumettrait au  
conseil de Paris un protocole d'  
accord avec les P.T.T. sur le  
câblage de la ville.

Aux termes de cet accord, la  
direction générale des télécommuni-  
cations commandera une première  
tranche de soixante mille prises en  
fibres optiques avant la fin de cette  
année.

Une opération pilote portant sur  
quarante-six mille prises (dans les  
treizième et quatorzième arrondisse-  
ments) sera lancée rapidement pour  
aboutir à une mise en service du  
réseau début 1985.

Toutefois, ce protocole ne com-  
portera pas d'engagements finan-  
ciers. M. Chirac exige, en préalable,  
que le gouvernement lui garantisse  
une liberté de programmation. Le  
maire de Paris veut diffuser sur le  
réseau Télé-Monte-Carlo, Télé-  
Luxembourg et une chaîne britanni-  
que qui viendront s'ajouter aux trois  
chaînes publiques, à deux pro-

grammes privés locaux et, éventuel-  
lement, à Canal Plus.  
S'il n'obtient pas du gouverne-  
ment les garanties nécessaires,  
M. Chirac pourrait reconsidérer sa  
décision et confier à une société pri-  
vée le soin de câbler Paris avec la  
technique classique du coaxial.

## MÉTÉOROLOGIE

### SITUATION LE 26-11-83 A 0 h G.M.T.



Évolution probable du temps en France  
entre le samedi 26 novembre à  
0 heure et le dimanche 27 novembre à  
minuit.

La France sera intéressée par un flux  
rapide de secteur ouest à caractère  
cyclonique, dans lequel une perturba-  
tion se déplacera du nord-ouest au sud-  
est. Cette perturbation sera suivie d'un  
temps instable avec de fréquentes  
avertures.

Début de la pluie, le temps sera  
très nuageux sur l'ensemble du pays. Il  
pleuvra de façon assez soutenue sur la  
Bretagne. Cette zone de pluies se déca-  
lera au cours de la journée vers le sud-est.  
Elle se situera au sud des Pyrénées au  
Massif Central et aux Alpes. Des chutes  
de neige se produiront sur le relief au-  
dessus de 2 200 à 2 500 mètres.

Les pluies seront suivies d'un temps  
instable : succession d'éclairs et de  
passages nuageux par moments abon-  
dants qui donneront des averse.

Les régions méditerranéennes seront  
cependant épargnées par ce temps  
méditerranéen et bénéficieront de fréquentes  
éclaircies.

Les vents souffleront du secteur ouest  
et seront modérés à assez forts sur les  
côtes.

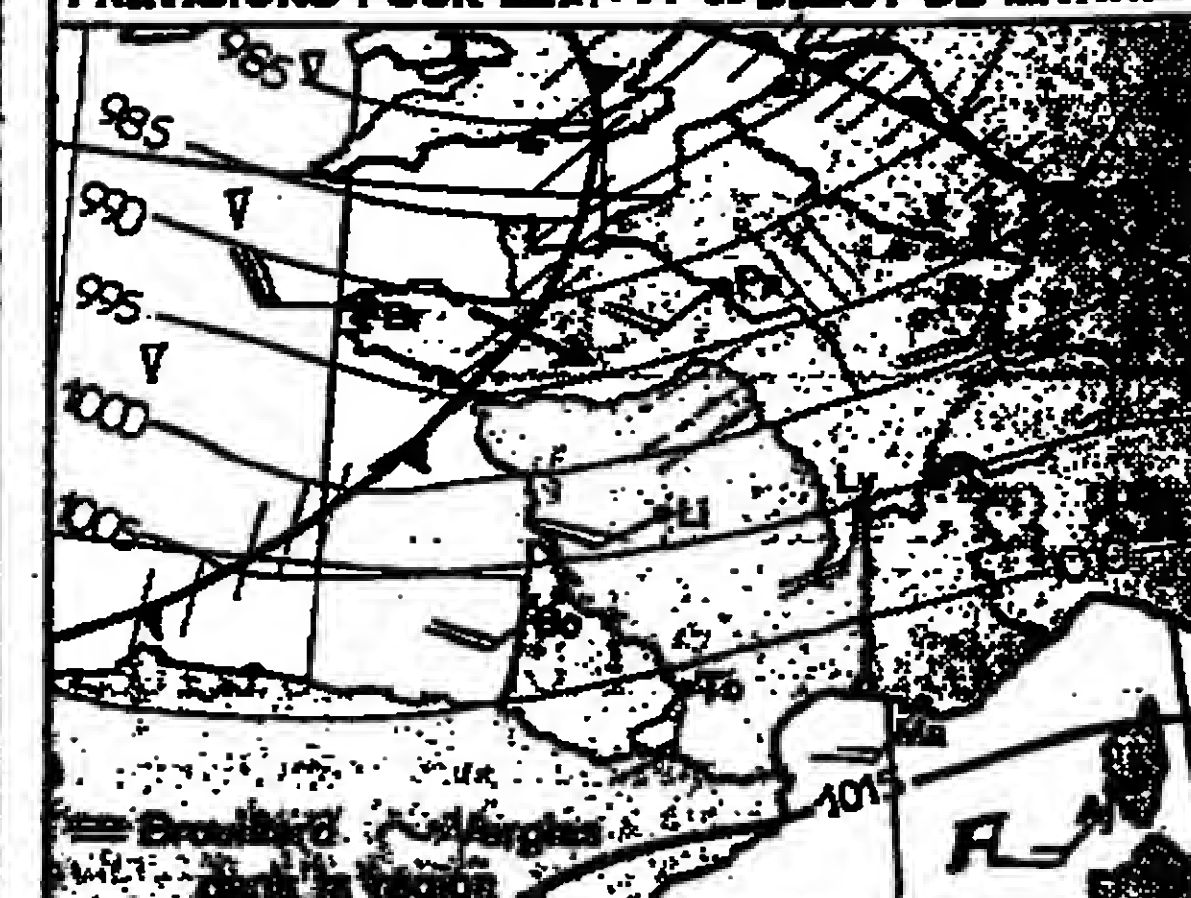
Les températures diurnes avoisie-  
ront 18 degrés sur le midi ; 13 à  
15 degrés plus au nord.

Pression atmosphérique réduite au  
niveau de la mer à Paris le 26 novembre  
à 7 heures : 1 008,4 millibars, soit  
756,4 millibars de mer vers le sud-est.

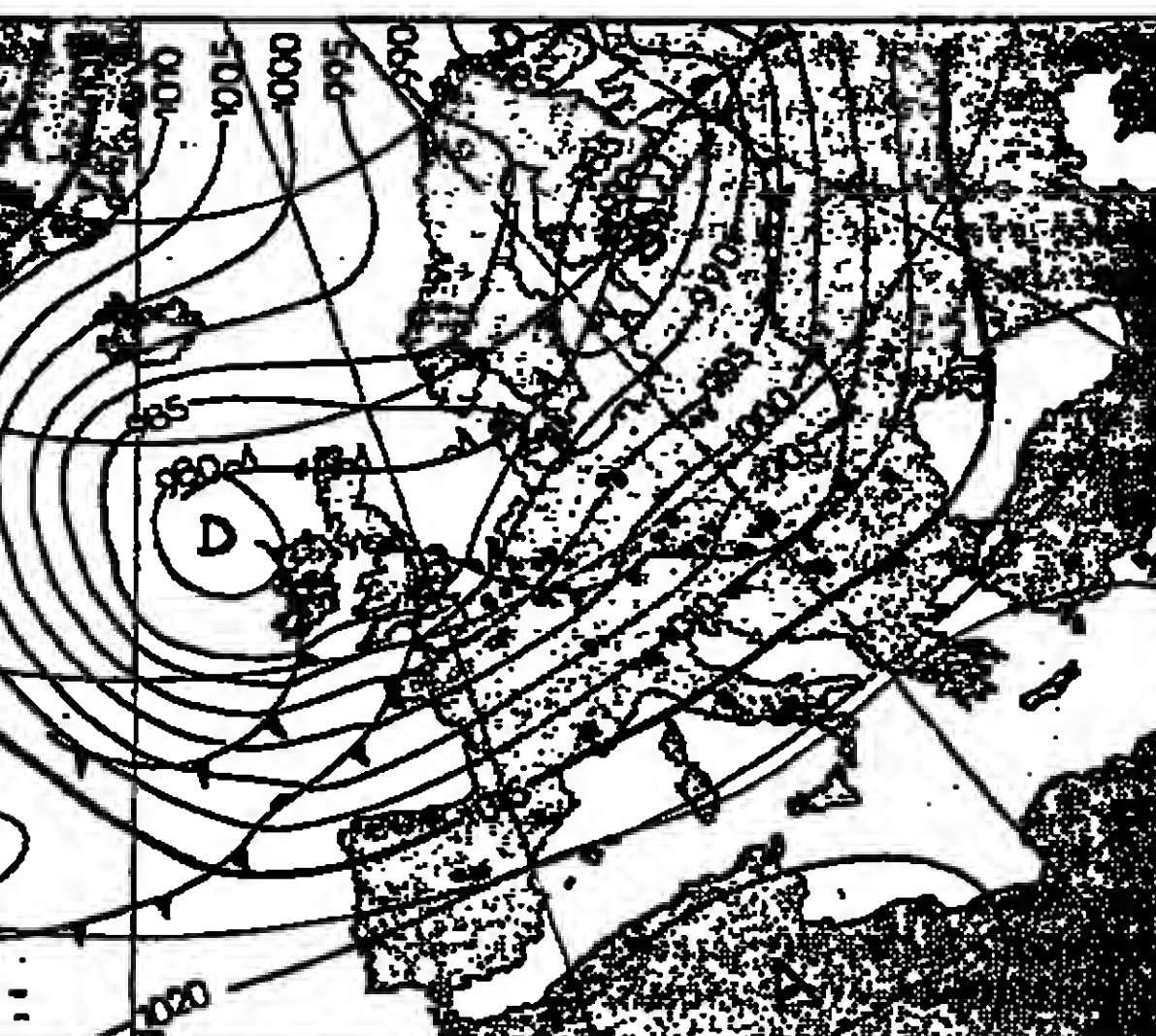
Températures (le premier chiffre  
indique le maximum enregistré au cours  
de la journée du 24 novembre ; le  
second, le minimum de la nuit du 24 au  
25 novembre) : Ajaccio, 16 et 10 ; Biar-  
ritz, 21 et 13 ; Bordeaux, 20 et 13 ;  
Boulogne, 14 et 13 ; Brest, 14 et 14 ;  
Caen, 16 et 14 ; Clermont, 14 et 13 ;  
Clermont-Ferrand, 15 et 12 ; Dijon, 12  
et 11 ; Grenoble, 14 et 7 ; Lille, 14 et 13 ;  
Lyon, 12 et 9 ; Marseille-Marganne, 16  
et 9 ; Nancy, 14 et 11 ; Nantes, 16 et 13 ;  
Nice-Côte d'Azur, 14 et 10 ; Paris-  
Le Bourget, 14 et 13 ; Pau, 21 et 10 ;  
Perpignan, 20 et 11 ; Rennes, 15 et 14 ;  
Strasbourg, 13 et 12 ; Tours, 14 et 13 ;  
Toulon, 19 et 10 ; Poitiers-Évreux, 30 et  
20.

Températures relevées à l'étranger :  
Alger, 21 et 12 ; Amsterdam, 13 et 12 ;  
Athènes, 14 et 11 ; Berlin, 6 et 5 ; Bonn,  
12 et 12 ; Bruxelles, 13 et 12 ; Le Caire,  
23 et 13 ; Casablanca, 25 et 20 ; Copen-  
hague, 6 et 6 ; Dakar, 30 et 23 ; Djéba,  
20 et 15 ; Genève, 11 et 9 ; Jérusalem, 16  
et 9 ; Lisbonne, 18 et 11 ; Londres, 15  
et 13 ; Luxembourg, 10 et 10 ; Madrid, 15  
et 8 ; Moscou, 12 et 5 ; Nîmes, 23 et  
15 ; New-York, 8 et 2 ; Palma-  
de-Majorque, 21 et 7 ; Rome, 17 et 10 ;  
Stockholm, 6 et 4 ; Toulon, 21 et 11 ;  
Tunis, 20 et 12.

### PRÉVISIONS POUR LE 27-11-83 DÉBUT DE MATINÉE



### PRÉVISIONS POUR LE 27 NOVEMBRE A 0 HEURE (G.M.T.)



(Document établi  
avec le support technique spécial  
de la Météorologie nationale.)

## CARNET

### Naissances

— M<sup>me</sup> Jean DUGUA  
à la joie de faire part de la naissance de  
sa seconde arrive-petite-fille.

### Maris

au foyer de M. et M<sup>me</sup> Trevor  
HIGONNET-DUGUA.  
Bonne (U.S.A.), 20 juillet 1983.

### Décès

— Artmedia  
et tous les amis du cinéma de

### Marcel DALIO

ont la douleur d'annoncer son décès, sur-  
venu le week-end dernier à son domicile  
parisien, dans sa quatre-vingt-quatrième  
année.

L'inhumation aura lieu lundi  
28 novembre 1983, à 11 heures.  
Cimetière parisien de Bagneux,  
45, avenue Marx-Dormoy,  
92 Bagneux.  
Le présent avis tient lieu de faire-  
part.

— M. Antoine GAUDIN,  
né Rose Fleurant,  
et leur fils Jérôme,  
ont la douleur de faire part du décès de

### M<sup>me</sup> Antoine GAUDIN,

survenue le 22 novembre 1983.

Ses obsèques religieuses ont été célé-  
brées à Saint-Etienne dans l'intimité  
familiale.  
2, place Jean-Moulin,  
42000 Saint-Etienne.  
15, rue Michel-Ange,  
75016 Paris.

— M<sup>me</sup> Marcel KOPELOFF,  
M<sup>me</sup> Simone Vioche-Van Malderm,  
M. Philippe Levy  
et son fils Frédéric,  
M. et M<sup>me</sup> Jean-François Dupeyron  
et leurs filles,  
ont la douleur de faire part du décès de

### M. Marcel KOPELOFF,

survenue le 25 novembre 1983, en son  
domicile, 86, avenue Foch, à Paris-16.  
L'inhumation aura lieu le lundi  
28 novembre 1983, à 16 heures, au  
cimetière de Montmartre, où l'on se réu-  
nira.

— M<sup>me</sup> Henri-Georges Marescot,  
son épouse,  
M. et M<sup>me</sup> Françoise Marescot,  
M. Jean-Noël Marescot  
et Marianne Héliou,  
M<sup>me</sup> Viviane Marescot,  
ses enfants,  
M<sup>me</sup> Marie-Thérèse Marescot,  
sa sœur,  
M. François Marescot,  
son frère,  
M. et M<sup>me</sup> Françoise Van Imhof,  
beau-frère, belle-sœur,  
Les familles Marescot et Arnaud,  
ont la douleur de faire part du décès de

M. Henri-Georges MARESCOT,  
chevalier de la Légion d'honneur,  
commandeur  
de l'Ordre national du Mérite,

survenue le 24 novembre 1983 dans sa  
soixante-deuxième année.

La dépouille mortelle sera exposée à  
partir du samedi 26 novembre 1983, à  
14 heures, au funérarium du Mont-  
Valérien.  
Un service religieux sera célébré le  
mardi 29 novembre, à 10 h 30, en  
l'église Notre-Dame-de-l'Assomption.  
L'inhumation aura lieu au cimetière  
de Capiton-Madellien le jeudi  
1<sup>er</sup> décembre, à 10 h 30, précédée d'une  
cérémonie à la chapelle.

Vous pourrez témoigner de votre sym-  
pathie en adressant vos dons à l'Associa-  
tion pour la recherche du cancer de  
Saint-Cloud, centre Huguette, 35, rue  
Dailly, 92211 Saint-Cloud.

— La direction et le personnel de la  
Société des Hôtels Méridien on la dou-  
leur de faire part du décès de leur prési-  
dent,

M. Henri-Georges MARESCOT,  
chevalier de la Légion d'honneur,  
commandeur  
de l'Ordre national du Mérite,  
survenue le jeudi 24 novembre 1983.

Cet avis tient lieu de faire-part.

— L'Assurance mutuelle des compa-  
gnies et fonctionnaires public et  
associés, 80, rue Saint-Lazare, Paris-9,  
a la douleur de faire part du décès de  
son président d'honneur,

### M. Georges VEDEL

On se réunira le lundi 28 novembre, à  
16 heures, au cimetière de Saint-Cy-  
l'Ecole, 78210 (rue du Docteur-  
Vaillant).

### Remerciements

— M<sup>me</sup> Vincent,  
Ses enfants,  
Sa famille,  
remercient très sincèrement tous ceux  
qui, par leur présence, envoi de fleurs,  
messages, pensées, se sont associés à  
leur malheur lors du décès de

### Pierre VINCENT,

maître-assistant honoraire  
à l'université de Provence.

### Anniversaires

— Isabelle GALINÉ,  
née Edelman  
nous a quittés il y a sept ans. Puisse-  
t-elle aujourd'hui.

CHEZ PHOX PAS D'INTOX

1250 F

COMPACT MINOLTA AFS  
Autofocus à moteur, automatique,  
flash électronique.

NOUVEAU

phox

CHEZ PHOX, PAS D'INTOX

320 PHOTOGRAPHES DANS TOUTE LA FRANCE

LES LILAS : PHOTO CINE RECORD - 151, rue de Paris - Tél. 382 71 31  
PARIS 2<sup>e</sup> : PHOTO CINE CHOISEUL - 87, passage Choiseul - Tél. 296.87.39  
PARIS 8<sup>e</sup> : SELECTION PHOTO CINE - 24, boulevard Malesherbes - Tél. 742.33.58  
PARIS 9<sup>e</sup> : SELECTION PHOTO CINE - 9, rue La Fayette - Tél. 876.07.63

GANTS

Femmes - Hommes

chevreau  
agneau - velours  
les doublés soie  
pécari-new-zealand

Tous échanges possibles

DELREY

47, rue du Four, 6<sup>e</sup>







# SEAT GAGNE LE DROIT D'EXPORTER LA RONDA MALGRÉ L'OPPOSITION DE FIAT

La cour d'arbitrage de la chambre de commerce internationale de Paris a rendu un verdict favorable au constructeur espagnol SEAT dans le différend de celui-ci avec Fiat sur l'exportation de la Ronda, affirmant la firme espagnole le 25 novembre à Madrid.

La cour a jugé que la Ronda était un modèle restylisé par la SEAT selon les accords signés avec Fiat et non la réplique pure et simple de la Fiat Ritmo, comme le soutenait le constructeur italien, qui voulait empêcher l'exportation après la rupture de ses liens avec le constructeur espagnol en 1980.

Trente-trois mille Ronda ont été exportées au cours des derniers mois, principalement en Europe.

## RENAULT VA AIDER LA FIRME MOSKITCH A CONSTRUIRE UN NOUVEAU MODÈLE

M. Bernard Hanon, président directeur général de Renault, a signé le 25 novembre à Moscou un protocole d'accord pour la fabrication d'une nouvelle voiture soviétique. La Régie Renault apportera son concours à l'entreprise d'automobiles Moskvitch pour l'étude et les essais d'un nouveau véhicule de tourisme de gamme moyenne à traction avant, qui devrait être produit à partir de 1986 dans l'usine A.Z.I.K. de Moscou.

Selon le communiqué, la Régie participera à l'amélioration de la conception du prototype et procédera à des essais, notamment en matière de tenue de route, carrosserie, aérodynamisme et allègement du véhicule. La Régie a par ailleurs signé un contrat de l'ordre de 300 millions de francs pour la fourniture de travaux d'ingénierie. Engagée il y a près de vingt ans, la coopération franco-soviétique dans le secteur automobile a représenté en termes de contrats réalisés quelque 1,7 milliards de francs, rappelle Renault.

# Le conseil régional du Nord-Pas-de-Calais renvoie au gouvernement la responsabilité de fermer des puits de mine

Quel avenir pour le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais ? Telle était la question essentielle posée au conseil régional réuni les 25 et 26 novembre à Lille, même si c'est l'ensemble de la politique industrielle de la région qui figurait à l'ordre du jour de cette session. Question primordiale dans une région marquée par la mine dans ses paysages, dans son histoire et dans ses hommes.

De notre correspondant

Lille. — Quel avenir pour le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais après le changement d'orientation de la politique charbonnière que le gouvernement a fait entendre par l'Assemblée nationale ? Pendant deux jours, le conseil régional devait débattre de cette question. Exercice difficile pour la majorité de gauche, deux ans après les promesses de relance charbonnière. Promesses non tenues, n'a pas manqué d'accuser l'opposition par la voix de « nouveaux », M. Jacques Vernier, maire R.P.R. de Douai, et M. Marcel Philippe Daubresse, U.D.F., ou de l'ancien ministre, M. Jacques Legendre, R.P.R. Tandis que la majorité rappelle que la récession était le fait de décisions prises il y a vingt ans.

Les faits sont ténus : la commission régionale d'analyse des ressources charbonnières mise en place par le président du conseil régional, M. Noël Joseph, voici un an, a rendu ses conclusions (le Monde du 16 novembre) : il n'existe pas de trésor caché, et le chiffre de 15 millions de tonnes recensées dans le bassin comme économiquement exploitables dans les conditions actuelles n'est guère supérieur à celui annoncé depuis longtemps par la direction des Houillères.

Si un choix s'impose, on y met les formes et surtout on y mettra le temps : l'extraction charbonnière, affirme M. Joseph, peut se poursui-

vre au-delà de cette décennie. Pour autant, on tourne le dos à la relance de l'extraction. « Virage à 180° », ironise l'opposition, tandis que des réserves d'élan — le mot est faible — dans les rangs communistes, où l'on se dit « choqué » par cette décision du gouvernement et l'on n'accepte pas, selon M. Léandre Létourneau, de laisser « dormir des millions de tonnes de charbon exploitable à des niveaux tout à fait accessibles ». Il faut en finir, souligne M. Gustave Ansart, député du Nord, avec la rentabilité à court terme qui laisse en dehors du calcul économique la question des importations, le coût de la désertification d'une région, le coût du chômage, le coût social.

Mais il ajoute : « Le choix c'est de maintenir ce qui existe et de développer l'industrialisation. Et c'est sur ce terrain que socialistes et communistes s'accorderont ». Ils devraient proposer ce samedi une motion commune pour clore ce débat.

Concrètement, maintenir l'extraction charbonnière cela va sans difficulté pour deux des puits encore en exploitation, Arenberg et Oignies. C'est possible dans un troisième, le n° 9 de l'Escarpelle, près de Douai, et d'y investir quelque 85 millions de francs. Mais qu'en est-il pour les quatre autres, notamment pour celui de Barrois, où il n'existe pratiquement plus de réserves à moins d'investissements très importants (300 millions de francs pour 2 millions de tonnes seulement, situées à 700 mètres de profondeur), et qui est donc menacé à très court terme ? Pour celui-ci, le président du conseil régional n'a pas voulu trancher en ouvrant le débat. Il n'a même pas demandé à ses collègues de le faire. « Nous faisons confiance au gouvernement pour prendre ensemble les décisions qui s'imposent ». Position étonnante quand on sait que le gouvernement a déjà fixé les limites de son intervention.

Quant aux autres puits, « aucune mesure unilatérale de fermeture ne

pourra être mise en place sans qu'il ait été prévu l'installation d'industries nouvelles et de remplacement et la création d'emplois ».

On souligne, en outre, que les technologies employées peuvent évoluer et permettre l'extraction de charbon difficilement accessible aujourd'hui. Une mission d'étude se rendra dans le bassin du Donetz, en U.R.S.S., où des techniques nouvelles seraient mises en œuvre.

Mais même avec une production ralentie le bassin minier doit voir renforcer sa vocation charbonnière : la plate-forme carbochimique de Mazargues (production d'engrais) doit être maintenue et développée, l'industrie du matériel charbonnier et minier également. Il s'agit de tirer profit d'un savoir-faire régional dans ces secteurs.

Mais il faut aussi diversifier les activités industrielles. Et, sur ce point, on renvoie aux grandes orientations régionales du IX<sup>e</sup> Plan qui prévoient le développement prioritaire de secteurs comme la robotique, la productique et la mécanique, le matériel de transport, l'informatique et l'électronique.

Cette politique devra s'appuyer essentiellement sur le tissu de petites et moyennes entreprises existantes ou à créer. Mais tous les acteurs de la vie économique régionale seront mis à contribution : les entreprises nationales, les groupes privés régionaux, les banques, jugées par l'Institut trop timorées. Andel, c'est toute la région qui devra se sentir mobilisée : c'est le sens de l'emprunt régional dont on propose le lancement pour alimenter le Fonds régional de développement économique. Celui-ci permettra d'injecter au cours du IX<sup>e</sup> Plan quelque 500 millions de francs dans la vie économique de la région, qui s'ajoutent à l'effort de l'Etat en faveur du bassin minier : 100 millions de francs par an pendant le IX<sup>e</sup> Plan pour la création d'emplois industriels et autant pour les actions d'accompagnement (équipements et formation).

JEAN-RENÉ LORE.

# Les prévisions de l'Institut GAMA pour 1984

« L'économie française est entrée dans une phase de récession, alors qu'au même moment, les autres pays industrialisés voyaient progressivement leur économie repartir », écrit GAMA (1) dans sa dernière analyse des perspectives de l'économie française.

Pour M. Raymond Courbis, directeur de GAMA, le PIB (produit intérieur brut) aura augmenté très faiblement en 1983, mais aura quand même augmenté (+0,4 %), grâce à l'activité de l'industrie et à l'activité des services.

L'objectif gouvernemental de réduction du déficit commercial sera largement atteint avec un solde négatif ramené aux environs de 46 milliards de francs (après 93,3 milliards de francs en 1982). Mais ce réajustement rapide est « conjoncturel et artificiel », souligne M. Courbis, qui attribue au freinage de l'activité et à la politique menée en matière de stock de pétrole (politique qui a permis de réduire d'environ 10 milliards de francs nos exportations). « Si la croissance économique avait atteint 2 % en volume, en 1983, comme le prévoit le gouvernement, il y a un an, le déficit de la balance commerciale aurait atteint 85 milliards de francs, a précisé M. Courbis. Le pari extérieur n'est donc pas gagné. On réajuste actuellement par la récession ».

En matière d'inflation, la pari a été « largement perdu », le directeur de GAMA prévoyant une hausse des prix de détail d'environ 9,8 % à 10 % entre janvier et décembre 1983.

En 1984, GAMA se distingue des autres instituts de conjoncture en prévoyant un recul absolu de l'activité. (-0,8 % en termes de PIB). Le seul facteur d'expansion devrait être les exportations qui « continueront à profiter de la reprise mondiale » et croîtront de 15,3 % en valeur (+4,7 % en volume). Du côté, le déficit extérieur serait ramené à peu de choses (9,3 milliards de francs).

La demande intérieure sera affaiblie par la baisse de la demande publique en termes réels (ce recul sera d'autant plus prononcé que la hausse des prix sera plus élevée), par la réduction de la consommation des ménages (-0,8 % après +0,9 % en 1983), elle-même provoquée par la baisse de leur revenu disponible (-1,3 % après déjà -0,3 % en 1983 hors emprunt obligataire). Cela malgré une nouvelle baisse du taux d'épargne : 14,3 % du revenu disponible contre 14,7 % en 1983.

La faiblesse de la demande intérieure provoquera un nouveau recul de l'investissement des entre-

prises : -2,7 % après -1,8 % en 1983. Compte tenu du recul important de l'investissement des ménages (-4,9 % après -6,8 % en 1983) entraîné par la baisse des achats de logement, l'investissement total reculerait de 3,3 % (après -2,8 % en 1983).

M. Courbis estime que l'objectif officiel d'une hausse des prix de 5 % en glissement (janvier à décembre 1984) est « très irréaliste ». GAMA prévoit dans son hypothèse centrale une hausse des prix de 9,9 % en moyenne annuelle en 1984 (et en glissement). Le freinage des salaires serait faible : +10,5 % de hausse du taux horaire ouvrier en 1984 après +10,8 % en 1983. La productivité croîtrait faiblement (+1,2 % après +2,7 % en 1983), en raison de la main-d'œuvre excédentaire dans les entreprises. Le nombre de chômeurs atteindrait 2300000 fin 1984 (2068000 à fin 1983).

Si le freinage des salaires ne se produit pas, la hausse des prix sera forte et un réajustement monétaire sera nécessaire (printemps 1984) qui alimentera à son tour l'inflation, estime M. Courbis.

Dernière précision du directeur de GAMA : un recul de l'activité économique (en termes du PIB) et une baisse de la consommation des ménages, prévisions faites pour 1984, seraient deux faits sans guère de précédent en France depuis la libération.

(1) GAMA (Groupe d'analyse macroéconomique appliquée) est un institut universitaire de prévision lié au C.N.R.S. (Centre national de la recherche scientifique).

## Selon l'INSEE

LA PRODUCTION INDUSTRIELLE STAGNE  
LA DEMANDE ÉTRANGÈRE RESTE FORTE

Selon les chefs d'entreprises interrogés par l'INSEE, l'activité industrielle est restée stable en novembre. Les stocks se sont allégés, notamment dans l'automobile et les biens intermédiaires. Autre fait positif : l'amélioration de la demande étrangère s'est nettement confirmée. Malgré cela, les carnets de commandes restent globalement dégonflés.

Les perspectives des chefs d'entreprises restent très pessimistes pour les mois à venir. Cependant, d'après les réponses faites à l'INSEE, la production « ne devrait que légèrement diminuer au cours des prochains mois ».

Les hausses des prix à la production resteraient modérées.

## LES CINQUIÈMES JOURNÉES DE DEAUVILLE

### Le C.N.P.F. entend gagner la bataille de la formation des jeunes

De notre envoyé spécial

Deauville. — Pour ses cinquièmes journées d'étude biennales, organisées à Deauville, et consacrées à la formation professionnelle, le C.N.P.F. avait retenu le thème « La liberté pour l'entreprise », qui pouvait annoncer une campagne plus large.

M. Yvon Chotard, premier vice-président du C.N.P.F. et organisateur de cette session de réflexion qui a réuni, du 23 au 25 novembre, plus de quatre cents personnes, avait d'ailleurs annoncé la couleur en déclarant que, « reconnue comme partie prenante dans le processus de formation, l'entreprise apportera ce qui fait et constitue le défaut au système éducatif, les vertus de la concurrence et le souffle de la liberté ». Il avait, à l'occasion émaillé ses confidences de propos incisifs, brochant le pouvoir politique.

Pourtant, à l'heure du discours de clôture, le vice-président du C.N.P.F. a changé de ton et s'est montré même conciliant face à ses propres troupes. Il a rendu un hommage remarqué à M. Jacques Delors, reconnu comme l'une des chevilles ouvrières, au côté de M. François Ceyras, de l'accord de 1970, qui préfigure la loi de 1971 sur la formation professionnelle continue. De même, il a donné acte — avec vigilance toutefois — à M. Rigout, ministre de la formation professionnelle, de sa promesse d'intégrer dans son projet de loi de réforme l'accord intervenu le 26 octobre dernier avec les organisations syndicales — à l'exception de la C.G.T. — sur la formation en alternance.

ALAIN LEBEAUE.

## Quand la C.G.T. s'autocritique...

« Il y a trop de confusion entre le P.C. et le syndicat... » J'ai quitté la C.G.T. parce que je comptais pour des années. Le syndicat restait l'affaire de quelques-uns... Qui donne écho à des jugements aussi sévères sur l'organisation de M. Henri Krasucki ? Un journal pratiquant l'anti-cécitisme primaire ? Un organe de la presse syndicale concurrente ? Mais non, c'est la Vie ouvrière (1), hebdomadaire tout à fait officiel de la C.G.T. Il y a quelques mois déjà, M. Krasucki avait publié dans le même journal une série de trois articles sous le titre « Cultivons notre jardin syndical » (le Monde du 9 mars 1983), où il avait invité ses militants à s'occuper « de ce qui ne va pas » au sein même de la centrale.

Au terme d'une enquête en Gâtine, menée avant les élections à la Sécurité sociale, le journaliste de la V.O. a déjà publié deux articles, intitulés « Dépassez, le syndicalisme ? » et « Des syndicats en péril ? ». Les titres sont interrogatifs, mais l'article met carrément les pieds dans le plat. Un dessin apparaît tout à fait évocateur : on y voit un syndiqué de base, l'air mécontent, qui tend sa feuille de paie à un responsable syndical d'un brassard C.G.T., perché sur un nuage, inattentif, absorbé par des tâches papéaristes... Sur le fond, le journaliste, réintroduisant une autocritique qu'on n'avait pas vue fleurir à ce point depuis l'ouverture démocratique — vite refermée — du congrès confédéral de Grenoble en octobre 1978, donne le parole à des militants dont certains ont même quitté la centrale. Et écrit-il d'entrée, annonçant bien la couleur, « c'est un secret de polichinelle, tout ne va pas dans l'huile à la C.G.T. » : elle « ressent quelques douleurs dans son fonctionnement ». Si c'est la « V.O. » qui le dit...

Écoutons donc ces militants de C.I.T.-Alcatel à Amilly, près de Montargis, de chez Malchaud

à Orléans, ou ailleurs : « Pendant des années, notre syndicat s'est uniquement préoccupé des questions plus terre à terre. La feuille de paie, le carreau cassé ou les chiottes dégueulées ne nous concernaient plus. Les travailleurs apprécieraient différemment », explique un secrétaire d'un syndicat cégétiste dont l'influence aux élections est passée en six ans de 70 % à 50 %, le nombre d'adhérents chutant de 1600 à 370... « On avançait à coups de grands principes et d'actions dont certaines, très minoritaires, ne furent guère appréciées des travailleurs. Nous payons aujourd'hui notre propension à parler et décider à leur place », raconte un élu. Dans une autre entreprise où la C.G.T., au contraire, a progressé, le secrétaire du syndicat confie à un journaliste : « Nous nous efforçons de coller à la vie des gens, à leurs joies, à leurs ennuis... ».

Mais ce sont surtout les cas de « dégringolade » ou de mauvais fonctionnement qui sont mis en relief : « Quant aux travailleurs, ils considèrent la C.G.T. comme le syndicat du gouvernement. Beaucoup disent : avant, elle faisait grève pour un ou pour un non, aujourd'hui plus rien. Alors ils la sanctionnent. » Périmée sont donc le « syndicalisme de sommet » et l'absence d'adaptation à l'évolution du monde du travail, pourtant fortement soulignée par M. Georges Ségué à Grenoble en 1978. Si certains militants considèrent que la C.G.T. ne doit pas défendre les non-syndiqués, d'autres jugent que « ce n'est pas juste de répondre à quelqu'un désirant un renseignement ; prendre sa carte d'abord ». Non sans courage, la C.G.T. lance un débat sur son propre fonctionnement. Reste à savoir quelles conclusions la direction confédérale tirera de la lecture de... la Vie ouvrière.

M. N.

(1) La Vie ouvrière, numéros 2046 et 2047.

« Salaires : M. Le Pors et les orientations de M. Gattaz. — Sur la foi d'une dépêche de l'A.F.P., nous avons indiqué que M. Anicet Le Pors avait reconnu que M. Gattaz se conformait aux orientations gouvernementales en matière salariale (le Monde du 26 novembre).

Le secrétaire d'Etat à la fonction publique précise que M. Le Pors a déclaré que le président du C.N.P.F. appliquait les orientations du gouvernement en ce qui concerne les « lois Auroux » sur l'obligation de négocier les salaires réels dans les entreprises.

## A Renault-Sandouville

### FORTE PROGRESSION DE F.O. LA C.G.T. PERD LA MAJORITÉ

Aux élections au comité d'établissement de l'usine Renault de Sandouville, près du Havre, Force ouvrière a remporté un important succès au détriment de la C.G.T. qui perd la majorité (des sièges) qu'elle détenait depuis la création de l'établissement en 1961, et ne compte plus que six sièges contre cinq à F.O. et deux à la C.G.C. La C.F.D.T. perd aussi la moitié de ses voix et l'unique siège qu'elle détenait (chez les ouvriers).

Dans le premier collège (ouvriers), F.O. recueille 2 763 voix (sur 6 566), soit 42,15 % (contre 21,73 % en 1981) et un siège ; la C.G.T., 3 381 (51,2 %, contre 65,65 % en 1981) et six sièges. Dans le deuxième collège, F.O. obtient 420 voix (sur 951, soit 44,16 %) et un siège, contre 324 à la C.G.T. (34,07 %) et 207 (21,77 %) à la C.G.C., qui ont aussi un siège. Chez les cadres, la C.G.C., toujours seule en piste, conserve l'unique siège.

## Faute d'un accord sur les prix

### LES POUVOIRS PUBLICS AURONT RECOURS A LA RÉGLEMENTATION

« Les dépassements constatés en 1983 dans certaines professions de droit ont été intégralement compensés en 1984 ; la période de référence va de la sortie du blocage de 1982 à la fin 1984 », souligne le communiqué publié vendredi 25 novembre par le ministère de l'Économie et des Finances à l'issue de la réunion du comité des prix (le Monde du 26 novembre). « Les régimes des prix mis en place, ajoute le communiqué, constituent un des volets du dispositif qui doit permettre de ramener l'évolution de nos prix au niveau de celle de nos principaux concurrents, soit 5 % en 1984 ».

Averti du refus du C.N.P.F. de poursuivre la politique contractuelle, M. Claude Jovven, directeur de la concurrence et de la consommation, affirmant qu'« on n'encadre pas les prix pour se faire plaisir », a indiqué que « ceux qui ne signent pas ne pourront pas augmenter leurs prix », sans dans le cadre d'arrêts plus stricts qui interviendront en cours d'année. Faute d'un accord, les pouvoirs publics auront donc recours à la réglementation.

## 300 SALARIÉS DE BOUSSAC RECLASSÉS DANS LA SOMME

La compagnie Boussac-Saint Frères a annoncé le 25 novembre la signature d'un protocole d'accord avec le groupe Parizot (meubles), permettant en quinze mois le reclassement de trois cents salariés dans la Somme. Cet accord se substitue partiellement à celui qu'avait annoncé la société en septembre pour la création de cent cinquante emplois dans une usine de canapés-salons par la société Capdevielle, et qui est abandonné.

Le nouvel accord prévoit le reclassement de cent cinquante emplois dans une usine de Berteauxcourt-les-Dames entre février et mai 1984, et de cent cinquante autres quinze mois plus tard. Le conseil régional a engagé sa garantie à hauteur de 4,7 millions de francs.

« Controverses entre F.O. et Ciments Lafarge sur un contrat avec l'Algérie. — La fédération syndicale reproche à Ciments Lafarge-France d'avoir refusé un contrat de fourniture de 600 000 tonnes de ciment, soit la production annuelle d'un usine de cent cinquante personnes au moment où la société annonce des licenciements. La direction du groupe rétorque que le contrat, enlevé par la société grecque Hecades General Ciment pour 30 millions de dollars, n'offrait pas une rentabilité suffisante et qu'un contrat de 400 000 tonnes pour le Cameroun a été signé début novembre.

« Pas de compromis sur l'acier entre l'Europe et les États-Unis. — Américains et Européens n'ont pas réussi le 25 novembre à Genève à trouver un compromis sur leur différend concernant les exportations d'acier outre-Atlantique. Une dernière réunion de conciliation prévue par les accords du GATT s'est tenue vainement, alors qu'en juillet dernier les accords européens se sont vu imposer taxes douanières et quotas restreints outre-Atlantique. Les Dix pourraient, dès lundi 28 novembre, pénaliser en représailles les produits chimiques et les matières plastiques américaines entrant en Europe.

« La grève du tri postal aux Pays-Bas. — Le président du tribunal de La Haye, statuant en référé à la demande des éditeurs néerlandais, a ordonné, vendredi 25 novembre, la reprise du travail dans le tri postal aux Pays-Bas. Les dirigeants syndicaux ont fait savoir qu'ils respecteraient le verdict du tribunal mais qu'ils réfléchiraient à de nouvelles actions contre la politique salariale du gouvernement.







BOURSE DE PARIS

« **L**a Bourse, c'est le temple des regrets », constatait, un tantinet amer, ce familier de la corbeille en assistant, impuissant, à la nouvelle envoi des valeurs françaises (+ 4,1%) et une discrète liquidation positive, qui s'est produite cette semaine au Palais Brongniart. Regrets d'avoir pris trop tôt son bénéfice en pensant que les cours allaient retomber, alors qu'ils semblaient repartis pour une nouvelle étape de hausse en cette fin d'année. Regrets, surtout, de ne pas trop savoir ce qu'il convient encore d'acheter, les occasions se faisant de plus en plus rares.

Car, « ce qui manque en ce moment, ce n'est pas l'argent, c'est le papier », assure un professionnel, montrant du doigt la forte hausse de Saurat et Gercy. De fait, tous les portefeuilles ont été abarotés jusqu'à plus soif en titres au cours de ces dernières semaines, que ce soit en sociétés françaises ou étrangères. D'ailleurs, le cours du dollar-titre (10,60 F environ vendredi) n'était guère dissuasif et il devient de plus en plus difficile de dénicher la valeur qui n'est pas encore devenue hors de prix. Le tout sans éveiller, si possible, l'attention des confrères dont on connaît l'instinct grégaire et qui auraient tôt fait d'emboîter le pas à quelque franc-tireur.

Au fil des jours, l'éventail se resserre, d'autant plus qu'on consacre le plus souvent les « bonnes valeurs » qui devraient résister à un éventuel retour de flamme sous les colonnes. D'après un dollar qui a inscrit de nouveaux records sur les téléscripteurs dans le monde entier, les « belles américaines » — entendez par là les sociétés qui se sont fait un devoir d'aller marcher sur

En fanfare

les plates-bandes de l'Océan — ont encore fait des étincelles. Qu'elles aient pour nom B.S.N., Mott-Hennessy-Accor, Pernod-Ricard, Club Méditerranée ou L'Air liquide, elles ont toutes bénéficié d'un souffle d'air en provenance d'outre-Atlantique, au même titre que les actions américaines (Schlumberger, A.T.T.), suivies, à quelque distance, par des alpages (Hilach) bien décidées, elles aussi, à jouer des coudes.

Assez discutées en début de semaine, les valeurs de distribution ont conforté leurs positions vendredi (Priemont, surtout), tandis que les pétroliers faisaient également preuve de bonnes dispositions, à l'exception d'Elf-Gabon, toujours un peu sur la touche depuis la parution d'un ouvrage rédigé par un spécialiste de l'or noir et des pays pétroliers qui n'a pas eu le privilège de plaire au président Bouquie.

La Compagnie du Midi, qui s'est livrée, mercredi, à quelques entrecroisements sur la scène financière, quitte ainsi les coulisses où elle se tenait depuis plus de trois ans, à soulèver les bras, tandis que Matra, en hausse sensible, sortait de l'ornière après la signature de son contrat de plan avec l'Etat, assorti de 450 millions de francs de prêts participatifs pour la période 1983-1984, bien utiles pour appliquer le masque à oxygène à sa filiale Maserati.

Dassault, par contre, a boudé la corbeille en début de semaine, jusqu'à perdre plus de 10% en deux jours, mais

Semaine du 21 au 25 novembre 1983

les boursiers n'avaient guère le temps de prendre le pouls de la firme d'armement car il leur fallait traverser à toute vitesse le parqu岸 pour aller sur le groupe D prendre des nouvelles de la Compagnie générale des eaux, qui, visiblement, domptait des signes d'emballlement.

Jeu, le samedi un de la distribution d'eau en France n'a pas pu être coté en raison d'une abondance d'ordres d'achat. Le lendemain, l'animation était à son comble sur le groupe et le rapide passage d'une adorable « cathérinette » coiffée d'un ravissant « bibi » vert pomme ne fit qu'accroître la tension. Partie de 514 F mercredi, l'action Générale des eaux grimpa jusqu'à près de 590 F au son de cloche final, en hausse de près de 15%, sous l'œil soupçonneux d'un représentant de la Chambre syndicale des agents de change, venu s'assurer de la régularité des opérations.

Domage que ces dernières n'aient pas pu être répercutées sur les terminaux disséminés dans l'enceinte de la Bourse, en raison d'une panne d'ordinateur qui est pour effet de priver les opérateurs des différents cours et des variations des divers indicateurs, empêchant du même coup les sociétés émettrices de Sica de communiquer leur valeur quotidienne. Ce n'est pas la première fois que ce type d'incident se produit et les nécessités de l'information du public exigent que l'on trouve rapidement un remède efficace à ces légitimes d'ordre d'information dont les performances restent encore à prouver...

SERGE MARTL

BOURSES ÉTRANGÈRES

NEW-YORK

En hausse.

L'événement de la semaine à Wall Street aura été l'introduction, lundi 21 novembre, des huit nouveaux titres résultant de l'éclatement du groupe téléphonique américain ATT (American Telephone and Telegraph), Bell Atlantic, Bell South, Nynex, Pacific Telesis, Southwestern Bell et US West et ATT elle-même, cela dans la perspective du 1<sup>er</sup> janvier 1984 lorsque seront officiellement créés ces sept nouvelles compagnies régionales de télécommunications qui doivent être indépendantes de la maison-mère actuelle baptisée « Ma Bell » par les investisseurs. Plus de 3 millions de titres ont été traités ce jour-là sur ces seules sociétés (sur un total de 97 millions d'actions) sous la forme de promesses d'action (« when issued »), soit des certificats provisoires en attendant que soit mise en place la nouvelle structure.

Par ailleurs, la cote a surtout progressé en début de semaine (le marché était clos jeudi pour le « Thanksgiving Day ») et l'indice Dow Jones des industrielles s'établissait vendredi à 1 271,43 points contre 1 251,01 la semaine précédente.

	Cours 18 nov.	Cours 25 nov.
Alcoa	42 1/4	45
A.T.T.	62 3/4	66
Boeing	40 7/8	43 5/8
Chase Man. Bank	45 1/4	46 3/4
De Pont de Nem	51 1/8	53
Eastman Kodak	71 1/8	73 5/8
Exxon	36 7/8	37 7/8
Ford	65 1/4	63 1/8
General Electric	55 1/2	56 1/2
General Motors	50	51 3/4
General Foods	76	75 7/8
Gould	32 3/8	34
IBM	123 1/4	121
I.T.T.	42 5/8	42 5/8
Mobil Oil	28 1/4	29
Pfizer	39 3/8	37 3/4
Schlumberger	48 1/8	48 3/8
Texaco	35 7/8	35 3/4
U.A.L. Inc.	35	33 1/2
Union Carbide	65	67 7/8
U.S. Steel	27 7/8	28 1/2
Westinghouse	52 5/8	53 1/8
Xerox Corp.	46 7/8	49

LONDRES

Bonne tenue

Les cours ont progressé dans leur ensemble, les industriels bénéficiant des déclarations du chancelier de l'Échiquier visant à minimiser les répercussions du prochain budget. Dunlop a été exclu lundi de la liste des trente grandes sociétés britanniques constituant l'indice Financial Times des industrielles au profit de la grande chaîne d'hôtels et de restaurants Trust House Forte.

Indices - F.T. : industrielles : 736,5 contre 721,4 ; mines d'or : 504,6 contre 496,3 ; fonds d'Etat : 82,96 contre 83,15.

	Cours 18 nov.	Cours 25 nov.
Bootham	325	320
Bovater	225	220
Brit. Petroleum	410	410
Charter	108	112
Courtauld	41	42
De Beers (*)	1,53	1,57
Dunlop	31 1/2	34 0/8
Free State Geduld	730	770
Glaxo	578	580
Gl. Univ. Stores	610	610
Imp. Chemical	548	562
Shell	840	870
Unilever	107	112
Vickers	36	35 3/4
War Loan		

(\*) En dollars.

TOKYO

Repli

En raison, essentiellement, d'ajustements de positions, le ton est resté terne au Kabuto-Cho et les transactions n'ont porté que sur 214 millions de titres contre 273 la semaine précédente. L'indice Nikkei Dow Jones a perdu 42,73 points, à 9 345,10 tandis que l'indice général progressait de 0,53 point à 689,32.

	Cours 18 nov.	Cours 25 nov.
Aibai	550	555
Bridgeport	580	575
Canon	1 420	1 400
Fuji Bank	590	580
Honda Motor	1 020	1 050
Mitsubishi Electric	1 740	1 830
Mitsubishi Heavy	244	242
Sany Corp.	3 400	3 390
Toyota Motors	1 310	1 330

FRANCFORT

Irregulier

Le marché est apparu irrégulier en raison d'éléments extérieurs (évolution des taux d'intérêt américains et hausse du dollar) et du débat boursier qui s'est déroulé au Bundestag sur les euro-sites. Les valeurs françaises ont été particulièrement bien orientées, notamment Lafarge, indice de la Commerzbank : 1 025,30 contre 1 009,30.

	Cours 18 nov.	Cours 25 nov.
A.E.G.	78,60	79,90
B.A.S.F.	167,60	171,20
Bayer	167	171,70
Commerzbank	64,60	65,90
Deutschebank	310	310
Hoechst	181,80	181,70
Karstadt	285,50	302
Mannesmann	130	123,60
Siemens	381,50	383
Volkswagen	233,30	209,30

Valeurs à revenu fixe ou indexé

	25-11-83	Diff.
4 1/2 % 1973	1 890,50	+ 5,50
7 % 1975	9 585	- 29
10 % 1975	91,40	+ 0,10
P.M.E. 10,6 % 1976	96,70	+ 0,45
8,80 % 1977	113,02	+ 0,47
10 % 1978	89,35	+ 0,25
9,80 % 1978	88,40	+ 0,25
8,80 % 1978	90	+ 0,28
9 % 1979	85,50	+ 0,05
10,80 % 1979	91,06	+ 0,01
12 % 1980	96,45	+ 0,07
13,80 % 1980	101,45	+ 0,13
16,75 % 1981	110,51	+ 0,03
16,20 % 1982	110,38	+ 0,01
16 % 1982	109,80	+ 0,28
15,75 % 1982	108,30	+ 0,45
C.N.E. 3 %	3 070	- 20
C.N.B. 5 000 F	161,75	+ 0,10
C.N.B. Paris	161,75	+ 0,10
C.N.B. 5 000 F	161,75	+ 0,10
C.N.L. 5 000 F	161,75	+ 0,10

Banques, assurances sociétés d'investissement

La crise ? Connaiss pas. C'est presque en ces termes que M. B. Paget, P.-D.G. de la Compagnie du Midi, holding cotant notamment les A.G.P., s'est adressé à la presse convoquée pour la première fois de puis longtemps. Selon lui, l'entreprise a parcouru ces trois dernières années - période de vaste remise en cause de ses structures - sans être directement affectée. Le message a été entendu. Cette semaine le titre a monté de 17 % en Bourse.

Le Crédit mutuel vient de mettre à la disposition des cent mille associations qu'il a en clientèle un service - gratuit - d'informations et de conseils destiné non seulement aux associations et fédérations, mais également aux comités d'entreprise et syndicats.

Métallurgie construction mécanique

	25-11-83	Diff.
Alpi	73,20	+ 1,70
Alup	818	- 22
Avions Desmoulin	443	+ 3
Chant. For. Dunk.	6,90	+ 0,75
Chien-Chillou	24	+ 1,95
Crestal-Laird	44,50	+ 2,50
De Dietrich	328	+ 0,30
FACOM	814	+ 64
Riva-Lila	176,20	+ 3,70
Frederic (Géné.)	34,50	+ 1,45
Marine-Wendel	74,50	+ 0,50
Penhoit	457	+ 21
Poupart S.A.	288	+ 13,50
Podin	148	+ 2,75
Pompey	149	+ 19
Sagem	1 399	- 14
Sauvages	25	+ 9,30
Vallo	320	+ 21
Valloire	76	+ 7,70

Bâtiment, travaux publics

Pour le premier semestre, Porcher enregistre une baisse de 41,1 % de son bénéfice (5,3 millions de francs contre 9 millions de francs).

Le compte d'exploitation pour 1983 de Ceratari sera plus déficitaire que le précédent. La conjoncture ne s'est pas améliorée. Rapports que pour l'exercice précédent une perte de 28,7 millions de francs était ressortie des comptes.

	25-11-83	Diff.
Avail. d'entreprises	1 033	- 16
Bouygues	699	- 6
Ciment Français	186	+ 4
Dumez	859	+ 0,40
J. Lebevre	144	+ 5
G.T.M.	271	+ 2
Lafarge	263	+ 2
Maisons Phénix	345	+ 13,40
Poliet et Chausson	385,50	+ 4,50
S.O.E.S.B.	108	+ 2

L'agent de change Gilbert Thorp est décédé

Gilbert Thorp, agent de change à la Bourse de Paris depuis 1958, est décédé dans la nuit du 23 novembre dernier, à la suite d'une crise cardiaque, à l'âge de soixante-dix ans.

[Né à Paris, Gilbert Thorp faisait partie d'une grande famille de juristes (le bâtonnier Thorp avait plaidé dans l'affaire Ben Barka) et de financiers. Sa charge, qui comprenait une cinquantaine de personnes fonctionnaires normalement en attendant la prochaine nomination d'un successeur par décret de la Rue de Rivoli, sur proposition de la Compagnie des agents de change.]

VALEURS LE PLUS ACTIVEMENT TRAITÉES A TERME

	Nbre de titres	Vol. en cap. (F)
A.T.T.	160 240	106 723 350
Gén. des Eaux (1)	156 990	71 144 703
B.S.N.	23 135	61 824 440
4 1/2 % 1973	31 670	59 046 600
Poupart (1)	216 090	51 107 687
Schlumberger	103 160	51 019 310
Club Méditerranée	69 655	50 808 670

(1) Quatre séances seulement.

Libez  
Le Monde des  
PHILATELISTES  
L'OFFICIEL DE LA PHILATÉLIE

Quand la SCOA secoua la Bourse

Quel de neuf chez SCOA ? Le déficit consolidé pour l'exercice clos le 30 septembre dernier devrait être limité aux deux tiers, voire à la moitié du précédent (148,6 millions de francs). Et son montant correspondrait à peu de choses près aux charges afférentes à la restructuration et aux licenciements. Sans ces charges, les comptes auraient été équilibrés, ce qui témoigne du redressement opéré.

Les dirigeants de l'entreprise le savaient dès la fin du mois d'août, mais ils n'ont fait connaître la bonne nouvelle que le 17 octobre. Jusque-là, tout est normal. Nul chef d'entreprise n'est tenu d'anticiper sur ses résultats. Les 1<sup>ers</sup> Ces renseignements, le président de la SCOA les avaient fournis plus d'un mois auparavant, le 9 septembre très précisément, aux quelques deux cents cadres réunis en vue d'être informés de l'organisation et des grandes lignes du cadre budgétaire pour le prochain exercice.

Coincidence ? Des rumeurs ont tout de suite commencé à circuler en Bourse et l'action, en l'espace d'un mois, a monté de 70 % avec des volumes d'échanges considérablement accrus.

La COB a fait le rapprochement et rappelé à l'ordre les dirigeants du groupe. Que des rumeurs d'information se multiplient dans le cadre du développement de la concertation, bien ! Mais, dès lors que des renseignements sont données sur le marché des affaires capables d'avoir une influence quelconque sur le cours de Bourse, ceux-ci doivent être portés à la connaissance des actionnaires et du public dans les meilleurs délais.

La SCOA fait amende honorable et promet de veiller sur le compte des indiscretions commises de bonne foi auprès de la presse, ne se renouvelle pas.



# Le Monde

## UN JOUR DANS LE MONDE

### ÉTRANGER

3. La controverse sur les autismes.

### FRANCE

8. La discussion budgétaire au Sénat.  
9. Un entretien avec M. Roméo Marie.

### SOCIÉTÉ

10. Les « secrets » de la médecine pédiatrique.

### CULTURE

13. CINÉMA : Festival d'automne.

### ÉCONOMIE

16. Les grands de la photographie laissent l'électronique.  
18. Crédits, changes et grands marchés.  
19. La revue des valeurs.

**RADIO-TÉLÉVISION (15) :**  
Météorologie (15) ; Mots croisés (11) ; Carnet (15) ; « Journal officiel » (15) ; Programmes des spectacles (14).

## DES PROPOSITIONS DE L'ÉDUCATION NATIONALE

### Une série de mesures transitoires pour l'application du nouveau statut hospitalier

Dans un « document de travail » daté du 22 novembre, le ministère de l'éducation nationale fait connaître ses propositions concernant les mesures transitoires pour l'application du nouveau statut hospitalier. Ces mesures concernent tous les médecins qui seront entrés dans la carrière hospitalière avant le concours de l'internat « nouvelle manière » de 1984.

Il est notamment prévu que les chefs de clinique-assistants de C.H.U. ayant au moins deux ans d'activité pourront « par mesure dérogatoire être recrutés comme professeurs d'université sur titres et travaux dans les six ans qui suivent la parution du décret ». « Pour les chefs de clinique-assistants déjà inscrits sur une liste d'aptitude aux

### MORT DE SIR ANTON DOLIN

#### Une grande figure de la danse

Sir Anton Dolin, danseur et chorégraphe britannique, est mort à Paris le 25 novembre, alors qu'il s'apprêtait à régler un ballet à Nancy. Il était âgé de soixante-dix-neuf ans. Figure très anglaise et noble, de la même génération que Serge Lifar, il avait associé son nom aux grandes aventures de son art des années 20 aux années 50.

[Né Patrick Healy-Kay, Anton Dolin s'invente un patronyme à la russe comme c'est la mode à l'époque. En 1921, il fait ses débuts avec Diaghilev, qui l'engage rapidement comme soliste et crée de nombreux rôles pour lui. Après son passage aux Ballets russes, Anton Dolin s'associe avec Alicia Markova en 1929, interprète les principaux rôles au Vic-Wells Ballet dans les années 30. Contribuant au rayonnement du ballet en Angleterre, il participe également au développement de l'American Ballet Theatre de 1939 à 1946. En 1950, toujours avec Alicia Markova, il crée le London Festival Ballet. Et s'il ne danse plus, à partir des années 50, il continue à diriger des chorégraphes. Outre Alicia Markova, il aura eu pour partenaires les ballerines les plus célèbres, de Vera Nemchinova à Olga Spessivtseva, se produisant sur les scènes du monde entier. En 1960, il avait publié son autobiographie.]

Le numéro du « Monde » daté 26 novembre 1983 a été tiré à 482217 exemplaires

**15<sup>e</sup> SALON  
des  
ANTIQUAIRES**  
25 NOVEMBRE - 5 DÉCEMBRE 1983  
pavillon spédex  
PLACE DE LA BASTILLE  
ts les jrs de 11 h à 20 h  
NOCTURNE jeudi jusqu'à 23 h  
samedi et dimanche  
de 10 h à 20 h

A - B C D F G H

## En Tunisie

### Après l'instauration du multipartisme M. Sayah est écarté du gouvernement

De notre correspondant

Tunis. — Le président Bourguiba a procédé, vendredi 25 novembre, à un très partiel remaniement du gouvernement, qui se traduit par la mise à l'écart de M. Mohamed Sayah, ministre de l'équipement. La seule raison de ce changement, devenu pratiquement inévitable après la récente consécration du multipartisme (le Monde du 22 novembre), il en constitue même le prolongement naturel.

M. Sayah a toujours été considéré par les divers courants d'opposition et les syndicats comme le principal responsable des excès de l'autoritarisme, qui a été, à une époque, l'apanage du parti socialiste destourien. Le président de l'U.G.T.T., M. Habib Achour, déclarait encore récemment à l'hebdomadaire *Jeune Afrique* qu'il était « le responsable numéro un du 26 janvier (1) et de toutes les mauvaises actions qui ont été fomentées et perpétrées ». En outre, la classe dirigeante avait tendance à rejeter sur lui les abus d'une politique aujourd'hui révolue.

Le raccourci est trop simple et la dérobade trop facile lorsque l'on sait que M. Sayah a été, pendant quel-

bureau politique du parti socialiste destourien (P.S.D.), et que, en cette qualité, s'il lui appartenait d'appliquer — peut-être avec zèle, il est vrai — les décisions, il n'était pas seul à les prendre.

M. Sayah avait été écarté de la direction du parti, dont il demeure membre du bureau politique jusqu'à nouvel ordre, en avril 1980, au moment où, avec l'arrivée de M. Mohamed Mzali à la tête du gouvernement et donc du secrétariat général du P.S.D., se manifestaient les prémices d'une démocratisation de la vie politique à l'égard de laquelle il n'a jamais caché quelques réticences. Depuis, il n'en continuait pas moins de diriger avec compétence son ministère.

Bien qu'il s'en sépare aujourd'hui, le président Bourguiba garde très certainement sa confiance et son estime à l'un des hommes politiques qui ont été parmi ses plus proches collaborateurs. D'ailleurs, le communiqué annonçant le remaniement, contrairement à l'usage en pareille circonstance, mentionne que M. Sayah est « appelé à assumer des fonctions diplomatiques à l'étranger ». Déjà, en 1970, lors d'une éphémère dégradation du régime, il avait dû partir pour trois ans à Genève en tant que représentant permanent auprès des Nations unies, d'où il avait continué à travailler à l'histoire du Mouvement national tunisien, dont le président Bourguiba lui a confié la rédaction.

M. Sayah est remplacé à l'équipement par M. Sadok Ben Jemaa, ministre des transports et des communications, auquel succède M. Ibrahim Khouja, secrétaire d'Etat aux P.T.T.

MICHEL DEURÉ.

(1) Il s'agit du 26 janvier 1978, journée marquée par des émeutes sanglantes, à Tunis, à la suite d'une grève générale.

## Au Tchad

### L'issue des négociations reste incertaine

M. Goukouni Oueddei a donné, vendredi 25 novembre, dans un communiqué daté de Tripoli et reçu à Paris, son accord à une « table ronde » entre les différentes parties tchadiennes qui devrait avoir lieu, selon ce communiqué, le 21 décembre, à Addis-Abeba. Cependant, l'accord du président du Gouvernement d'union nationale de transition (GUNT) à cette initiative de l'Organisation de l'unité africaine (O.U.A.) n'est que de principe, puisque M. Oueddei indique que cette « table ronde » réunira « le GUNT avec ses divers composantes » et « la tendance FAN dirigée par Hissène Habré ».

Ce qui représente un nouveau refus de reconnaître la légitimité du gouvernement de N'Djamena, alors que ce dernier avait bien précisé que cette rencontre ne devait être assortie d'aucune condition préalable, ni exclusive. M. Habré entend, en effet, participer à cette réunion en tant que chef d'Etat et non en tant que chef de faction. Son gouvernement avait d'ailleurs été reconnu officiellement par l'O.U.A. au sommet d'Addis-Abeba en juin dernier.

M. Oueddei note dans son communiqué : « L'engagement de négociations directes entre le GUNT et les FAN est la seule voie pour mettre fin au démantèlement du Tchad provoqué par l'entrée en rébellion de Hissène Habré contre l'autorité légitime du Tchad et l'invasion de notre pays par les troupes impérialistes réactionnaires ».

(Publié)

En promotion exceptionnelle  
jusqu'au 15 décembre  
4 quarts KRIER pour le prix de 3

**PROMOTION NOËL  
CONDITIONS  
EXCEPTIONNELLES**  
sur tous les instruments en stock  
du samedi 19 Novembre au samedi 3 Décembre.

**hamm**

135-139 rue de Rennes Paris 6<sup>e</sup>. Tél. 544.38.66. Parking à proximité.

## L'ÉCHANGE ISRAËLO-PALESTINIEN

### Comment s'est amorcée la phase finale...

La façon dont la France a été amenée à participer à l'échange de prisonniers israéliens et palestiniens est assez intéressante. Les négociations entamées par l'intermédiaire de l'ancien chancelier autrichien, M. Kreisky, avaient été interrompues à la suite de « fuites ». Le 28 août dernier des israéliens prennent contact avec le journaliste René Margeridon, sachant qu'il collaborait avec M. Lucien Bitterlin, président de l'Association de solidarité franco-arabe et directeur du mensuel *Franco-pays arabes*.

Le 1<sup>er</sup> septembre, ils remettent à M. Bitterlin une lettre datée du 15 août et signée du lieutenant-colonel Akiva Saar, officier de liaison pour la France, la Belgique et les Pays-Bas du commandement central de la Ligue des anciens combattants israéliens, affecté à un service dépendant du

premier ministre. Il demande quelles seraient les conditions des Palestiniens pour procéder à l'échange. M. Bitterlin prend contact avec Ibrahim Souss, représentant de l'O.L.P. à Paris, qui prend lui-même contact avec M. Yasser Arafat, qui participe à la conférence internationale sur la Palestine, prévue à Paris et qui s'est finalement tenue à Genève.

Les conditions palestiniennes sont communiquées quelques semaines plus tard ; ce sont pratiquement les mêmes que celles qui ont été acceptées. Entre-temps, M. Bitterlin avait informé M. Bruno Delaye, au cabinet de M. Claude Cheysson. Dès lors, le ministère des relations extérieures prenait le relais de l'A.S.F.A. On connaît l'épilogue.

## L'Internationale socialiste a décidé l'envoi d'une mission d'information au Liban

De notre envoyée spéciale

Bruxelles. — Le débat sur le Liban, qui devait marquer la deuxième journée de réunion de l'Internationale socialiste, vendredi 25 novembre à Bruxelles, n'aura finalement duré qu'un quart d'heure. Le temps, pour les délégations, d'adopter une résolution très générale appelant à l'indépendance, la souveraineté et l'intégrité de ce pays et à la recherche d'une solution politique pour un gouvernement représentatif de toutes les forces libanaises. Il n'a même pas été nécessaire de soumettre au vote un texte assez vague pour rallier l'adhésion de toutes les délégations, quelles que soient les sympathies pour les diverses parties engagées au Liban. Même le point de la résolution introduit par M. Shimon Pérès, demandant que

soient recherchées « des mesures propres à assurer la sécurité de la frontière nord d'Israël », dans la mesure où il n'était assorti d'aucun engagement concret, n'a pas donné lieu à discussion.

L'essentiel des échanges sur le Liban avait eu lieu ailleurs : mercredi, lors d'une séance du présidium de l'Internationale socialiste demandée par M. Walid Joumblatt et transmise par la France au président Willy Brandt, puis jeudi au cours d'une réunion informelle rassemblant MM. Jospin, Pérès, Joumblatt, Brandt et Soares, qui dirige le comité Proche-Orient de l'I.S. Il y fut décidé, sur proposition du leader du parti progressiste libanais, l'envoi d'une mission d'information dans son pays. « Les résolutions vagues, ça ne m'intéresse pas », déclarait ensuite M. Joumblatt. Il faut que l'Internationale socialiste se rende compte de ce qui se passe sur le terrain. Je sais que je ne pouvais pas lui demander plus que cet envoi d'une mission d'information. Ces deux réunions n'ont apparemment pas donné lieu à un véritable échange entre le représentant du parti travailliste israélien et le chef de la communauté druze. L'un et l'autre se contentant d'exposer leurs positions.

Un entretien a eu lieu en revanche entre M. Jospin et M. Joumblatt, entretien qualifié par ce dernier de « positif ».

L'organisation a enfin terminé ses travaux par une condamnation de la politique américaine en Amérique centrale, notamment de l'intervention à la Grenade. Elle s'est dite préoccupée par une éventuelle intervention militaire américaine au Nicaragua, elle a accusé le gouvernement du Honduras de se prêter à des manœuvres militaires qui n'ont fait qu'accroître la tension et demandé aux Etats-Unis d'adopter « une position positive vis-à-vis d'un règlement négocié dans la région ».

C.T.

## A la Grenade

### POUR RAISON DE SANTÉ M. McIntyre RENONCE A DIRIGER LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE

M. Allister McIntyre, pressenti pour diriger le gouvernement provisoire de la Grenade, a renoncé à accepter cette charge pour raison de santé, a annoncé vendredi 25 novembre à Genève un porte-parole du secrétariat de la Conférence des Nations unies pour le commerce et le développement (CNUCED). Agé de cinquante et un ans, M. McIntyre, qui est originaire de la Grenade, est secrétaire général-adjoint de la CNUCED.

Sir Paul Soom, gouverneur général de l'île, avait indiqué il y a deux semaines qu'il souhaitait que M. McIntyre prenne la tête du gouvernement provisoire qui doit administrer l'île en attendant les élections de 1984. M. McIntyre, qui souffre des yeux, a été hospitalisé à Genève, où il devra suivre un traitement spécialisé pendant trois mois. — (A.F.P., A.P.).

### M<sup>lle</sup> LI SHUANG EST ARRIVÉE A PARIS

Accueillir par une centaine de reporters et de photographes, M<sup>lle</sup> Li Shuang est arrivée samedi matin à Paris-Roissy venant de Pékin. A peine sortie du contrôle douanier, elle est tombée dans les bras de son fiancé, M. Emmanuel Bellefroid, ancien diplomate français, qui avait fait sa connaissance à Pékin.

C'est à cause des relations, jugées anormales par les autorités chinoises, qu'elle avait eues avec M. Bellefroid que M<sup>lle</sup> Li Shuang avait été condamnée en novembre 1981 à deux ans de « rééducation par le travail ». Elle avait été libérée avant terme en juillet dernier.

Parlant en son nom, M. Bellefroid a exprimé ses remerciements aux autorités françaises d'avoir obtenu la libération de sa fiancée.

● Un emprunt de 150 millions de francs pour les travaux de la tour Eiffel. — La tour Eiffel, près de 100 ans après sa construction à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889, fait appel au public pour financer sa cure de rajeunissement. Un emprunt de 150 millions de francs, garanti par la Ville de Paris, sera lancé le 28 novembre par la Société nouvelle d'exploitation de la tour Eiffel, dans le but de financer les travaux de réaménagement de l'édifice, qui repartira plus de trois millions de visiteurs par an. Ces travaux devraient s'achever à la fin de l'année.

● Nouvelle cache d'armes au Pays basque. — Une cache d'armes a été découverte, jeudi 24 novembre au soir, à Ciboure (Pyrénées-Atlantiques). C'est la troisième cache découverte depuis un mois au Pays basque français. Elle servait à l'organisation séparatiste basque espagnole ETA. Un petit arsenal et des documents du groupe clandestin basque français Iparrabaratz avaient été trouvés. Cette fois-ci, tout aussi fournis près d'Espelette, le 28 octobre.

**BAUME & MERCIER**  
GENEVE  
1830

*Riviera*

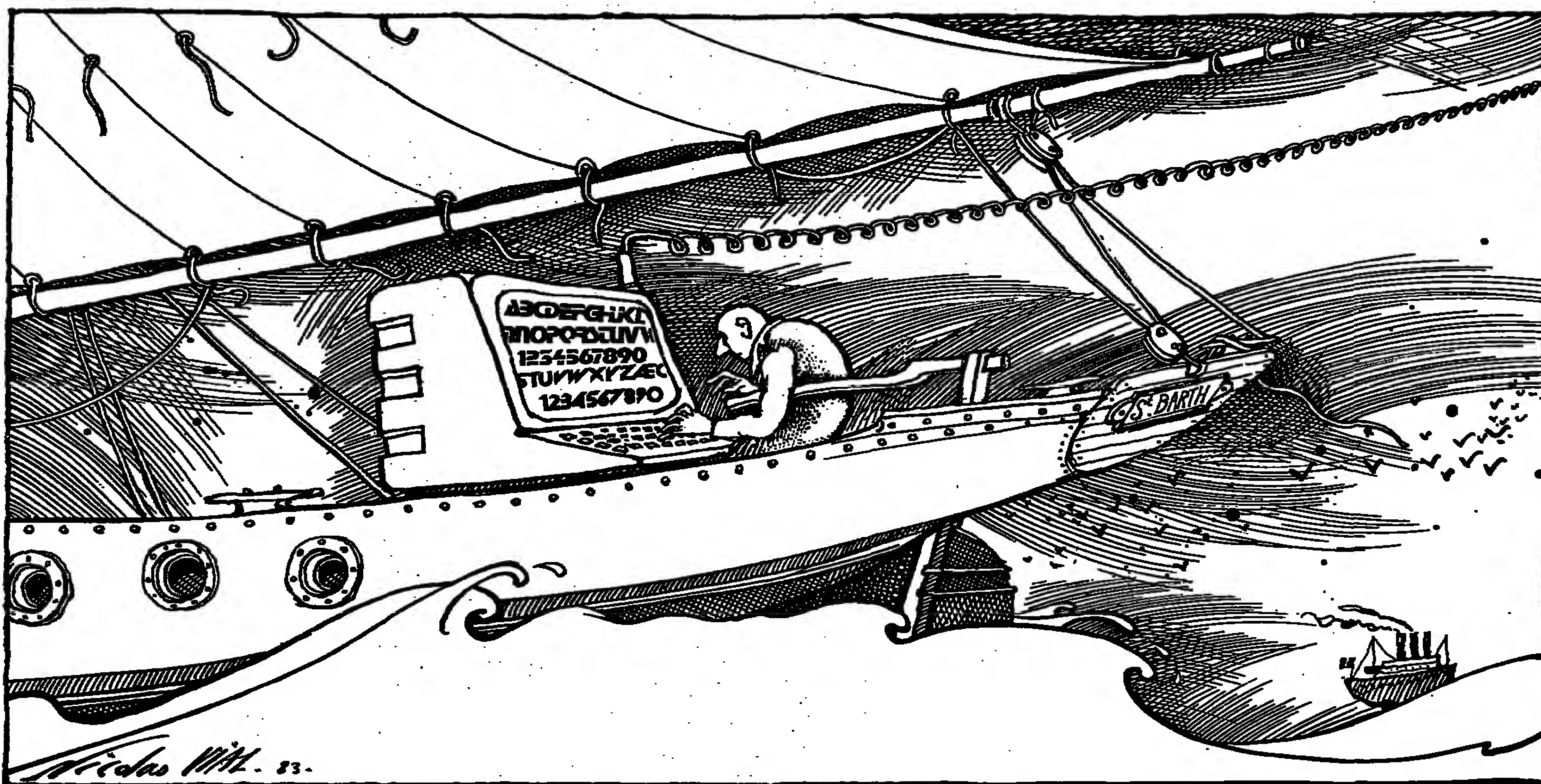
montre pour Homme,  
bracelet bicolore,  
or et acier, lunette  
en or 18 carats,  
étanche - mouvement  
à quartz ultra-plat  
Disponible en 2  
grandeurs  
FF 10'300.-

**Aldebert**  
16, place Vendôme  
1, bd de la Madeleine  
70, fg Saint-Honoré  
Palais des Congrès, Porte Maillot



# Le Monde

DIMANCHE



NICOLAS VIAL

## Les travailleurs du 3<sup>e</sup> type

Tout le monde travaillant chez soi ou entre soi ou à mi-temps, ou à quart de temps ? Une nouvelle conception de l'emploi gagne constamment du terrain. Un progrès ? Peut-être. Mais ce n'est pas sûr.

**J**E travaille « à la carte », tu partages ton emploi avec un voisin, il alterne périodes de chômage et « petits boulots », elle fait du traitement de texte à domicile le matin et vend des pull-overs l'après-midi... Des travailleurs hors normes, mi-chèvre, mi-chou, avec des rêves d'autonomie et d'épanouissement individuel dans un monde de plus en plus instable. Décidément oui, le travail n'est plus tout à fait ce qu'il était : non seulement on n'est plus assuré d'en trouver ou de le garder, mais on apprend que l'ère de l'emploi à plein temps pour tous est derrière nous.

La situation économique, qui incite les chefs d'entreprise à embaucher au plus juste, la vague déferlante du chômage, ont largement contribué, comme l'a noté Jean-Jacques Dupeyron (1), « à saper le modèle classique de l'emploi », modèle fondé sur le salariat à part entière, l'engagement à vie dans l'entreprise de l'apprentissage à la retraite. Au concept d'emploi total se substitue celui d'emploi flottant, incertain. Depuis quelques années, à la faveur des crises, a émergé une floraison de formes d'emploi qualifiées d'atypiques par les spécialistes : intérim, vacataire, sous-traitance, travail en régie, partage des postes de travail, temps partiel, horaires personnalisés, etc. La liste est loin d'être close.

Lentement, mais irrésistiblement, une masse croissante d'actifs s'installe dans une sorte de précarité permanente. Ainsi voit-on par exemple le temps partiel gagner partout du terrain dans la plupart des pays industrialisés. Selon les experts de l'O.C.D.E. (2), depuis 1974, un nouveau emploi sur deux en Europe est à temps partiel. Dans le même temps, alors que se gonflait l'armée des demandeurs d'emploi, missions temporaires et contrats à durée déterminée prenaient en France une part considérable sur le marché du travail. Les ordonnances de

février et mars 1982 réglementant de manière plus contraignante le recours à l'intérim et aux contrats à durée déterminée n'ont pas eu, jusqu'à présent, pour effet de renverser la tendance. Le service des études et de la statistique - travail/emploi - du ministère des affaires sociales et de la solidarité nationale le constate : depuis janvier 1981, le nombre de contrats temporaires se maintient au-dessus des deux millions chaque année (3).

Travail saisonnier, embauches à temps réduit, travaux à façon, et bricolages divers, la crise, bien entendu, mais aussi les demandes spécifiques de certaines catégories de population offrent désormais un réservoir quasi inépuisable de main-d'œuvre. Aux centaines de milliers de chômeurs disponibles pour des tâches occasionnelles, aux dizaines de milliers de jeunes types « stagiaires Barre » disposés à multiplier les galops d'essai dans l'espoir d'une insertion professionnelle s'ajoutent les mères de famille désireuses de retravailler, les étudiants en quête d'autonomie financière, les préretraités, plus nombreux chaque mois, qui - discrètement - disent avoir du mal à « décrocher », voire certains retraités stricto sensu tout prêts à faire profiter les autres de leur expérience professionnelle, même à tarif réduit...

### Besoins flexibles et temps choisis

L'existence d'un tel potentiel de main-d'œuvre crée une situation entièrement nouvelle, favorable aux innovations sociales en tous genres. On ne parle plus de travail pour tous mais de besoins « flexibles », de « temps choisis ». Le C.N.P.F., à la recherche des voies et moyens afin de « libérer les hommes au travail », selon une formule de M. Yvon Gattaz, ne préconise-t-il pas une sou-

plesse tous azimuts ? Flexibilité du travail, flexibilité de l'emploi, sont devenues les maîtres mots du patronat mais aussi des pouvoirs publics. Aujourd'hui, les uns et les autres y voient un moyen de réduire le chômage.

Nombre d'entreprises n'ont pas attendu les plaidoyers officiels et les recommandations chaleureuses des organisations patronales pour « assouplir » ou multiplier les statuts. La Redoute à Roubaix, la performance commerciale incarnée, en a fait un des principes de base de sa gestion du personnel. Sur les sept cents personnes qu'elle emploie, un peu plus du tiers sont à l'heure actuelle sous contrat à temps partiel et sous contrat à durée déterminée.

L'activité du groupe qui repose sur la vente par catalogue varie fortement d'un mois à l'autre, d'une saison à l'autre. D'où la nécessité de réaliser comme le fait remarquer ce responsable des « supports extérieurs », des « ajustements maximaux de personnel ». Cette recherche d'une adéquation permanente, loin d'être une contrainte, est devenue un avantage comme l'atteste la multiplication des points de vente, quatre-vingt-dix environ actuellement, répartis dans toute la France. « Rendez-vous catalogue », bureaux de prises de commandes par téléphone fonctionnent en effet avec un nombre restreint de permanents, une dizaine tout au plus. Aux périodes de pointe, lors de la sortie des deux catalogues, en juillet et en janvier, chaque centre recrute localement, au coup par coup, pour des périodes limitées.

A Amiens, où la Redoute a ouvert en 1976 dans le centre-ville un de ces

« Rendez-vous catalogue » aux couleurs pimpantes, le système est parfaitement rodé, neuf hôtesse salariées à plein temps, renforcées une partie de l'année par trois ou quatre intérimaires, se partagent l'accueil de la clientèle au rez-de-chaussée et les prises de commandes par téléphone au premier étage. Trois jeunes femmes donnent un coup de main à temps partiel.

### Débrouillardise

L'une d'entre elles travaille le lundi après-midi de 14 à 19 heures et le samedi toute la journée. Marie-Christine, vingt-quatre ans, dit se satisfaire de cette activité passagère qui ne lui procure pourtant pas des revenus considérables : 3 700 francs par mois, plus une prime de 800 francs environ sur le chiffre d'affaires réalisé. Pourtant, bien qu'elle soit parfaitement à l'aise dans le « contact-clientèle », elle n'ambitionne pas de faire carrière ici. « En attendant mieux », en espérant devenir un jour styliste, elle souhaite continuer à alterner périodes de travail et de formation. « C'est dur financièrement, avoue-t-elle, mais je me débrouille ! »

Débrouillardise ? Sans doute. Voilà en tout cas qui rime dans l'esprit de certains avec liberté, ce mot tant galvaudé. Vous souhaitez plus de liberté dans votre travail ? Devenez donc « flexible » ! Qui de nos jours, surtout dans les nouvelles générations, n'aspire pas à desserrer l'étouffement du labeur ? La facilité avec laquelle on voit se développer les nouvelles formes de travail

s'explique aussi par ce désir de travailler « autrement ». Nouveaux modes de vie, bouleversement du système de valeurs, amènent une proportion croissante de personnes à remettre en cause la sacro-sainte valeur travail (4).

Les études de la COFREMCA notamment ont souligné cette évolution profonde des motivations et des mentalités des travailleurs. Alors que dans les années 50, neuf Français sur dix étaient motivés par un besoin de sécurité économique, ils n'étaient plus que 30 % en 1982. En revanche, « le besoin d'expression personnelle » est devenu dominant chez la moitié des Français. « Ce qui valorisent les trois quarts des Français des années 80 », observe M. Jacques Paitra, directeur de la COFREMCA, ce sont la recherche de leur différence et de la nouveauté plus que de la conformité (...), l'autonomie, l'improvisation, l'épanouissement professionnel. (5)

### Le bureau à la maison

Faut-il s'en étonner ? Le patronat moderniste, à l'écoute des salariés, a pris, sur ce terrain, des initiatives qui ont parfois pris de court les syndicats. Ici et là, on a vu des directions du personnel concocter des plans plus ou moins complexes d'aménagement du temps de travail avec pour doctrine cette idée simple : donnons la priorité à l'individu sur le collectif. Dans le secteur des assurances, les Mutuelles unies ont pris quelques longueurs d'avance en proposant au personnel un système de « travail en temps partagé » qui a recueilli une majorité de suffrages, notamment à l'établissement de Beilbeuf, près de Rouen. Cette formule, mise en place en 1981, concerne pour l'heure vingt-sept personnes sur six cents. Elle permet au salarié de travailler un jour par semaine chez lui, le choix du jour étant laissé à sa convenance.

Jean-Pierre, trente-quatre ans, rédacteur à la branche « dommages aux biens », rentre tous les jeudis soir avec une grosse pile de dossiers. « Ma journée du vendredi », dit-il, « je l'amène à la maison ». En moyenne il doit traiter vingt-cinq dossiers par jour au bureau, mais, chez lui, il doit arriver à trente.

MICHEL HEURTEAUX.  
(Lire la suite page 111.)

(1) Revue *Droits sociaux*, Numéro spécial, juillet-août 1981.  
(2) Rapport de l'O.C.D.E. de septembre 1983 sur les perspectives de l'emploi.  
(3) Statistiques du travail. Bulletin mensuel, septembre 1983. Ministère des affaires sociales et de la solidarité nationale.  
(4) Revue *Futuribles*, n° 54, avril 1982.  
(5) « Quelles motivations au travail ? » Ouvrage collectif édité par la Société française de psychologie du travail. Entreprise moderne d'édition, 1982.

### LIRE

#### LA PRISON DE RIOM ET SES ALGÉRIENS

Depuis cinq ans, cette vieille prison du Puy-de-Dôme n'accueille que des Algériens. L'expulsion du territoire français est paradoxalement la principale crainte des deux cents détenus (lire page IV).

#### PAUL WATZLAWICK ET LA « THÉRAPIE FAMILIALE »

Paul Watzlawick est la plus célèbre psychologue de l'Institut Paolo-Alto en Californie. Il applique à la psychothérapie familiale les nouvelles techniques de communication (lire page XIII).

#### LES PROGRAMMES DE LA RADIO ET DE LA TÉLÉVISION (pages VII à X).







# ENQUETE

98 13

## Les travailleurs du 3<sup>e</sup> type

(Suite de la première page.)

Ce petit coup de pouce ne le scandalise pas du tout : « C'est normal, comme il n'y a pas le téléphone qui vous dérange, on considère que je peux en faire plus. » Et puis les avantages ne contrebalancent-ils pas cette exigence de productivité ? Jean-Pierre se sent en fait parfaitement libre de gérer son temps à sa guise, entre le jeudi soir et le lundi matin. « Le boulot, j'ai l'impression de ne pas le faire vraiment, c'est comme un passe-temps. Je commence, j'arrête quand je le souhaite, je pars faire des courses, je m'y remets. Le principal, c'est que tout soit terminé pour le lundi. »

La satisfaction n'est pas moindre chez Annick qui s'est « prise au truc » pour pouvoir s'occuper de ses deux enfants le mercredi. Loin de s'inquiéter de ce retour à la maison, elle estime que c'est, pour les femmes en particulier, une belle occasion de concilier travail et vie familiale. Annick, qui n'enregistre dit-elle que des réactions positives de tous côtés (« maintenant mon mari et même mes enfants s'intéressent à ce que je fais, ») souhaite que ce temps partagé prenne de l'extension, car, dit-elle, « on a vraiment des conditions de vie bien meilleures. »

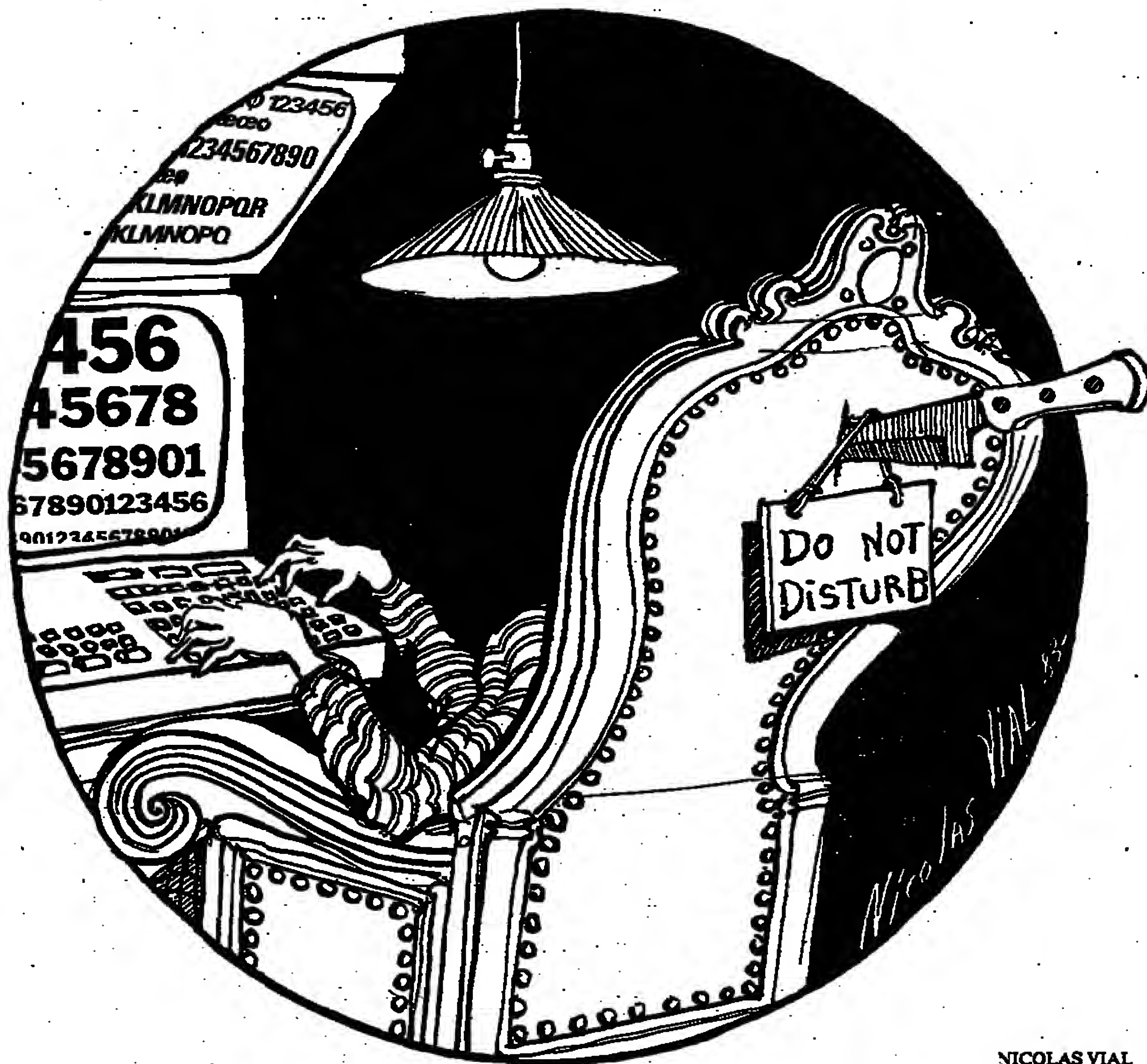
Travailler à la maison plutôt qu'au bureau ou à l'usine, l'idée fait son petit bonhomme de chemin. Le travail à domicile circonscrit jusqu'à un certain point les tâches dans le tertiaire. Mais pour bon nombre d'experts français et étrangers, le renouveau de ce mode d'organisation du travail sera surtout facilité par les nouvelles technologies, télématique et bureautique notamment. Le développement attendu des réseaux de télécommunication associés aux ordinateurs, l'apparition de nouvelles machines de traitement de texte de faible encombrement, vont permettre, dans un avenir proche, de délocaliser non seulement des activités mais aussi des emplois (6).

### Tous les Américains chez eux ?

Dans quelle proportion ? Les prévisions des industriels, des sociologues, des technocrates et des futurologues divergent sur ce point. Une étude réalisée en 1971 par A.T.T. (American Telegraph and Telephone) ne faisait pas le détail : en 1990, à l'en croire, tous les Américains travailleraient chez eux ! En France, les études consacrées en particulier au télétravail, au travail à distance, les expériences limitées de délocalisation d'emplois menées par la D.G.T. (Direction générale des télécommunications), incitent à la plus grande prudence. Une chose est sûre : lorsque de nouveaux outils apparaissent, il est bien rare qu'ils n'aient pas d'impact sur l'environnement social et humain.

Des projets, ici et là, dorment dans les cartons. Celui d'Hubert Desautel, jeune consultant en télématique de la région de Toulouse, a au moins un mérite : celui d'être rapidement applicable. Son idée : créer à Toulouse une unité de télétravail en dactylographie qui comprendrait une dizaine d'employés. Leur statut pourrait être un savant compromis entre salariat et indépendance. « Les choses sont mûres, estime Hubert Desautel. Beaucoup de secrétaires éprouvent le besoin de rompre avec le rythme quotidien et les quarante heures de travail hebdomadaires ; certaines ont envie de se mettre tout simplement à leur compte. » Ces

Édité par la S.A.R.L. le Monde  
Gérant :  
André Laurens, directeur de la publication  
Anciens directeurs :  
Hubert Desautel (1944-1969)  
Jacques Fauvet (1969-1982)  
Imprimerie :  
du « Monde »  
S. r. l. des Indes  
PARIS-13<sup>e</sup>  
Reproduction interdite de tous articles,  
sauf accord avec l'administration.  
Commission paritaire des journaux  
et publications, n° 57 437.  
ISSN : 0395 - 2037



NICOLAS VIAL

futures télétravailleuses, Hubert Desautel les voit plutôt « comme des vendeuses de leur production que comme les salariées classiques d'une entreprise ».

### « Une forme importante de travail précaire »

Chacune d'entre elles, pourvue d'un terminal adapté au traitement de texte, pourra travailler à sa guise. Elle pourra « librement » décider de son propre niveau de production, de ses rythmes de travail. De plus, on leur donnera le choix entre dactylographier dans un bureau, à domicile ou dans tout autre espace de local. « On peut très bien envisager que certaines se regroupent pour louer leur propre bureau, ne serait-ce que pour diviser le montant des notes de téléphone et d'électricité, ajoute Hubert Desautel. L'avantage d'une telle sous-traitance n'est pas mince pour l'employeur ou le donneur d'ouvrage puisque c'est en fait un moyen de réduire ses propres charges fixes et d'abaisser ses coûts. »

Ces nouvelles formes de travail n'ont pas que des aspects positifs. Ces travail-

leurs du troisième type, plus autonomes avec souvent une mentalité de petit indépendant sont et seront de plus en plus des travailleurs précaires. L'informatisation des entreprises, les nouvelles technologies, tendent à fragiliser certaines professions. Un rapport récent consacré aux enjeux sociaux de la bureautique destinée à la délégation à l'emploi, non rendu public à ce jour, considère que l'automatisation des activités de bureau va « favoriser directement le travail à domicile qui risque de redevenir une forme importante de travail précaire ».

Autre risque, dénoncé notamment par les organisations syndicales : celui de la rupture de la communauté de travail avec l'isolement des salariés, « décentralisés » pour le meilleur et pour le pire. « On se rapproche en douceur de l'employé idéal dont le patron rêve pour 1990, lance la C.F.D.T. des métaux dans un tract en 1981 (7) : travailleur indépendant, seul sur son terminal, bien dressé à gérer son temps ; à faire des heures supplémentaires gratuites pour atteindre ses objectifs en attendant le renouvellement de son contrat de travail temporaire. »

Vision exagérément pessimiste ? Le travail à distance pose problème. Aux inconvénients déjà cités s'ajoute le risque d'une probable déqualification des tâches d'exécution transférées à domicile. Isolement, déqualification, rémunérations au rendement, statut flou... « Les conditions d'une surexploitation de ce genre de main-d'œuvre sont réunies », estime ce responsable du secteur emploi-formation de la C.G.T., qui s'attend par ailleurs à « un élargissement possible de cette exploitation à d'autres catégories de travailleurs compte tenu de l'approfondissement de la crise ».

Si les syndicats s'inquiètent, sans doute à juste titre, des conditions dans lesquelles s'opèrent les changements dans le travail, on les sent aussi sur la défensive, pas toujours préparés semble-t-il à faire face à cette nouvelle révolution, aux comportements qu'elle entraîne. Des questions se posent en effet : tout le monde souhaite réduire la durée du travail, reste qu'on ne sait pas trop sur quoi débouchera cette augmentation de temps libre. Pour M. Michel Godet, chercheur au centre de prospective et

d'évaluation au ministère de l'Industrie et de la recherche, « réduction de la durée du travail et diversification des temps de travail pourraient bientôt provoquer une explosion de la multi-activité. Le modèle monolithique est progressivement remis en cause, l'emploi unique tend à disparaître et, paradoxalement, la société de loisirs pourrait bien entraîner un développement du surtravail : dix heures par jour en deux mi-temps au lieu de la journée de huit heures dans une seule et même entreprise. »

### Collectionner les statuts

Dans ce schéma on verrait probablement se multiplier les statuts : travailleurs à temps complet, à temps partiel, temporaires, à durée déterminée, travail clandestin, chacun pouvant même aller jusqu'à collectionner les statuts. On aurait alors « une version individualisée de la société duale », lit-on dans les « résultats et recommandations » du programme FAST, de la Communauté européenne (8), « où, au lieu d'avoir d'un côté les travailleurs des secteurs protégés, de l'autre les travailleurs les plus exposés et ailleurs ceux qui n'ont rien du tout, le plus grand nombre possible acquiert une couverture sociale et financière minimale et améliore son niveau de vie par des activités annexes. »

Cette pratique de la double activité n'est pas encore très répandue, mais elle existe : universitaires se partageant avantageusement quelquefois, entre leurs cours, des activités d'expert ou de conseil, militaires, pompiers, policiers faisant « au noir » des heures supplémentaires dans la peinture ou la réparation automobile, etc. L'ère du cumul est à nos portes. On comprend aisément que les travailleurs, dans l'hypothèse d'une généralisation du temps partiel, cherchent à s'investir dans d'autres projets professionnels, ne serait-ce que pour se créer des compléments de revenus.

Guy Aznar, sociologue, auteur d'un ouvrage appelant au mi-temps pour tous (9), croit beaucoup pour sa part à une seconde activité autonome. En collaboration avec la ville nouvelle du Vaudreuil, en Seine-Maritime, il travaille à un projet de « maison du temps choisi », conçue comme une forme d'habitat « préparant une nouvelle organisation sociale ». Quelques habitants-cobayes seront sélectionnés pour cette expérience placée sous le triple signe de « l'esprit groupal », de la qualité de la vie et de la haute technologie. Cette maison où l'on télétravaille en toute convivialité — cela va de soi — aura-t-elle valeur d'incitation ou se révélera-t-elle en définitive une fausse bonne idée ? Attendons. ■

MICHEL HEURTEAUX.

(6) « La révolution sociale du travail à domicile » (le Monde Dimanche, 9 août 1981).  
(7) Dossier de l'Union parisienne des syndicats de la métallurgie C.F.D.T. Octobre 1981.  
(8) Programme FAST, Commission des Communautés européennes, Bruxelles, décembre 1982.  
(9) « Tous à mi-temps - ou le scénario bleu. Le Seuil, éditeur, 1981.

## CROQUIS Collection « Vécu »

Il a les pieds en sang, et son pantalon de toile est en lambeaux, mais peu lui importe. D'un geste mécanique, il chasse les moustiques qui s'échangent sur sa peau imbibée de sueur. « Nous y voilà », murmure-t-il en posant sa lourde valise sur une souche au diamètre impressionnant.

Il a cessé de suivre le cours du Putumayo depuis trois jours pour s'enfoncer délibérément dans la jungle amazonienne. Plusieurs fois, oppressé par cette nature inconnue, il a songé à faire demi-tour. Mais il ne pouvait se permettre d'échouer si près du but. Toute l'année, il a économisé pour payer le prix du billet Paris-Bogota, aller-retour. Ensuite, il lui a fallu trouver un guide pour l'emmenar jusqu'au fleuve Putumayo. Ce ne fut pas une mince affaire : personne n'osait l'accompagner dans une contrée si sauvage. Mais il finit par dénicher un petit bonhomme, costaud et bavard, qui connaissait bien la région.

Bref, ce n'est qu'au bout de quinze jours, pas moins, qu'il est parvenu dans cette clairière magnifique, entourée d'arbres étranges et gigantesques, et peuplée de perroquets bruyants.

« Au travail ! » lance-t-il pour se donner du courage. Assis en tailleur, il ouvre l'imposante valise et en extirpe, perdue sous les boîtes de conserve, une petite machine à écrire, qu'il approvisionne

immédiatement en papier. L'œil vif, l'allure décidée, il frappe ces quelques mots : « Aventures dans la jungle. Roman ».

Il doit faire vite. Dans deux semaines, ses congés annuels prennent fin et M. Bouchard, son patron, ne plaisante pas avec les retardataires.

MARC CAPELLE.

## D'Ondine à Esther

Engagés sur le deuxième versant de la soixantaine, l'œil clair, le goût de vivre à peine entamé, ils se sont présentés au guichet de la Comédie-Française vêtus de leurs plus beaux vêtements, des habits élimés remontant à quelque lointain dimanche du passé, mais encore convenables. Gourmands, elle et lui chichaient leur place comme un chèque en cette saison, deux primaires chez le marchand de fruits.

« Alors là, tu es contente ? », demande le vieux monsieur à sa compagne — non, à son épouse — en l'enlaçant avec une immense tendresse. « Oh ça oui ! », réplique vivement cette dernière. Émue, reconnaissante, elle ajoute : « Il y a longtemps, si longtemps ». Lui, le bras toujours posé sur l'épaule de sa vieille amie, dit, affectueux : « Tu sais, il va falloir grimper trois

étages, je ne peux pas t'offrir des fauteuils d'orchestre. » « Ça ne fait rien, ça ne fait rien du tout, je peux encore le faire. » Et là, devant tout le beau monde, ils s'embrassent comme les amoureux des bancs publics de Brassens qui auraient pris de l'âge et de l'embonpoint. Et des rides, mais sur le front seulement.

Ce soir-là, on jouait Vitrac : Victor ou les enfants au pouvoir. Qu'ont-ils pensé, tous les deux, là-haut, au dernier balcon ? Je n'ai pu que les imaginer, mesurant le chemin parcouru depuis Musset, Marivaux, Giraudoux. Victor n'est pas le cousin germain de Lorenzaccio et Esther, décidément, n'est pas la petite sœur d'Ondine.

ROLANDE ALLARD-LACERTE.

## Elle parle

C'est la nouvelle. Elle occupe le bureau à côté du mien. Toute la journée elle parle. Avec ses nouveaux collègues. Pour se mettre au courant. Pour le plaisir aussi.

Et comment c'est d'être là ? Qu'y faisait-elle ? Quelles étaient ses responsabilités ? Anecdotes. Éclats de voix, de rire. C'est une question de jours, bien sûr. Elle n'aura bientôt plus rien d'étonnant à dire.

À l'heure de la sortie, elle parle encore. Dans le couloir. Puis dans l'ascenseur : l'entends se voix descendre les étages.

Soir. Me voici chez moi. Face à ma table, mon assiette, mon verre. Heureusement, ils ne parlent pas.

MICHEL MONNEREAU.

## Roches noires

C'est parce qu'il pleut que nous avons mis France-Musique. Un morceau de Haydn, Schubert peut-être, un quatuor.

On peut voir la mer comme un grand champ de boue. On ne distingue plus le sable. Nous prenons du café derrière la vitre. La terrasse brille, une plaque de mica.

Dans une heure, nous irons faire des photos. Des photos de toi, de toi qui cours sous le reste de pluie, décoiffée, ou assise sur une rembarde près des tennis.

La concierge de l'immeuble a dit que nous étions les seuls, ce n'était pas la saison, il ne viendrait personne d'autre.

La petite voiture des postes, on l'a vue longer les quais. Puis remonter, en accélérant, par la route du calvaire après les deux virages. Elle roule à toute allure, jaune. Je la regarde s'arrêter dans la cour. Un jeune homme sort avec des lettres qui se mouillent. On l'entend discuter dans l'escalier, une histoire de tempête, de thonniers bloqués par les vagues.

Tout à l'heure, la concierge cognait à la porte. Ces lettres sont pour nous. On sortira ensuite avec des imperméables et l'appareil. Il y aura encore du vent. On grimpera quand même sur les premiers rochers.

JEAN-LUC COATALEM.



# REPORTAGE

## Changer la vie au Québec

Le mouvement associatif québécois s'efforce de changer la vie en créant des îlots autogérés au sein d'une société qui obéit à d'autres lois.

Le collectivisme n'est pas à la mode, pas plus au Québec que dans le reste de l'Amérique du Nord. Pourtant, depuis quelques années, certaines formes d'auto-gestion, lancées par ce qu'on appelle ici les « groupes populaires », ont changé la vie quotidienne d'une petite fraction de la population québécoise. L'évolution des mentalités est particulièrement remarquable en ce qui concerne le désir d'être « chez soi ».

Être propriétaire n'est plus un rêve universel. Les coopératives locales d'habitation sont là pour en témoigner. « Nées vers le milieu des années 70, souvent sous l'impulsion des comités de citoyens [associations de quartier], ce sont des coopératives locales dont les membres sont occupants des bâtiments qu'ils achètent ou louent avec l'aide de subventions », explique une brochure du Front d'action populaire en réaménagement urbain (FRAPRU).

La plupart fonctionnent sur le même modèle que tout le mouvement associatif québécois : ce sont des « corporations à but non lucratif » gérées par un conseil d'administration élu annuellement en assemblée générale. Tout le monde est à la fois propriétaire et locataire. Les hausses de loyers résultent donc de décisions prises par tous, en fonction du montant des subventions gouvernementales et... du niveau des taux d'intérêt. Les locataires les plus pauvres peuvent bénéficier d'un fonds spécial qui maintient leur loyer au quart de leurs revenus. En règle générale, celui-ci est nettement inférieur à la moyenne, et c'est d'ailleurs ce qui contribue au succès actuel de la formule.

Si l'on paie moins, on donne beaucoup plus de temps : réunions du conseil d'administration, assemblée générale, soirées passées à calculer recettes et dépenses, sans oublier les « corvées » collectives : peinture, travaux, aménagements divers...

Heureusement, de temps en temps, il y a les « parties » (prononcer « parté »), histoire de sentir que l'on est uni par autre chose que les tâches utilitaires : les groupes populaires sont « des lieux qui permettent aux individus de rompre avec leur isolement », écrit la revue communautaire et culturelle *Offensives*. En effet, beaucoup parmi les membres des groupes viennent y trouver un support moral (...).

Ici comme ailleurs, la machine coopérative n'est pas toujours bien huilée. La démocratie associative est parfois lourde et procédurière. Et, comme le remarque Lucie, de la « coop » du Petit Matin, située dans Limoilou, un quartier populaire de la basse ville de Québec, certains locataires se sont montrés beaucoup moins empressés à participer aux tâches communes dès que leur appartement a été rénové. La coop du Petit Matin comprend sept maisons (27 appartements) achetées et rénovées grâce aux subventions (prêts à 2 % d'intérêt) des gouvernements provincial et fédéral.

### Pour un dollar

Il existe aussi des coopératives d'habitation pour l'« âge d'or » (le troisième âge). Lucie, qui est aussi présidente dans un groupe de ressources techniques — les G.R.T. fournissent aide et conseils aux coops d'habitation, — nous explique que, une fois leurs enfants partis de la maison, certains parents vieillissants préfèrent vendre leur maison familiale pour se regrouper dans un cadre communautaire. Une fois l'association constituée, pour 1 dollar symbolique, il est possible d'obtenir un bail emphytéotique sur une école — désaffectée à cause de la dénatalité — et, à l'aide de subventions, d'y aménager des appartements.

Malgré son succès, le FRAPRU constate que « la formule demeure très limitée puisqu'elle n'occupe qu'une partie infime du parc de logements sociaux — environ un sur mille ». Les coops d'habitation restent cependant le plus beau fleuron du mouvement associatif québécois, victime lui aussi de la crise de militantisme et du désenchantement vis-à-vis des idéaux des années 60.

Pourtant, le Québec des associations demeure étonnamment varié : sur le même modèle autogestionnaire que les coops d'habitation, on trouve des « coops » d'alimentation, des cafés, des

bibliothèques, des garderies, des radios (1), des salles de télévision (2) et des jardins communautaires, des maisons d'édition : l'initiative collective semble illimitée.

Elle offre non seulement des services bon marché sous le contrôle de ses usagers, mais elle comporte également une frange « combattante » incarnée par des « comités de citoyens » et des groupes populaires mis sur pied dans la perspective de luttes et de pressions sur les pouvoirs en place : on y trouve des regroupements de chômeurs, d'assistés sociaux (l'aide sociale assure un revenu minimal à tout individu sans travail n'ayant pas ou plus droit aux prestations d'assurance-chômage), des associations de locataires, de retraités, de parents célibataires, d'immigrants, de « vélocipistes », de « pornophobes », etc.

Les comités de citoyens limitent leur « juridiction » à un quartier et définissent leurs revendications en fonction des problèmes de celui-ci. D'autres groupes combinent la revendication avec le service : c'est le cas d'une organisation comme Viol Secours ou le cas des centres de santé des femmes qui pratiquent des avortements tout en réclamant la légalisation effective, puisque ceux-ci sont seulement tolérés par les autorités québécoises et interdits dans le reste du Canada.

Toutes ces initiatives passent pourtant aisément inaperçues au visiteur de passage en raison de leur dispersion : « La notion de groupe populaire (désigne) une série d'expériences et de mobilisations fort diversifiées » qui, en un sens, sont « un reflet de la diversité de la vie sociale », écrit la revue québécoise *Les Cahiers du socialisme*. Il n'y a pas, à travers les luttes autour des conditions de vie, la cohésion et la continuité que laisse sous-entendre la notion de groupe populaire. Ainsi, il y a souvent peu de liens « entre ceux-ci, car « les groupes sont loin de partager un consensus ».

La jeunesse du mouvement ne favorise pas non plus un éventuel regroupement : les premiers comités de citoyens sont nés dans les années 60 avec la « révolution tranquille », cette effervescence qui marque le réveil de la société québécoise et son ouverture au monde moderne. Ces années des groupes populaires « ont été créées par des mouvements de pastorale progressiste, souligne Jacques Fiset, permanent au comité des citoyens de Saint-Sauveur, un autre quartier populaire de Québec. Le financement venait du diocèse, mais il faut dire qu'au Québec tout le mouvement de gauche provient de l'Eglise ».

Les premiers comités de citoyens se sont opposés aux rénovations urbaines qui ont balayé les centres-villes nord-américains pour les convertir en bu-

reaux, tout en entraînant la dégradation et l'appauvrissement des quartiers immédiatement périphériques, pendant que les banlieues émergeaient comme ceinture résidentielle pour les classes moyennes.

Face à ces nouveaux groupes de pression qui affirment représenter les victimes de ces bouleversements, les autorités font la sourde oreille, alors qu'elles « tiennent toujours compte (...) des groupes financiers, sans s'interroger sur le nombre de leurs membres et leur caractère représentatif », écrit Donald McGraw dans sa thèse « Le développement des groupes populaires à Montréal (1963-1973) » (3).

### L'apparition de partis municipaux

« Devant les lenteurs administratives et la découverte du parti pris de l'Etat, plusieurs comités de citoyens en voie de radicalisation s'approprient le terme « groupe populaire », et cessent dès lors de centrer leur action exclusivement sur la revendication de services aux institutions en place pour chercher à résoudre eux-mêmes les problèmes qui les concernent », ajoute la *Conjoncture au Québec au début des années 80* (4). En complément des groupes populaires, des partis municipaux qui leur sont liés apparaissent à Montréal et à Québec : aujourd'hui, ce sont les seules formations de gauche à avoir séduit une partie de l'électorat québécois.

Depuis 1968, date de cette radicalisation, le contexte politique a parfois été difficile : en 1970, avec l'instauration de la « loi des mesures de guerre » contre le Front de libération du Québec, la répression s'est aussi abattue sur les groupes populaires. Dans les années 75, la menace est venue de l'autre côté : les tentatives de prise de contrôle par l'extrême gauche maoïste ont provoqué la disparition de plusieurs groupes et la désaffection de nombreux militants, alors que d'autres se laissaient séduire.

Aujourd'hui, les partis maoïstes ont disparu à leur tour, mais si le spectre du marxisme-léninisme a pu hanter la gauche québécoise, c'est que celui-ci offrait l'attrait d'une perspective politique structurée.

En fait, ce désir de coller une étiquette politique aux pratiques alternatives des groupes populaires aboutit surtout à attiser la méfiance de militants échaudés par les tentatives de mainmise gauchiste ou, plus simplement, par le désenchantement qui a succédé à l'enthousiasme de la prise du pouvoir par le parti québécois.

Autre élément qui pose des problèmes aux militants : le financement des groupes est assuré par des subventions qui viennent de l'Etat ou (plus souvent) de Centraide, une organisation géante de bienfaisance qui recueille et redistribue les dons des Canadiens.

D'une part, la relative facilité pour l'obtention de ces subventions (« les groupes populaires sont une soupe pour l'Etat », écrit la revue *Offensives*) ne favorise pas la politisation dans un pays où les grilles idéologiques sont souvent indéfinies, pour ne pas dire inexistantes ; d'autre part, cette manne mobilise beaucoup d'énergie par la gestion et le contrôle qu'elle implique. « Le financement externe, tout en stabilisant et en consolidant la survie économique pose toujours le problème de l'indépendance, alors que l'autofinancement pose toujours celui de l'épuisement des militants, de l'usure du bénévolat, et rend donc toujours précaire la survie du groupe », note la revue *Les Cahiers du socialisme*.

Le confort d'un financement garanti pose aussi le problème de l'antagonisme entre permanents payés et bénévoles, d'autant que, parfois, les premiers sont aussi nombreux que les seconds. Par ailleurs, le reflux du nationalisme, entre autres choses, a aussi entraîné une baisse du militantisme, et les comités de citoyens ont beaucoup de mal à mobiliser leurs ouailles.

Au milieu de ce creux de vague, les groupes populaires restent efficaces : ceux qui répondent à des besoins concrets, que ce soit en mettant sur pied de petits livres-services autogérés, des garderies, des logements coopératifs ou en occupant à la radio une tranche de la modulation de fréquence.

Les groupes populaires ne représentent manifestement qu'une toute petite fraction de la population québécoise. On y retrouve, en majorité, de jeunes adultes instruits, réfractaires à l'individualisme du confort et de l'indifférence qui les environne. Ils rejettent aussi le caractère « carnavalesque » (au sens propre et figuré) de la société nord-américaine, tout en tentant, en ordre dispersé, de mettre sur pied de petits noyaux communautaires avec l'espoir d'inventer un collectivisme à visage humain.

BERNARD GIANSETTO.

(1) Voir le Monde Dimanche du 24 janvier 1982.

(2) Voir le Monde Dimanche du 2 février 1981.

(3) « Le développement des groupes populaires à Montréal (1963-1973) », Donald McGraw. Editions coopératives Albert Saint-Martin, 1978.

(4) *La Conjoncture au Québec au début des années 80 : les enjeux pour le mouvement ouvrier et populaire*. Ouvrage collectif. Edition La Librairie socialiste de l'est du Québec, 1980.

## La prison de Riom et ses Algériens

Riom... La vieille prison n'accueille, de fait, que des Algériens. La crainte de l'expulsion est le sentiment dominant parmi des prisonniers dont certains ne connaissent rien de l'Algérie.

Le centre de détention de Riom sélectionne ses hôtes. Au cœur même de cette sous-préfecture du Puy-de-Dôme, dans l'ancien monastère des Cordeliers, fondé en 1360, transformé en prison en 1821, cent cinquante à deux cents Algériens purgent leur peine (entre un et trois ans pour la moitié d'entre eux, davantage — jusqu'à vingt ans — pour les autres). Aucun texte n'interdit à des détenus d'autres origines l'accès à ce sombre édifice classé monument historique. Cependant, les Français « de souche », toujours très minoritaires, en ont totalement disparu depuis cinq ans.

Le directeur de l'établissement, nommé en septembre 1981 après une carrière à la Santé, évoque des commodités culturelles, en particulier la religion et les habitudes alimentaires, mais n'en est peut-être pas pleinement convaincu puisqu'il signale que les plus jeunes des détenus s'adaptent certainement mieux à un milieu plus « européen ». Qu'importe le lieu. Dans le bureau douillet du directeur ou sur les dalles froides des étages, le malaise s'installe. Riom est la prison d'un partage de races dont personne ne s'évade complètement : rationalisé par les uns, vomé par d'autres.

La frontière entre les détenus et les surveillants est double. Différence de statut, mais aussi de couleur de peau. Curieusement, la prison, fermée en 1954, fut ouverte quatre ans plus tard pour « accueillir » d'importants personnalités de la révolution algérienne : elle marque ainsi un souvenir pour l'histoire de la France et de l'Algérie.

L'aumônier, qui vient ici depuis bientôt vingt ans, n'a pas voulu « désertier son poste » bien que les musulmans soient largement majoritaires. Il entend perpétuer la confrontation — et la compréhension — entre les deux cultures. Mais il ne franchit plus la porte séparant la salle des pas-perdus des bâtiments de détention. Il reçoit dans le parloir : « A l'intérieur, c'est la place de l'imam. Je respecte leur identité ».

Quelle identité ? La conversation avec l'assistant social et l'éducateur révèle les failles : « Un fait algérien est créé par ce regroupement. Il entraîne un phénomène de désinsertion, alors qu'il faudrait parler en termes d'assimilation, surtout avec les jeunes, dont certains disent n'avoir que faire de l'Algérie. Et puis, comment parler d'insertion sociale quand on a, face à soi, des gens dont on ne sait s'ils vont être expulsés du jour au lendemain ? ».

« Ils sont traumatisés par ça, reconnaît le directeur. Le 10 mai leur avait donné une lueur d'espoir. Nous l'avons très nettement senti. Comme les mesures d'expulsion n'ont pas cessé, ils ont dûment encaissé le coup ».

Dans les étages, le visiteur produit en passant un violent effet de soupape : « L'expulsion est ma grosse crainte, comme celle de nous tous, dit un détenu de quarante ans, qui a déjà passé trois ans en prison, et doit en faire trois encore. Je suis né en Algérie, mais je suis venu en France à l'âge de quatre ans. Bien qu'Algérien de nationalité, je n'ai aucune attache là-bas. Mes frères et sœurs sont nés ici. J'ai une épouse française et un enfant de cinq ans... ».

Dans l'atelier où il prépare un C.A.P. de plomberie, il confie comment, ne parlant pas l'arabe, il a de la peine à se plier aux coutumes de la prison : « Je suis complètement dépassé parce que je me sens très européenisé. Alors j'ignore tout le monde ».

Ses compagnons de travail se sont approchés. D'après leurs propos, ils ne semblent pas avoir monté des murs de la même invincible épaisseur, mais ils reviennent inlassablement à cette appréhension devant l'incertitude du lendemain.

Ils connaissent l'histoire de l'homme rencontré tout à l'heure au cours d'arabe donné par un étudiant de vingt-six ans, délégué par le consulat dans le cadre d'accords franco-algériens. Débarqué en pleine nuit à Alger, il s'est retrouvé complètement affolé, face à des inscriptions en langue... étrangère. Il n'a pas pensé qu'il retournerait dans « son pays ». Il s'est fait reprendre. Nouveau plongeon en prison. « Je les aide à préparer leur retour en Algérie », résume l'étudiant devant son tableau noir. Sur un autre tableau, en sortant, une Caravelle dessinée à la craie. Elle flotte sur ces mots : « L'air, l'aventure, l'espace, tout un rêve... ».

Le sous-directeur, en place depuis six ans, doit aussi rêver parfois d'échapper

au « harcèlement de petits problèmes bédouins » dont il semble accablé, tout en insistant sur le fait qu'ici « le régime est plus libéral qu'en centrale ».

Le classique atelier de paillage de chaises baigne dans une oppressante atmosphère de léthargie. Ratainé sur un tabouret, le plus ancien détenu de la prison — vingt-cinq ans de présence — va bientôt sortir, avec l'hospice pour avenir. Des silences ou des réponses hâtivement murmurées bloquent les questions. « On ne parle pas beaucoup, ici », laisse tomber le sous-directeur.

### Jacques Prévert

C'est le contraire dans l'une des deux classes de l'école installée à l'intérieur de la prison, et qui répond au nom de Jacques-Prévert. L'instituteur, amusé, observe sans mot dire le remue-ménage qui accompagne la sortie momentanée de notre guide. Un véritable cahier non écrit de doléances s'épaissit. Des détails d'indépendance, mais qui ont leur importance dans cet univers clos.

« Dans ce lieu, dit l'instituteur, ils ne sont plus des détenus, mais des élèves. Je suis heureux avec eux. Ça fait douze ans que j'enseigne en prison. Ces détenus vivent l'école de manière très affective, car la plupart ne l'ont pas connue. Ils ont une sorte d'envie de retourner après des leurs la tête haute. Je crois que la classe est un beau moment volé à la prison ».

L'existence de cycles de formation professionnelle ou scolaire témoigne de la volonté de rendre utile le temps de détention. Les jeunes y sont les plus sensibles. Une commission culture-prison, composée de représentants des deux ministères concernés, conduit d'autre part à Riom une opération exemplaire avec les détenus : moderniser la bibliothèque, mais surtout répondre aux besoins — très divers — des prisonniers du centre, et former ceux qui le souhaitent à la fonction de bibliothécaire.

La différence des besoins correspond à celle des générations. D'un côté, les plus anciens, venus au milieu des années 50 et qui n'ont pas complètement connu leurs racines ; de l'autre, les jeunes, nés ou venus très tôt en France, qui se sentent d'une autre culture. Un troisième groupe, plus difficile d'accès, est composé de gens ayant vécu « à cheval » sur les deux pays, autrement dit dans l'un et l'autre, par périodes. « Oui, ils sont algériens, mais de quelle manière ? », constate l'assistant social. Il y aurait presque une réponse différente pour chacun.

Tous les aménagements possibles, l'amélioration des conditions de détention en cours, ne sauront effacer ce qu'on pourrait appeler des troubles de nationalité, d'identité. La complexité du droit en la matière rejait sur la réglementation de l'expulsion. L'assistant social cite mille exemples du casse-tête que représente la recherche d'informations nécessaires pour éviter parfois l'irrémédiable. L'instabilité est en effet une donnée de la population immigrée. Le regroupement à Riom ne l'a-t-il pas rompu à affronter ces problèmes très particuliers, qui doivent se noyer parmi d'autres dans une prison « normale » ? Il finit par acquiescer, mais sa perplexité reste visible.

Au mot d'expulsion sans cesse répété parce qu'il colle à la peau de ce petit univers caché à Riom, l'assistant social réagit aussi en affirmant : « La prison compte dehors. C'est le vrai problème ».

Dehors, il n'est déjà pas facile à un Français de retrouver une place. Alors, un Algérien... Le libérable n'échappe pas au syndrome de la carte de séjour : « J'ai le cas d'un garçon formé professionnellement qui n'a pu obtenir des papiers. Il est revenu pour un vol simple... ».

LIBERT TARRAGO.

« L'établissement doit fermer en septembre 1984 pour travaux. Le directeur de la prison n'est pas en mesure de préciser si le système racial en vigueur sera perpétué à la réouverture ».

Où

Les fidèles du

NE perte ca... diversités g... produite dep... zaines d'an... plantes culti... Ce process... lorsqu'on an... nismes biolo...

économiques et régleme... que s'amplifier... Ce cri d'alarme vient... premier congrès nation... d'agriculture, qui s'est... bre dernier à Niort, p... Ma-chény, un ethnobot... recherche au C.N.R.S. I... au Muséum d'histoire m... que son inquiétude : « Le... cales et anciennes de not... traditionnellement disp... montent sous nos yeux... sélection s'arrête d'un... de fin d'été entendue su... romanesque des agricultu... nez passé il y a seulem... jamais encore ce harco... j'ai perdu la sémence... sélection comme les art... préservation est en cour... pour sauver une partie... Pour les espèces annue... nuelles, comme les céré... mineuses, sans vouloir... pessimisme, on peut di... vent trop tard pour recen... der ».

Une belle époque

Cette situation est le r... mides révolution ag... qu'a connu la France dep... siècle. La population rur... moins en moins nombre... villes ne cessait de cro... leurs ont dû abandonner... cultures d'autrefois pou... marché urbain en pleine... Ce bouleversement a... le remembrement, suivi... tion à outrance et de l'u... nées hybrides qui augm... ductibilité. Pour faire p... matériel ou à l'étable « n... sure à la stabulation li... venger attendant à la ferme... le travail des tracteurs... neufs dans les champs... haies et fait disparaître... tiers qui étaient le rés...

L'AFFI... DE... CINÉ...

1 - LE CINÉMA... Jean-Louis C... Balthazar J.M... Iconographie de Jean-L...

300 affiches des f... célèbres illustrent ce... cinéma français, c... films à la nouvelle va... UN VOLUME DE... AU FORMAT DE... 300 REPRODU... DONT 100 EN CO... 195 F... ÉDITIONS FRÉD...

L'ORDINA... PERSON... Les rep... toutes les q... des non-spécia... l'acquisition e... profession... micro-ordin... 80 FF chez votre... de journa...



# Où sont les pommes d'antan ?

Le patrimoine de diversité génétique des plantes cultivées est menacé. Les fidèles du pommier se sont lancés dans la bataille.

UNE perte catastrophique de diversité génétique s'est produite depuis quelques dizaines d'années dans les plantes cultivées en France. Ce processus d'érosion, lorsqu'on analyse les mécanismes biologiques, sociaux, économiques et réglementaires, ne peut que s'amplifier.

Ce cri d'alarme vient d'être lancé au premier congrès national des musées d'agriculture, qui s'est tenu en septembre dernier à Niort, par M. Philippe Marchenay, un ethnobotaniste chargé de recherche au C.N.R.S. Dans son bureau au Muséum d'histoire naturelle, il explique son inquiétude : « Les ressources locales et anciennes de notre flore cultivée traditionnellement disparaissent en ce moment sous nos yeux. Des siècles de sélection s'arrêtent d'un coup. Combien de fois ai-je entendu sur le terrain cette remarque des agriculteurs : « Vous seriez passé il y a seulement trois ans, j'aurais encore ce haricot. Aujourd'hui, j'ai perdu la semence. » Pour les plantes pérennes comme les arbres fruitiers, la préservation est en cours, et on peut espérer sauver une partie du patrimoine. Pour les espèces annuelles ou bisannuelles, comme les céréales ou les légumineuses, sans vouloir afficher trop de pessimisme, on peut dire qu'il est souvent trop tard pour recenser et sauvegarder. »

## Une belle époque

Cette situation est le résultat de la formidable révolution agro-économique qu'a connue la France depuis un quart de siècle. La population rurale devenant de moins en moins nombreuse alors que les villes ne cessent de croître, les agriculteurs ont dû abandonner les techniques culturales d'autrefois pour satisfaire un marché urbain en pleine expansion.

Ce bouleversement a commencé avec le remembrement, suivi de la mécanisation à outrance et de l'utilisation de variétés hybrides qui augmentaient la productivité. Pour faire place au hangar à matériel ou à l'étable « moderne » nécessaire à la stabulation libre, on a rasé le verger attaché à la ferme. Pour faciliter le travail des tracteurs et des moissonneuses dans les champs, on a abattu les haies et fait disparaître des arbres fruitiers qui étaient le résultat de généra-

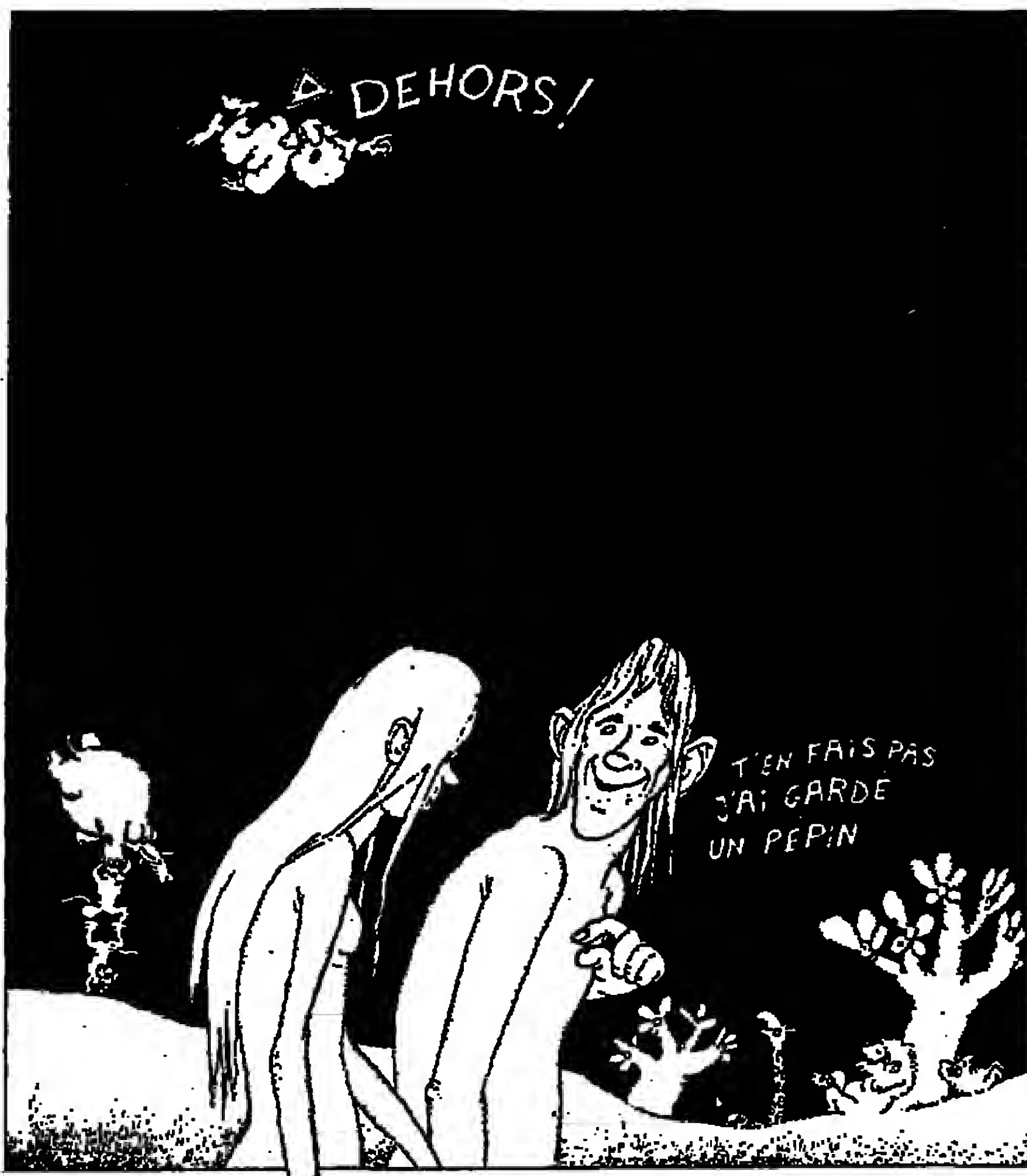
tions, de sélection. Il fallait à tout prix produire selon les normes du marché, et le pommier de grand-père ne faisait plus le poids.

« Au début des années 70, j'ai pris conscience que c'était un patrimoine en péril », dit M. André Gayraud, entrepreneur de jardin, paysagiste, descendant de quatre générations d'horticulteurs. « On ne trouvait plus chez les pépiniéristes qu'une dizaine de variétés de pommiers, alors qu'au siècle dernier, la France en avait plus de deux mille. » A l'époque, ces arbres fruitiers avaient leur science, la pomologie, et leur société savante, la Société pomologique de France créée en 1956 à Lyon, qui a publié un véritable état civil du verger français en deux volumes.

## L'api étoilé

Pour les fruitiers, la fin du siècle dernier, c'est la belle époque. L'apogée d'une science qui remonte à Plin le Vieux (59), de Serres (1530), Bauhin (1596), de Serres (1600), La Quintinie (1636) pour ne dater que les écrits les plus connus. Dans les multiples concours, les fruits sont exposés comme des chefs-d'œuvre. Chaque horticulteur qui se respecte donne naissance à une variété dotée d'une généalogie. Cette floraison de variétés commence à disparaître au début du siècle par une orientation plus commerciale des concours qui va condamner l'innovation. Déjà, le marché fait sentir son diktat.

Au début des années 30, l'Europe est envahie par les variétés en provenance des Etats-Unis et du Canada. Les associations pomologiques françaises cherchent à résister en essayant de lancer, sans grand succès, une standardisation. C'est le début du déclin une pour arriver aujourd'hui à une situation où 93 % de la production nationale est d'origine américaine. La golden se taille la meilleure part avec 71 %, suivie des rouges américaines (11 %), des reinettes du Canada (6 %) et des granny smith (5 %). Les 7 % restant se partagent entre reine des reinettes, reinette du Mans, reinette clochard et quelques autres. En compensation pour la perte de leurs variétés, les Français, en utilisant leur science fruitière et l'aptitude climatique du pays, sont devenus les premiers exportateurs du monde.



MORGAN

pour le parc naturel Normandie-Maine (3). Entre le chercheur et le passionné de fruits oubliés va s'établir un échange d'information qui va, entre autres, permettre la redécouverte d'un fruit-phénomène, l'api étoilé, ou *ponum pentagonum*, une pomme parfaitement hexagonale que l'on croyait à jamais disparue.

« Nous avons appris qu'un chercheur suisse connaissait l'existence d'un api étoilé, raconte, la fièvre aux yeux, M. Gayraud. Nous nous sommes précipités en Suisse. C'était fin août 1981. Dans une propriété privée, nous avons découvert un vieux arbre délaissé qui croulait sous les fruits. J'ai rempli la voiture de pommes et j'ai ramassé précautionneusement quelques greffons. De retour chez moi, je me suis empressé de les greffer sur dix pieds-mères, et aujourd'hui, après multiplication, j'ai une centaine d'api étoilés. »

Car, outre le recensement, M. Gayraud s'est donné pour objectif de sauver et de multiplier les variétés en voie de disparition. Dans sa pépinière de Viriat, près de Bourg-en-Bresse (4), il a, sur dix hectares, cent cinquante variétés de pommiers, soixante de poiriers, trente-cinq de cerisiers et vingt-cinq de pruniers. Chaque année, comme un général en bataille, il s'attaque à une région en

battant la campagne après avoir préparé le terrain par un travail d'information digne d'un bénédictin. Son objectif est clairement défini : faire redécouvrir par les amateurs des fruits de qualité. Un véritable défi à la consommation de masse. A la fin de l'année prochaine, il compte publier un catalogue des fruits oubliés. En passant commande un an à l'avance, vous pourrez avoir dans votre jardin ces merveilleux arbres fruitiers qui faisaient le délice de nos grands-mères. Le seul problème, c'est qu'un certain nombre de variétés ont disparu du catalogue officiel. « Si on m'interdit de commercialiser mes fruits oubliés, s'insurge M. Gayraud, j'attaquerai, avec l'appui des associations de collectionneurs, les cinq mille producteurs qui vendent des fruits non catalogués. Il en va après tout de la sauvegarde de notre patrimoine fruitier. » Une belle bataille en perspective. En attendant de la mener, M. Gayraud est parti à la recherche de la belle de Rivet, une pomme qui poussait encore en 1930 dans la région de Châtillon-sur-Chalaronne (Ain).

## Le temps presse

Dans cette recherche, il ne faut cependant pas que l'arbre cache la forêt. Si la sauvegarde des espèces fruitières semble être de plus en plus à l'ordre du jour, il n'existe cependant en ce moment en France que quelques collections dans différentes stations de recherche de l'INRA — notamment à Angers, — ou chez des collectionneurs privés. « Mais pour les espèces non fruitières, le temps presse, s'inquiète M. Marchenay. Quelques trop rares réalisations sont en cours. Cependant, il n'existe pas, à notre connaissance de collectionneurs privés d'espèces céréalières ou fourragères. Les agriculteurs qui cultivent des variétés traditionnelles sont devenus très rares. On n'en trouve plus que dans des régions isolées comme en montagne. C'est donc là que nous devons agir en priorité avant qu'ils ne disparaissent avec leur savoir. »

Réemment, trois conservatoires botaniques (Brest, Nancy et Porquerolles) ont mis leurs compétences en commun en s'associant avec le Muséum d'histoire naturelle dans un groupement à intérêt scientifique (G.I.S.), l'Association des conservatoires français d'espèces végétales. C'est une première étape avec le travail de recensement de la flore traditionnellement cultivée en France, réalisé depuis un an par le C.N.R.S.

Au-delà du patrimoine génétique sauvé par l'archéologie végétale, il y a un savoir millénaire qui risque de disparaître. Le préserver est un enjeu qui concerne plus l'avenir que le passé.

MICHEL ABADIE.

- (1) Voir le Monde du 16 juillet 1983 et du 15 septembre 1983.
- (2) Association des croqueurs de pommes, Codex 178, Fontaine, 90150 Fontaine.
- (3) Maison de la pomme et de la poire, parc naturel Normandie-Maine, 61320 Carrouges.
- (4) Pépinière Rhône-Alpes, 01440 Viriat.

## L'AFFICHE DE CINÉMA

1 - LE CINÉMA FRANÇAIS

Jean-Louis Capitaine

Balthazar J.M. Charton

Iconographie de Jean-Pierre Berthomé

300 affiches des films les plus célèbres illustrent cette histoire du cinéma français, des premiers films à la nouvelle vague.

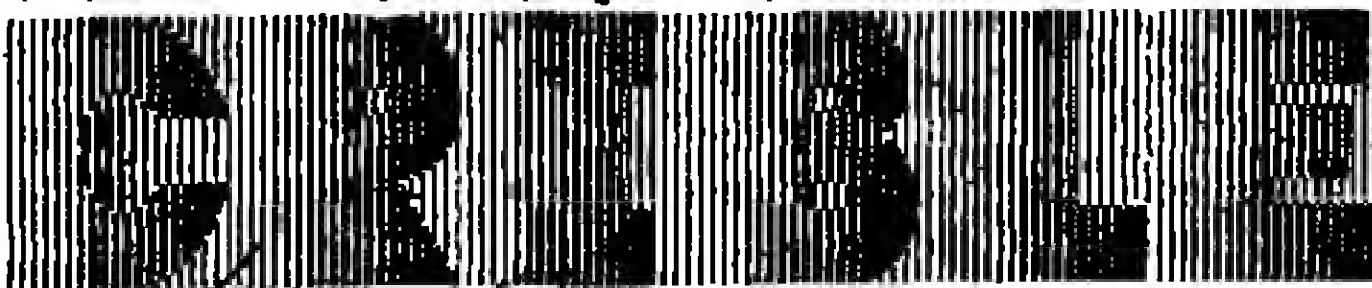
UN VOLUME DE 160 PAGES  
AU FORMAT DE 22,5 x 30 cm  
300 REPRODUCTIONS  
DONT 100 EN COULEURS  
195 F

EDITIONS FRÉDÉRIC BIRR

## L'ORDINATEUR PERSONNEL

Les réponses à toutes les questions des non-spécialistes sur l'acquisition et l'usage professionnel d'un micro-ordinateur

20 FF chez votre marchand de journaux.



ANNIE BATILE

## A SUIVRE

### Porcs chinois

En 1980, dans le cadre des accords de coopération scientifique et technique entre la France et la Chine, le ministère de l'agriculture de la République populaire de Chine avait fait don à la France de neuf porcs chinois : un mâle et deux femelles de trois races différentes. Les chercheurs de l'INRA ont ainsi constitué un troupeau et observé la descendance de ces animaux, en race pure et en croisement avec les races occidentales. Les résultats obtenus font apparaître pour des femelles croisées demi-sang chinoise quatre caractères qui entraînent une diminution du prix de revient du porclet : — une précocité sexuelle exceptionnelle : cent jours contre deux cents pour les races européennes ; — une grande sobriété au cours de la période de lactation, alors que les femelles allaitent davantage de porclets ; un gain d'au moins 100 kg d'aliment par femelle et par an a été constaté ; — de très bonnes qualités maternelles : docilité, production de lait ; — une prolificité

moyenne hors du commun, jamais observée jusqu'alors sur des races occidentales : au cours des trois premières portées, quinze nés par portée et presque treize sevrés ; ce qui laisse espérer six à huit porclets de plus sevrés annuellement par truie reproductrice.

★ INRA — Presse Informations, 149, rue de Gresselle 75507 — Tél. : 550-32-00.

### Bonnet d'âne pour automobilistes

Un système original de blâme a été mis au point dans l'Etat américain de l'Oregon. Après avoir commis un certain nombre d'infractions, les automobilistes doivent échanger leur plaque d'immatriculation normale contre une plaque rouge. Les autorités espèrent ainsi améliorer leur comportement routier.

★ Sciences et Vie, 5, rue de La Baume, Paris 75008, tél. 563-01-02.

### BOITE A OUTILS

#### Le choc des générations ?

L'Association des âges étudie dans la société contemporaine

les blocages liés à la ségrégation des âges et propose des ponts entre les hommes, les âges et les générations dans ses travaux, ses groupes de réflexion, ses séminaires et ses publications. Télématique, le choc des générations ? préfacé par J.-J. Servan-Schreiber (Centre mondial de l'informatique) et postfacé par C. Guérigue (Agence de l'information), est le résultat des travaux d'un groupe qui a fonctionné pendant un an. Des acteurs de la télématique et des ethnologues ont échangé leurs expériences et leurs impressions. Bilan : un ouvrage grand public qui recense et commente les principales expériences françaises et quelques expériences étrangères (conditions, supports techniques, acteurs en cause, comportement des usagers). Il en résulte un « ensemble d'observations soumises à la sagesse du plus grand nombre et des autorités » et en tout cas destiné à « faire sauter les verrous d'ordre matériel ou d'ignorance, afin que l'information puisse irriguer la société ».

★ ECONOMICA, 49, rue Hérault, Paris 75015. A.D.A. 73, avenue Paul-Doumer, Paris 75016. Tél. : 504-27-44.

## Education à distance

Juan A. Bonnet et Modesto Iriarte de l'université de Porto-Rico présentent, dans *Intericiencia* n° 93, un projet de réseau de communications par satellites entre les universités d'Amérique latine et les universités des Caraïbes.

Le coût moyen de formation des étudiants croît régulièrement ; il devrait atteindre 20 000 dollars par an à la fin de cette décennie. L'éducation à distance est une solution avantageuse sur le plan des coûts.

Les auteurs décrivent les moyens nécessaires (le système de télécommunications par satellites, avec ses composants, ses modules). La structure opérationnelle pourrait être constituée par l'association des universités et des instituts de recherche des Caraïbes (UNICA) et l'association des universités des Caraïbes et des bibliothèques (ACURIL).

La première étape consisterait à créer un réseau de bibliothèques de classes télévisées, de symposiums et de conférences.

★ INTERCIENCIA, apartado 51842, Caracas 1050 A — Venezuela.

## RENCONTRES DU FUTUR

### Economie

#### pour temps nouveaux

ECOROPA organise à Aubourg, les 16 et 18 décembre prochain, une vaste conférence sur « une économie pour les temps nouveaux ». Elle sera ouverte par Christian Schumacher. Parmi les thèmes des groupes de travail :

la compatibilité au niveau de l'environnement d'une production et d'une consommation en équilibre avec la nature ;

la compatibilité au niveau social de diverses formes d'organisation économique ;

la réorganisation du travail féminin dans une économie écologique ;

les possibles conflits entre objectifs de l'entreprise et économie écologique.

★ Inf. ECOROPA — Goerresstrasse 33, 800 Munich 40. Tél. : (089) 529-770.



LE MONDE DIMANCHE



## Que devenez-vous Elkabbach ?

**J**E n'écoute jamais l'enregistrement d'une émission diffusée à l'antenne. Ça ne m'intéresse pas. Ce temps de notre vie sur lequel on ne peut plus revenir, ces morceaux de peau de soi-même qui, déjà, appartiennent au passé... C'est un peu comme la mort. La mort à petit feu...

Il a parlé par saccades... Des phrases courtes, simples, et quelques mots très forts. Il ménage un silence. Ses yeux balayaient le voisinage. Une inspection-éclair - attendrait-il quelque chose ? se sent-il épié ? - et le voilà revenu, tout entier, à l'interlocuteur qu'il fixe intensément, captant son regard pour l'emprisonner dans le sien et qu'il attend pour lui-même l'attention qu'il accorde plus tard à l'autre, quand c'est à lui d'écouter à son tour. Quelle force a donc cet homme pour donner tant de gravité à ses moindres propos, et tant d'intensité à la moindre confession ?

Il écrivait Marichais et agaçait Chirac. Et sans doute quelques autres. L'histoire prétend même que sa seule présence suffisait à muer toute salle de rédaction en une pile électrique. Un ego de belle taille, des tics de diva, une griserie de l'écran qui, sans doute, le brilla.

D'où vient pourtant qu'on éprouve aujourd'hui une nostalgie réelle pour les matches serrés de quelques « Cartes sur table » - pas encore remplacés, - pour plusieurs grands dossiers traités à « Question de temps », pour les grands journaux en direct d'un pays étranger, ou pour le parti pris déconcertant de l'émission « Les raisons d'espérer », à contre-courant de l'état d'esprit ambiant ?

Disparu, Jean-Pierre Elkabbach ? Disparu des écrans, oui. Comme interdit d'antenne, pour avoir trop fortement incarné l'information télévisée de l'avant-10 mai 1981 ; symbole d'un régime ; suspect de « giscardisme ». Le vide, le trou, la colère, la tristesse, des voyages et un livre-plaidoyer

**Depuis sa disgrâce, Jean-Pierre Elkabbach anime une émission quotidienne sur Europe 1. Il la vit avec la même intensité qu'à la télévision. Et croit à l'ouverture du système audiovisuel.**

écrit avec Nicole Avril, sa femme. Très vite, tout de même, la rentrée (en 1982) modeste, un peu discrète, sur les ondes d'Europe 1, avec « Découvertes ». Pas la tranchée du matin, non, ni les grandes heures d'information. Mais le passage difficile du début d'après-midi (15 h - 16 h 30). « Qu'importe, dit-il, puisque je suis heureux et que je m'y sens libre. Europe 1 est un laboratoire où les initiatives et les idées nouvelles sont toutes encouragées. J'y faisais ici mes propres curiosités, tente de faire parler des personnes inconnues, essaie d'organiser des rencontres, des reportages, des voyages inattendus, ou de faire parler autrement des personnages célèbres. Quel que soit le média, le public et l'horizon, il est toujours possible d'inventer, de créer. J'ai aujourd'hui le sentiment de me renouveler, voire de me re-sourcer. J'accepte la mobilité à l'intérieur de ce métier, et l'essentiel est bien de continuer à l'exercer... »

Le métier. Une obsession. « Une passion vécue chaque jour. Une passion qui dévore. » On le croit volontiers, lui qui parlait des heures du journalisme, ses principes, sa vocation. « Ce métier nous engage. Totalement. A nous de sentir les courants, les mouvements, défricher, anticiper et, parfois même, faire naître l'événement. Pour le plaisir de créer. La position de témoin du journaliste, la force de son média, lui permettent des ini-

tatives. Arafat n'a-t-il pas plusieurs fois été sauvé par les médias ? Et que se passerait-il si nous faisions comme il faut notre travail au Chili ou en Afghanistan ? Ne surestimons pas notre force, mais posons-nous la question de savoir ce qui se serait passé à différentes époques, sous le nazisme, par exemple, si les moyens d'information avaient été ce qu'ils sont aujourd'hui... Nous avons un rôle à jouer, nous pouvons éveiller les consciences... c'est l'aspect le plus noble de notre métier. »

Il pense à la télévision. On brûle de lui demander... Il n'a pas très envie, dit-il, de repartir du passé. On sent pourtant qu'il vibre de pouvoir expliquer, et peut-être de juger. Il commence. « Notre passion dépasse les clivages politiques... Silence. Il continue : « Rien de plus stupide, de plus dangereux, de plus détestable que ces clivages, ces influences contradictoires, et le fonctionnement de la Haute Autorité montre qu'elle peut avoir un rôle positif. Souhaitons que les successeurs des neuf « sages » agissent dans le même esprit. Car l'enjeu est de taille et un échec affaiblirait à la fois la profession de journaliste et la démocratie. »

Assainir, dit-il. Clarifier les rapports. Reconnaître la prédominance du professionnalisme pour qu'aucun responsable politique ne puisse recourir à l'égard d'un autre la déclaration qui, d'un air navré, un jour lui fut faite : « Mais, mon cher ami, vous ne réfléchissez pas la majorité électorale ? ». Il sourit. « Détendu », dit-il. « Je ne m'attribue jamais approprié la fonction de directeur de l'information. Ni aucune autre, d'ailleurs. C'était un miracle, et j'en avais conscience, que, venant d'où je venais, je continuais chaque jour à exercer ces responsabilités... »

Les postes de responsables restent précieuses. Peut-être bien un jour, dit-il, quand la classe politique aura enfin compris qu'avoir en main la télévision ne fait pas forcément gagner l'élection... « Les socialistes ont d'abord préféré les idéologies. Peut-être au fond était-ce inéluctable... L'expérience en tout cas les conduisit à se retourner vers des critères d'ordre professionnel... Vivement que soient réunies les conditions d'une vraie concurrence... » Chimères ? « Peut-être, tant que le système n'est pas davantage ouvert. Mais le président de la République semble faire preuve sur ce point d'une réelle volonté politique. La multiplication des écrans torpillera corporatismes et bureaucraties, et interdira aux futurs responsables politiques, quelle que soit leur nature, de revenir sur des choix salutaires pour le public, les journalistes, et finalement le débat démocratique. »

« Candidat à rien », répète-t-il. « Je ne suis candidat à rien ». Heureux à Europe 1, où on lui a fait confiance ; fort de l'expérience des programmes qu'il est en train d'acquiescer, « J.P.E. » attend, lit, voyage, et - soit dit en passant - fait de ses « Découvertes » une excellente émission.

Un œil sur la télévision - « Antenne 2 marche, mais Ulrich et l'équipe des Informations n'avaient-ils pas sérieusement préparé le relais ? », des critiques sévères pour des dossiers négligés : « Quid des lois Auroux ? Comment fonctionnent les entreprises nationalisées ? Où en est l'Australie ?... », une inquiétude sur la prédominance dangereuse des images américaines... Quand on pressentait qu'il brûlait de parler télévision !

ANNICK COJEAN.

## les films

PAR JACQUES SICLIER  
★ A VOIR  
★★ GRAND FILM

### LUNDI 28 NOVEMBRE

#### LA FERME DU PENDU\*

Film français de Jean Dréville (1946). avec C. Vanel, C. Dupuis, A. Adam, G. Decombes, A. Merry, L. Laurence (N.). TF1, 14 h 25 (80 mn).

Drame paysan en Vendée, d'après un roman de Gilbert Dupé. Une certaine tradition réaliste du cinéma français et Vanel en chef de famille tyrannique.

#### POINT LIMITE\*

Film américain de Sidney Lumet (1964), avec D. O'Herry, H. Fonda, W. Matthau, F. Overton, E. Binn, F. Weaver (N.). TF1, 20 h 35 (85 mn).

La grande peur des Etats-Unis : le déclenchement accidentel d'un vol de bombardiers atomiques vers l'U.R.S.S. Contemporain de Dostoevski Folamour, la bouffonnerie tragique de Kubrick, le film de Lumet est surtout un « documentaire » sur la vie secrète du Pentagone et l'étude d'un cas de conscience.

#### LE CLAN DES SICILIENS\*

Film français de Henri Verneuil (1968), avec J. Gabin, A. Delon, L. Ventura, I. Demick, A. Nazzari, S. Chaplin, E. Cegani, K. Blanguernon, M. Porat. FR3, 20 h 35 (125 mn).

Nouvelle fiction de Gabin et Delon six ans après Mésolide en sous-sol, ou l'art des grands comédiens dans la métamorphose des archétypes. Verneuil, lui, connaît la technique. Du beau boulot.

### MARDI 29 NOVEMBRE

#### L'AVEU\*

Film français de Costa-Gavras (1989), avec Y. Montand, S. Signoret, G. Ferzetti, M. Vitold, L. Szabo, J. Bouise. A2, 20 h 40 (130 mn).

Pièces truquées et purges staliniennes en Tchecoslovaquie, au début des années 50. L'histoire vraie d'Arthur London, adaptée par Jorge Semprun. Une tension dramatique constante, la mise à nu d'un système de torture morale et de perversion idéologique.

#### LES CAPRICES DE MARIE\*

Film français de Philippe de Broca (1969), avec P. Noiret, V. Cortese, F. Gravier, M. Keller, J.-P. Marielle, F. Périer. FR3, 20 h 35 (95 mn).

Les fougades de Marthe Keller, charmante à croquer, dans une comédie opposant une certaine douceur de vivre française, et la frénésie américaine. On dirait que le réalisateur s'est un peu inspiré de René Clair.

### VENDREDI 2 DÉCEMBRE

#### MONSIEUR VERDOUX\*\*

Film américain de Charlie Chaplin (1946), avec C. Chaplin, M. Correll, A. Roddan, R. Lewis, A. Betz, M. Raye, I. Elsom (v.o., sous-titré, N.). A2, 23 h 05 (115 mn).

L'image de Charlot a définitivement disparu. Chaplin, en Verdoux, est un dandy à l'élégance tapageuse, séducteur et assassin de riches veuves. Landru, en somme, on reconnaît ses méthodes ! Etant la carrière criminelle de Verdoux sur l'ensemble des années 30 en France, Chaplin a pourtant réalisé un pamphlet social d'une grande violence sous son comique débridé, fustigeant à la fois le monde des affaires et le mariage américain. Choc en retour : le film fut boycotté aux Etats-Unis. La critique française fit son succès.

### DIMANCHE 4 DÉCEMBRE

#### ON A VOLÉ LA CUISSE DE JUPITER\*

Film français de Philippe de Broca (1980), avec A. Girardot, P. Noiret, C. Ario, F. Perrin, M. Dudoourt, R. Carol. TF1, 20 h 35 (105 mn).

Le voyage de noces, en Grèce, de M<sup>me</sup> le commissaire devenue la femme d'Antoine Lemerrier. Suite curieusement parodique - et du coup, on ne fait plus de réserves sur l'adaptation - de Tendre poulet. Audard et de Broca ont tout inventé.

#### LE PACTE\*

Film américain de Henry King (1936), avec T. Power, M. Carroll, Sir G. Standing, G. Sanders, F. Bartholomew (v.o., sous-titré, N.). FR3, 22 h 30 (115 mn).

L'ascension d'un assureur maritime, à Londres, à la fin du dix-huitième siècle. Un film historique d'une belle qualité hollywoodienne et très romanesque, ce qui ne gêne rien. Les costumes d'époque ajoutent à la prestance de Tyrone Power. (Euvre rare.

## Zouc, à première vue

Un fond blanc, une tache noire. Un seul bruit de pas sur le parquet, le sien. Tous jours plus faible à mesure qu'elle s'éloigne, jusqu'au moment où tout doucement elle revient. Au premier coup d'œil, elle semble un paquet d'ombre sorti de l'obscurité. A l'oreille, son nom sonne comme un corps jeté brusquement dans un fourgon, ou une porte qui claque.

Zouc, en noir, une chaise de bois. Bobino, 1981. Un public qu'on ne voit pas. Seulement sa présence, sa voix, brutale, familière... affolante. Sur ses épaules robustes, elle porte des centaines de personnes. Pas des Napoléon, ni des César. Des hommes, la commun des mortels : nous, en bébé grognon, causant à soi-même et grimaçant au Bon Dieu, nous en femme de grand âge qui radote avant d'aller au trou. L'humanité - ses malheurs insignifiants, ses travers, ses ridicules - s'échappe du corps de Zouc pour recomposer sa vie.

Alors Zouc se fait boule parlante, parlant inlassablement des choses qui n'existent pas ou n'existent peut-être pas, là n'est pas la question. Des histoires somme toute dérisoires échappées du gosier sans l'assentiment de la tête, petites

histoires de voisins, de starlette narcissique...

On peut fermer les yeux : un homme tout au bout de la nuit à la fenêtre, discutant avec les planètes ; cris stridents d'un asile d'aliénés. On peut aussi se boucher les oreilles et regarder Zouc en palétre avec une armée de fourmis, Zouc en fillette qui fait pipi dans ses culottes. L'effet est le même, elle emporte tout sur son passage.

Son domaine est le quotidien - celui qui ne se laisse pas saisir à l'œil nu, - espace où il se passe des choses peu rassurantes. Elle le découpe en scènes qu'elle jette à la figure. Son art est brut, paradoxalement joyeux, aux antipodes de la caricature : les personnages ne donnent jamais le sentiment d'être joués, mais intensément vécus. Dans son jeu basé sur la surprise, la stupeur, se manifeste l'humanité toute nue prise en flagrant délit d'existence. Yves Yersin l'a filmée telle quelle, en gros plans.

MARC GIANNESINI.

\* Zouc, TF1, jeudi 1<sup>er</sup> décembre, 22 h 20 (60 minutes).

## Les soirées de la semaine

	LUNDI 28	MARDI 29	MERCREDI 30	JEUDI 1 <sup>er</sup>	VENDREDI 2	SAMEDI 3	DIMANCHE 4
TF 1	20 h 35 L'avenir de futur : Point limite, film de Sydney Lumet. 22 h 15 Débat : L'holocauste nucléaire. Après la bombe ?	20 h 35 Opéra : Così fan tutte, du divin Mozart, avec l'orchestre de Paris et les chœurs, dir. D. Barenboim.	20 h 35 Édition spéciale : La justice en question. Avec M. Robert Badinter. 21 h 55 Variétés : Vagabondages, de R. Gicquel. Avec Claude Sautet.	20 h 35 Téléfilm : Le nez à la fenêtre, de J.-C. Charney. Amis à bicyclette. 22 h 20 Zouc. Le spectacle de la semaine.	20 h 35 Variétés : Patrick Sébastien. Un imitateur. 21 h 40 Série : La vie de Berlioz, de J. Treboul. Berlioz rencontre Wagner. 22 h 40 Bravo, magazine de P. Desfons.	20 h 35 Série : Dallas. 21 h 35 Droit de réponse, de M. Polac. Locataires cherchent propriétaires. 22 h 55 Étoiles et folles, magazine du cinéma de Frédéric Mitterrand. James Bond.	20 h 35 Film : On a volé la cuisse de Jupiter, de Philippe de Broca. 22 h 20 Sports dimanche.
A 2	20 h 35 Emmanuelle au théâtre : Une journée particulière, d'Ettore Scola. Adaptation moyenne d'un grand film. 22 h 15 Magazine : Plaisir de théâtre, Marie-Christine Barrault.	20 h 40 Film : L'Aveu, de Costa-Gavras.	20 h 35 Téléfilm : Aéroport San Francisco, de F. Charles. Un homme pris pour un autre. Avec Rufus. 22 h 10 Pay-show. Tout le monde se penche sur le couple en guerre Yvon-Françoise.	20 h 35 Série : Le tour d'échec, de D. Curtis. Mystères d'Henry James. 21 h 45 Magazine : Références. Le magazine indispensable de Bernard Langlois.	20 h 35 Feuilleton : Thérèse Humbert. Avec la grande Signoret. 21 h 35 Apostrophes, de Bernard Pivot. Pluôt pessimistes ou plutôt optimistes. 23 h 5 Ciné-club (cyclo Charlie Chaplin) : Monsieur Verdoux, de C. Chaplin.	20 h 35 Variétés : Champagne-Élysées, de M. Drucker. Avec Michel Sardou. 22 h 5 Magazine : Les enfants du rock, D. Bowie, J. J. Cale, T. Waits, E. Costello.	20 h 35 Jeu : La chasse aux trésors, en Italie. 21 h 40 Document : Repères sur la modernité (Pina Bausch). 22 h 30 Magazine : Désirs des arts. Turner au Grand Palais.
FR 3	20 h 35 Film : (cyclo Alain Delon) Le clan des Siciliens, de Henri Verneuil. Avec le trio Gabin-Delon-Ventura. 23 h Magazine de la mer : Thalassa. Régate de péniches en Hollande. 23 h 45 Prélude à la nuit : Messiaen.	20 h 35 Film : Les caprices de Broca, de Philippe de Broca. 22 h 30 Prélude à la nuit : Schubert.	20 h 35 Variétés : Calédonie 3, Dick Rivers. 22 h 5 Téléfilm : La chère, de J. Cornet. Suicide ? Assassinat ? Face à face glacé, d'une belle-mère et de sa belle-fille, autour d'un mort. 23 h Prélude à la nuit : R. Schumann.	20 h 35 Cinéma-16 : Vente attendue, de Daniel Mannes. Suspense. 22 h 25 Boîte aux lettres, magazine littéraire de J. Garcin. Avec l'écrivain autrichien Peter Handke. 23 h 30 Prélude à la nuit : Botticelli.	20 h 35 Rencontre avec M. Chaban-Delmas, magazine d'A. Campana. 21 h 50 Bien entre-mes : La Réunion, rétro-rétro. 22 h 55 Prélude à la nuit : Saint-Saëns.	20 h 35 Série : Agatha Christie : Un noté pas comme les autres, adaptation de G. Savory. 21 h 35 Mardi Bernard, de J.-M. Ribes, Gédé, Topor et compagnie. 22 h 15 Magazine : Confrontations, de H. Chapier et M. Nandy, avec Pierre Bérégovoy, ministre des affaires sociales et de la solidarité nationale. 22 h 30 Musical.	20 h 35 Regard sur la France : Voyage au pays de Rimbaud, de l'Iranien D. Mehrjui. 21 h 35 Aspects du court métrage français : La fabulose aventure de Josette, de B. Decharme et Pierre Lonsade 24130 la force, de J. Y. Carre. 22 h 30 Cinéma de minute : (cyclo Henry King) : Le Pacte. 0 h 25 Prélude à la nuit : Scarlatti.



# TELEVISION

TF 1

A 2

FR 3

PÉRIPHÉRIE

## Téléfilm

### Sur place

L'É seul argument de « Aéroport San-Francisco » est la présence de Rufus (Nestor), au cours d'une visite guidée de Bruxelles, rencontre un magnat du nickel sujet à une défaillance cardiaque. Nestor, qui le croit mort, endosse le personnage du riche. Un billet d'avion Bruxelles-San-Francisco dans la poche, il décide d'aller conquérir le Nouveau Monde pour épater ses petits copains. Partira, partira pas ? Comme Nestor, le téléfilm de Freddy Charles restera désespérément à l'aéroport.

M. G.

★ AÉROPORT SAN-FRANCISCO, A2, mercredi 30 novembre, 20 h 35 (110 minutes).

### Un suicidé coupable ?

SUICIDE ? La mère de Jean est persuadée du contraire, elle soupçonne même que sa belle-fille aurait peut-être... Elle commence à l'espionner, les indices s'accumulent. Rapports glacés dans un appartement de rêve au milieu du craquètement des cigales. Renée Faure (la mère) et Anne Saint-Mor (la belle-fille) s'affrontent en se fuyant autour de deux jolies petites filles. Mais, au fur et à mesure que la situation pèse, elle se renverse : la belle-mère a ses vices, et la glaciale Elisabeth... ses raisons. C'est assez travaillé comme scénario mais coulé de clichés stériles par des effets de suspense à la Hitchcock (les pas dans l'escalier, la poignée de porte qui tourne, etc.), qui ne passent pas.

C. H.

★ LA CLÉ, FR3, mercredi 30 novembre, 22 h 5 (55 minutes).

### En roue libre

VOUS pouvez, sans prendre froid, pointer votre nez à la fenêtre, vous ne verrez rien d'extraordinaire. Un enfant plutôt sympathique se lie d'amitié avec un vieux bougre passionné d'engins à deux roues. Promenades à bicyclette, sur fond de conflits familiaux arrangeables à l'amiable. Le Nez à la fenêtre est ce qu'on appelle une « comédie légère », qui commence en roue libre, se poursuit à grands coups de pédales (dans le vide) et se termine à pied.

M. G.

★ LE NEZ À LA FENÊTRE, TF1, jeudi 1<sup>er</sup> décembre, 20 h 35 (110 minutes).

### Polar

FOLLE nuit dans un hôtel couvert de neige. Un évadé dont la fuite a été « couverte » par un policier s'est réfugié dans un petit hôtel à quelques kilomètres de la frontière italienne. Là s'y trouvent déjà un jeune couple dans sa première nuit de noces, un autre plus alerte, habitué à se payer du bon temps, une servante accorte qui se fait engueuler par son patron et lutiner par le serveur. Repas agités, chassés-croisés, pannes d'électricité... Il y a les ingrédients qu'il faut dans ce film préparé et filmé par Olivier et Daniel Martineau. Rebondissements, mystère, manipulations, poids personnel du commissaire (Raymond Pellegrin, formidable), plus une folle bazar. Une nuit longue, qui se termine sur l'affrontement de deux hommes soudain face à face, le commissaire et l'homme qu'il a fait évader. Ça n'est pas un film parfait, loin de là, mais on ne s'ennuie pas.

C. H.

★ VENISE ATTENDRA, FR3, jeudi 1<sup>er</sup> décembre, 20 h 35 (90 minutes).

## Documentaire

### Ma Réunion...

Pour du rétro, c'est du rétro ! Colette Landry a ressenti ce qu'elle avait filmé il y a trente ans — et qu'elle montrait à l'époque dans des conférences — la Réunion dans les années 50. Ça a le charme des choses passées, un peu désuètes : l'arrivée en pequebot, la préfecture, les azalées, des fêtes. Le commentaire (d'aujourd'hui) fait très « impressions de voyage » avec des formules du style : « Le marché est toujours un lieu intéressant, où l'on rencontre la population dans toute sa diversité » ! Une belle scène sur une cérémonie rue des Indes Malabar ; pour le reste, on est dans le tourisme de cartes postales. Le plus fascinant, c'est que c'est à peu près aussi « rétro » que ce que R.F.O. continue de nous proposer aujourd'hui.

C. H.

★ BLEU OUTREMER : LA RÉUNION, FR3, vendredi 2 décembre, 21 h 50 (50 min).

## LUNDI

- 11 h 30 Vision plus.
- 12 h Le rendez-vous d'Annik.
- 12 h 30 Atout cœur.
- 13 h Journal.
- 13 h 45 Ces chers disparus.
- 14 h 05 Notre cité, Saint-Florent (T.V. scolaire).
- 14 h 25 Film : La Ferme du pendu, de Jean Dréville.
- 15 h 45 Érys ou un magicien au XX<sup>e</sup> siècle.
- 16 h 50 Lundi en matinée de C. Kirchner, avec le poète Jean Tardieu, le chanteur Henri Tachan...
- 18 h Feuilleton : Le provocateur.
- 18 h 15 Le village dans les nuages.
- 18 h 40 Variétéscope.
- 18 h 55 7 h moins 5.
- 19 h Météorologie.
- 19 h 15 Émissions régionales.
- 19 h 40 Jeu : Les petits drôles.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 L'avenir du futur : Point à mi-temps, film de Sydney Lumet.
- 22 h Débat : Survivre à la bombe. Alors que les négociations Est-Ouest s'effondrent à Gendres, des savants et des stratèges s'interrogent sur l'ampleur d'une catastrophe atomique. Que resterait-il de l'Europe ? de la Terre ? Peut-on se protéger contre les retombées radio-actives ? Avec M.M. H. Mumenthaler et J. Lafuma.
- 23 h Journal.

- 12 h Journal (et à 12 h 45).
- 12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
- 13 h 35 Les amours romantiques.
- 13 h 50 Aujourd'hui la vie.
- 14 h 55 Série : La légende d'Adams et de l'ours Benjamin.
- 15 h 45 Cette semaine sur A2.
- 16 h Reprise : Apostrophes. Le pouvoir et l'image (diff. le 25 novembre).
- 17 h 10 La télévision des télé-spectateurs.
- 17 h 40 Récit A2.
- 18 h 30 C'est la vie.
- 18 h 45 Des chiffres et des lettres.
- 19 h 10 D'accord pas d'accord.
- 19 h 15 Émissions régionales.
- 19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Emmenez-moi au théâtre : Une journée particulière. d'Etienne Scelsi, mise en scène F. Petit, avec N. Courcel, J. Weber. Mai 1938. Rome en liesse accueille Mussolini et Hitler. Antonietta, mère de famille nombreuse, seule dans un appartement désert par le père de ses enfants, rencontre Gabriele, un intellectuel homosexuel exclu de la société fasciste. Une adaptation théâtrale du film d'Etienne Scelsi qui n'atteint pas la dimension de l'œuvre cinématographique.
- 22 h 15 Magazine : Plaisir du théâtre, de P. Laville.
- Avec M.-C. Barraud : « Les Blouses » au théâtre de la Bastille - Tourgueniev au Petit Montparnasse, rire à Paris, etc.
- 23 h 15 Journal.

- 17 h Télévision régionale. Programmes autonomes des douze régions.
- 19 h 50 Dessin animé : L'inspecteur Gadget.
- 20 h Les jeux.
- 20 h 35 Film (cycle Alain Delon) : le Clan des Siciliens, d'Henri Verneuil.
- 22 h 40 Journal.
- 23 h Magazine : Thelassa. De G. Perroud. Bienvenue à bord du Moulin à Vent avec le commandant Cousteau.
- 23 h 45 Prélude à la nuit. « Le Balcon de l'enfant Jésus » de Mesliac, avec Y. Loriod, piano.

- R.T.L., 20 h, Chips : 21 h, Les bronzés font du ski, film de Patrice Leconte ; 22 h 40, Entre amis.
- T.M.C., 19 h 35, Dallas : 20 h 40, Un homme qui dort, film de Georges Perec et Jacques Queney ; 22 h 05, Variétés : vidéo-solo.
- R.T.B., 20 h, Ecran-témoignage : La Gueule de l'ours, film de Pierre Tchouard (avec Michel Sarrault et Jean Polnet).
- TELE 2, 20 h, Semio-ruma : En Espagne, 20 h 30, Indépendants à votre service (les P.M.E. et l'exportation) ; 21 h, Théâtre wallon : El Diale d'us l'vint.
- T.S.R., 20 h 15, Spécial cinéma : 22 h 50, Téléjournal ; 23 h 05, l'Antenne est à vous.

## MARDI

- 11 h 30 Vision plus.
- 12 h Le rendez-vous d'Annik.
- 12 h 30 Atout cœur.
- 13 h Journal.
- 13 h 45 Portes ouvertes.
- 14 h 5 Naissance d'un violon.
- 14 h 55 Série : Amicalement vôtre.
- 15 h 15 Monte-Carlo show.
- 16 h Le forum du mardi : Santé.
- 17 h 30 Le paradis des chers.
- 18 h Feuilleton : Le Provocateur.
- 18 h 15 Le village dans les nuages.
- 18 h 40 Variétéscope.
- 18 h 55 7 h moins 5.
- 19 h Météorologie.
- 19 h 15 Émissions régionales.
- 19 h 40 Jeu : Les petits drôles.
- 20 h Journal.
- 20 h 30 D'accord, pas d'accord.
- 20 h 35 Opéra : Così Fan Tutte. De Mozart. Spectacle présenté au Théâtre de Champ-Élysées. Avec l'Orch. de Paris et les chœurs, dir. D. Barenboim (en liaison avec France-Musique).
- (Lire notre article page IX.)
- 23 h 45 Journal.

- 10 h 30 ANTIOPE.
- 12 h 5 Journal (et à 12 h 45).
- 12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
- 13 h 35 Feuilleton : Les amours romantiques.
- 13 h 50 Aujourd'hui la vie.
- 14 h 55 Série : La légende d'Adams et de l'ours Benjamin.
- 15 h 45 Reprise : La chasse aux trésors. (Diff. le 27 novembre).
- 16 h 45 Entre vous.
- 17 h 45 Récit A2.
- 18 h 30 C'est la vie.
- 18 h 45 Des chiffres et des lettres.
- 19 h 15 Émissions régionales.
- 19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
- 20 h Journal.
- 20 h 30 D'accord pas d'accord.
- 20 h 40 Film : L'Aveu, de Costa-Gavras.
- 22 h 55 Journal.

- 17 h Télévision régionale. Programmes autonomes des douze régions.
- 19 h 50 Dessin animé : L'inspecteur Gadget.
- 20 h Les jeux.
- 20 h 30 D'accord, pas d'accord (J.N.C.).
- 20 h 35 Film : les Caprices de Maria, de Philippe de Broca.
- 22 h 10 Journal.
- 22 h 30 Prélude à la nuit. La Truite, de Schubert, par les Solistes de l'Opéra (H. Le Floch, violon, B. Pasquier, alto, J.-M. Gamard, violoncelle, F. Rabath, contrebasse, G. Pludermacher, piano).

- R.T.L., 20 h, « L'homme qui valait trois milliards » : 21 h, A vous de choisir : Filles et voyous, film de Aram Avakian, ou Mr. Majestic, film de Richard Fleischer.
- T.M.C., 19 h 35, Série : « La légende d'Adams et de l'ours Benjamin » : 20 h 40, Pic et Pic et Colegram, film de Rachel Weinberg.
- R.T.B., 20 h 05, Feuilleton : Marco Polo : 20 h 30, Vidéo-gam : 21 h 35, Eclairages (magazine littéraire).
- TELE 2, 20 h, Les grandes maladies : les maladies héréditaires.
- T.S.R., 20 h 5, « Dynasty » : 21 h, Les grandes maladies : 21 h 55, 2<sup>e</sup> entree avec Pierre Leroy.

## MERCREDI

- 11 h 30 Vision plus.
- 12 h Le rendez-vous d'Annik.
- 12 h 30 Atout cœur.
- 13 h Journal.
- 13 h 50 Un métier pour demain.
- 16 h 40 Jouer le jeu de la santé.
- 16 h 45 Temps X.
- 17 h 40 Info-jeunes.
- 17 h 55 Jack spot.
- 18 h 15 Le village dans les nuages.
- 18 h 40 Variétéscope.
- 18 h 55 7 h moins 5.
- 19 h Météorologie.
- 19 h 15 Émissions régionales.
- 19 h 40 Jeu : Les petits drôles.
- 19 h 53 Tirage du Loto.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Édition spéciale : La justice en question. M. Robert Badinter, ministre de la justice, garde des sceaux, est l'invité d'Anne Sinclair. La prévention et la délinquance, les prisons et le budget du ministère de la justice...
- 21 h 55 Variétés : Vagabondages. De R. Gicquel. Avec Claude Sautet (des extraits de ses films), J. Villere, L. Chédid...
- 23 h 10 Journal.

- 10 h 30 ANTIOPE.
- 12 h 5 Journal (et à 12 h 45).
- 12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
- 13 h 35 Feuilleton : Les amours romantiques.
- 13 h 50 Les carnets de l'aventure.
- 14 h 25 Dessin animé.
- 15 h Récit A2.
- 17 h 10 Platine 45.
- Avec Sheema Easton, Status Quo, Téléphone, etc.
- 17 h 45 Terre des bêtes. Sur les traces de la chèvre du Rove.
- 18 h 30 C'est la vie.
- 18 h 45 Des chiffres et des lettres.
- 19 h 15 Émissions régionales.
- 19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Téléfilm : Aéroport-San-Francisco. Réal. F. Charles. Avec Rufus.
- (Lire notre article ci-contre.)
- 22 h 10 Psy-show, émission de P. Beugnot, J.-R. Martin, réal. D. Chagny et B. Boutillier.
- 22 h 25 Dernière de la nouvelle série lancée par Pascal Beugnot qui a fait tant de bruit — chuchotements et fureurs. Le couple amant ici s'atme dans une atmosphère de conflits tels qu'il se demande si un enfant aurait sa place. Tout le monde se penche sur le problème.
- 23 h 10 Journal.

- 15 h En direct de l'Assemblée nationale. Questions au gouvernement.
- 17 h Télévision régionale. Programmes autonomes des douze régions.
- 19 h 50 Dessin animé : L'inspecteur Gadget.
- 20 h Les jeux.
- 20 h 35 Variétés : Cadence 3. Emission de Guy Lux et Lela Milicic. Dick Rivers, Christophe, Nicoletta, Shake...
- 21 h 45 Journal.
- 22 h 5 Téléfilm : la Clé de J. Planhol. Réal. Jacques Cornet. Avec R. Faure, A. Saint-Mor...
- (Lire notre article ci-contre.)
- 23 h Prélude à la nuit. « Carnaval de Vienne », opus 26 de R. Schumann, avec P. Reach, piano.

- R.T.L., 20 h, Feuilleton : « Le souffle de la guerre » : 21 h, Les Survivants de l'angoisse, film de Joseph Newman ; 22 h 30, Essais.
- T.M.C., 19 h 35, « Alertes dans l'espace » : 20 h 40, le Permis de conduire, film de Jean Girault ; 21 h 15, Chrono, magazine automobile.
- R.T.B., 20 h, Risquons tout (jeu historique sur la période de 1944-45 à 1960) ; 21 h, Planète des hommes : 22 h, Feuilleton : « Sang et honneur » : 23 h 15, Un autre regard.
- TELE 2, 20 h, Sports 2 : 22 h, Reconnaissance des musiques modernes : Opéra « Un jour comme un autre ».
- T.S.R., 20 h 5, A bon entendeur : 21 h 10, Théâtre : les Dernières Nouvelles de la peste ; 23 h 20, Téléjournal.

## JEUDI

- 11 h 30 Vision plus.
- 12 h Le rendez-vous d'Annik.
- 12 h 30 Atout cœur.
- 13 h Journal.
- 13 h 45 Objectif santé : asthme et sport.
- 15 h 30 Quarté en direct de Vincennes.
- 18 h Feuilleton : Le provocateur.
- 18 h 15 Le village dans les nuages.
- 18 h 40 Variétéscope.
- 18 h 55 7 h moins 5.
- 19 h Météorologie.
- 19 h 15 Émissions régionales.
- 19 h 35 Expression directe : le C.N.P.F. et la FEN.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Téléfilm : le nez à la fenêtre, d'après L. Jyl, réal. J. C. Charney, avec C. Aubin, G. Bahon, M.P. Casy...
- (Lire notre article ci-contre.)
- 22 h 20 Théâtre : Zouc. Réal. Yves Yersin.
- (Lire notre article page VII.)
- 23 h Journal.

- 10 h 30 ANTIOPE.
- 12 h 5 Journal (et à 12 h 45).
- 12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
- 13 h 35 Les amours romantiques.
- 13 h 50 Aujourd'hui la vie.
- 14 h 55 Téléfilm : Les rois de l'arnaque, de J. Bartlett. Hold-up au Far-West.
- 16 h 25 Un temps pour tout.
- 17 h 30 Prochainement sur A2.
- 17 h 45 Récit A2.
- 18 h 30 C'est la vie.
- 18 h 45 Des chiffres et des lettres.
- 19 h 10 D'accord pas d'accord.
- 19 h 15 Émissions régionales.
- 19 h 35 Expression directe.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Série : Le Tour d'écrout, d'après H. James, réal. D. Curtis. Une jeune gouvernante est convaincue que les deux enfants dont elle a la charge sont persécutés par des esprits maléfiques.
- 21 h 45 Magazine : Résistances, de M. Thonlouze et B. Langlois. Au sommaire : Colombie, la chute de la mortalité infantile ; mort d'un poète : Michael Smith, chanteur de la « Dub Poetry » ; figure populaire des ghettos de la Jamaïque, assassiné le 17 août 1983 ; débat à l'occasion du 35<sup>e</sup> anniversaire de la signature de la Déclaration des Droits de l'Homme ; les récentes élections en Turquie ; le musée itinérant contre l'Apartheid de l'Afrique du sud.
- 23 h Journal.

- 17 h Télévision régionale. Programme autonome des douze régions.
- 19 h 50 Dessin animé : L'inspecteur Gadget.
- 20 h Les jeux.
- 20 h 35 Cinéma 16 : Venise attendra, de O. Mergault et D. Martineau, avec R. Lesaffre, R. Pellegrin...
- (Lire notre article ci-contre.)
- 20 h 05 Journal.
- 22 h 25 Boîtes aux lettres : spécial Peter Handke. Magazine littéraire de J. Garcin. Le magazine de cette semaine, un peu exceptionnel, est consacré à l'un des chefs de file de la jeune littérature de langue allemande, Peter Handke, à l'occasion de la parution de son nouveau livre Histoire d'enfant et de sa dernière pièce Par les villages, montée au Théâtre de Chaillot. L'écrivain (qui accorde très peu d'interviews) sera présent. Des reportages accompagnent cette émission qu'il ne faut pas manquer : un portrait de G. A. Goldsmith, traducteur de Handke, Nietzsche et Kafka ; de C. Régis, metteur en scène de Par les villages. Extraits de films et de pièces de théâtre de Peter Handke.
- 23 h 30 Prélude à la nuit. Grand duo concertant pour violoncelle et contrebasse - de G. Battistini.

- R.T.L., 20 h, « La croisière s'amuse » : 21 h, Dallas : 22 h, R.T.L. Plus : 23 h, Bomp (émission en langue anglaise).
- T.M.C., 19 h 35, « Toutes griffes dehors » : 20 h 40, Un animal doué de déraison, film de Pierre Kas ; 22 h 25, Euro-sports.
- R.T.B., 20 h, Annam savoir : 20 h 25, les Professionnels, film de Richard Brooks ; 22 h 20, Carrousel aux images : 23 h 25, Émission politique.
- TELE 2, 20 h, Le meilleur des mondes : Un cocktail d'énergies ; 21 h 05, Reconnaissance des musiques modernes : concert ; 22 h 05, Clap, magazine de l'audiovisuel.
- T.S.R., 20 h 5, Temps présent avec Licio Gelli : 21 h 10, Un dimanche à New York, film de Peter Tewkesbury ; 22 h 50, Téléjournal.

## « Così au plu »

L'UN des spectacles de la saison présente au Festival Daniel Barenboim, cloué au mieux d'opéra, et dont le thème, et dont l'humour, a signé l'écran. Avis à ceux de place pour assister aux Champs-Élysées, elles font toutes les montres les plus endiablées de Lorenzo da Ponte, l'égard du sexe co trop beau, vraiment.

On retrouve ici, rare, Julia Varady, profonde de l'âme, amants respectueux trop curieux de l'indolence, sont chantés par Jean-Pierre P. décors et créateurs de coller au plus pur de l'œuvre, justes, moins nuances. C'est forcément rétro de vues ne tend p. Mais reste le jeu de dominants et, de-ci, de-là, reste une multitude des éclairages.

Et comme toujours - a contrario - e gros plans qu'aucun même muni de jumelles a suivi le travail. Ses intentions. Il a modération qui imprime.

★ COSI FAN TUTTI 20 h 35 (190 minutes).

## Un Oris au pay de Rim

UN film surprise de Dariusz Télienar est une philosophie à l'universel, il a donné un trage au lyrisme et penser aux débuts de la philosophie pessimiste. Tous ses films sont.

Après Diamond 3 œuvre majeure, allée pauvre qui finit par le monde rural désolé. Festival de Télienar nationale à Venise, Chicago. Hailou (le facteur (1971), le régime du chah), a réalisé, sur le Festival (1974), sur un vieil son sang pour se so et deux à Berlin. L'autorisé en Iran. Pr réalisateurs, le visa gime de Khominy.

Dariusz Mehruj réalisé pour Regard un film fantastique. gion... Rimbaud (acc vécut le poète adole chapeaux de roue au tura frôle l'accident, pour arriver à temps bébé qui a deux mo est sans arrêt ent d'éléments de la vie sa mère, l'école, la visite aux actuels lo poète, un bon mo propres banquets de C'est joyeux, qu la maladie et la mort ne pas se prendre blesses, on retrouv oriental, excessif, ad

★ VOYAGE AU LUNDI 20 h 35 (190 minutes).



# Musiques

## « Così fan tutte » au plus près

**L'**UN des spectacles lyriques les plus réussis de la saison passée à Paris : *Così fan tutte*, mis en scène par Jean-Pierre Ponnelle, à l'occasion du Festival Mozart. C'était en juin 1983, Daniel Barenboïm dirigeait l'Orchestre de Paris, et le mieux de sa forme. Le réalisateur Pierre Cavallotti, lui-même un comique orléite, le sèpe du rythme, et dont le regard n'a jamais manqué pas d'humour, a signé cette représentation sur petit écran. Adieu à ceux qui n'auraient pas réussi à avoir de place pour assister à l'événement au Théâtre des Champs-Élysées : *Così fan tutte* (le Comme elles font toutes a) est un des chefs-d'œuvre de Mozart. Nul besoin de le redire. Et même les féministes les plus endurcies n'osent incriminer le livret de Lorenzo da Ponte (pour le moins vaillant à l'égard du sexe considéré faible) car... l'opéra est tout beau, vraiment sublime.

On retrouve ici, dans la rôle des dames de Ferrare, Julie Verardy et Catherine Szaszni – voix profonde de l'une, flamboyante de l'autre. L'aura féminine respectueuse ou intervention (ils, des officiers) curieux de savoir si leurs douces étaient sages, sont chantés par Stephen Dickson et David Rancourt. La partition, il faut souligner, est bien Jean-Pierre Perreault. L'auteur est des propres décors et créateur de ses costumes, a eu le souci de coller au plus près au mouvement, à l'architecture de l'œuvre, jusque dans le plus infime détail, la moindre nuance. Ce bonheur riche d'impondérables est forcément rétréci par les cadres. Une prise de vues ne rend pas à tout moment la globalité. Mais reste le jeu tantes – blanc, gris et noir dominants et, de-ci de-là, des taches vives de couleurs – , reste une impression de ce qu'était la subtilité des éclairages scéniques.

Et comme toujours, l'avantage de la télévision — *a contrario* — est d'offrir en cadeau quelques gros plans qu'aucun spectateur dans une salle, même muni de jumelles, ne peut imaginer. Cavales a suivi le travail de près, le chef d'orchestre et ses intentions. Il a respecté aussi cette espèce de modération qui imprégnait l'ensemble vivant.

**MATHILDE LA BARDONNIE.**  
**EN TUTTE, TFI, mardi 29 novembre,**  
**(toutes).**

~~L'oeil~~

## Un Oriental au pays de Rimbaud

**U**N film surprenant pour qui connaît l'œuvre de Dariush Mehrjui, cinéaste iranien. Né à Téhéran en 1939, après des études de philosophie à l'université de Californie (Los Angeles), il a donné une petite dizaine de longs métrages au lyrisme social, qui n'est pas sans faire penser aux débuts du cinéma russe, mais à la philosophie pessimiste, très personnelle et orientale. Tous ses films sont chargés de grands prix.

Après *Démocrate 33*, en 1968, le *Vache (1969)*, œuvre majeure, allégorie puissante sur un paysan pauvre qui finit par s'identifier à sa vache, dans un monde rural désolé, a obtenu le deuxième prix au Festival de Téhéran, le prix de la Critique internationale à Venise, le prix du Meilleur Acteur à Chicago. *Hellou (1970)*, critique sur l'Iran (sous le signe du chah), a été présenté à la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes; le *Cycle (1974)*, sur un vieillard malade, acculé à vendre son sang pour se soigner, a recélé un prix à Paris et deux à Berlin. *L'Arrivé-cou (1976)*, critique autorisée en Iran, rassembla pour la Quinzaine des réalisateurs, en 1976, une foule de sorte à être refusé par le régime de Khomeini.

Derkush Mehruj vit en France depuis 1981. Il a réalisé pour *Regard sur la France* la série de l'INA, un film qui se présente d'abord choisi comme réponse à Rimbaud [accessoirement les Ardennes, où vécut le poète adolescent]. Ça commence sur les chapeaux de roue au val sans du thème : une voiture fôre l'accident, celle de l'équipe de tourmente, pour arriver à temps à la naissance de Rimbaud. Un bébé qui a deux mois, mais rien n'est réaliste : on est sans arrêt entre la reconnaissance évidente et s'émouvoir de la poésie (la « révolte contre sa mère », dit-il), la fugueuse... le rapage (on rend sa liberté à la fugueuse), le rapage (on rend les autres actuels locataires de la maison où vécut le poète, un bon moment avec du champagne), les propres banquets de l'équipe.

C'est joyeux, quoique flirtant intensément avec la malédiction et la mort. Dariush Mehrjui a la grâce de ne pas se prendre au sérieux et, malgré des faiblesses, on retrouve un Rimbaud dépoussiéré, oriental, excessif, adolescent.

**CATHERINE HUMBLÔT.**

★ VOYAGE AU PAYS DE RIMBAUD, FR 3, dimanche 4 décembre, 20 h 35 (66 minutes).

# VENDREDI

11 h 30 Vision plus.  
12 h Le rendez-vous d'Aanlic.  
12 h 30 Atout cœur.  
13 h Journal.  
14 h 5 Jeux de masques (TV scoli.)  
14 h 10 Festivals : le Provencier.  
14 h 15 Le village dans les nuages.  
14 h 40 Variétés scope.  
15 h 55 Sept heures moins cinq.  
19 h Météorologie.  
19 h 15 Émissions régionales.  
19 h 40 Jeu : Les petits drôles.  
20 h Journal.  
20 h 35 Variétés : Rencontre avec Patrick Sébastien.  
Réal. : J.-L. Corcia.  
Un disciple de Thierry Le Luron, imitateur de Jacques Chirac, Michel Sardou, Serge Lama, en tournée estivale.  
Rire bon marché.  
21 h 40 Série : La vie de Bertozz.  
Réal. : T. Troubat, Avec D. Mexignich, R. Bachmann, N. Chatelet...  
L'éprouve romaine surmontée, la tentative de suicide, la triple mort et Camille Mocke oubliés, Bertozz, rentré en France, se marie avec Harriet Soudant et rencontre Wagner. Un feuilleton médiocre.  
22 h 40 Bravos.  
Magazine de P. Desfons.  
« Lulu », mise en scène d'André Engel au Bataclan : « Saint François d'Assise » d'Olivier Messiaen à l'Opéra de Paris ; Jean-Marie Rivière et André Bigazzi.  
23 h 25 Journal et cinq jours en Bourgogne.

10 h 30 **ANTIPOE.**  
11 h **Journal** (et à 12 h 45).  
12 h 10 **Jeu :** l'Académie des neuf.  
13 h 35 **Feuilleton :** Les amours  
romantiques.  
13 h 50 **Aujourd'hui la vie.**  
14 h **55 Série :** La légende d'Adams  
et de Fours Benjamin.  
15 h **45 Répétir :** Lire c'est vivre.  
16 h **45 Réunion :** de G. du Maurier  
(diff. le 15 nov.).  
16 h 40 **Réminiscences.**  
De Sophie Richard.  
L'Indonésie, de Ph. Engelen; ballet  
royal khmer de Jean Sagola.  
17 h 45 **Récit A.C.**  
18 h 30 **C'est la vie.**  
18 h 45 **Des chiffres et des lettres.**  
19 h 15 **Émissions régionales.**  
19 h 40 **Le théâtre de Bouvard.**  
20 h **Journal.**  
20 h 35 **Feuilleton :** Thérèse Humbert.  
R. M. Bivrel et J.-C. Grumbert,  
avec S. Signoret (troisième épisode).  
Un scénario inspiré d'une histoire  
vraie. Mme Humbert avait réussi à  
faire croire, de 1892 à 1902, qu'un  
millionnaire américain l'avait ins-  
tituée héritière universelle. Ecrou-  
lée, procès... la famille Humbert fait  
marcher le commerce de l'uxe par-  
sien mais un journaliste commence à  
mettre les pieds dans le plat. Un  
feuilleton dans la tradition de l'école  
des Ciné-Chambers. Une brochette  
d'acteurs brillants et Simone Signo-  
ret est magnifique.  
21 h 35 **Apophrosphes.**  
Magazine littéraire de B. Pivrot.  
Sur le thème : plutôt pessimistes ou  
plutôt optimistes ? ont invité Phi-  
lippe Alexandre et Roger Priouret  
(Mariamne et le pot au lait), Michel  
Cizeau (la France quand même),  
Planu (C'est le gouglag), Caion (De  
la renaissance).  
22 h **55 Journal.**  
23 h **Ciné-club** (cycle Charlie  
Chaplin) : Monsieur Verdoux, de  
C. Chaplin.

17 h **Télévision régionale.**  
*Programmes autonomes des douze régions.*

19 h **50 Dessin animé : l'inspecteur Gadget.**

20 h **Les jeux.**

20 h **30 d'Accord pas d'accord.**

20 h **35 Vendredi : Rencontre avec M. Chabon-Deimas.**  
Magazine d'information de A. Campana  
*Un baron du gaullisme, maire de Bordeaux depuis 1947, quatorze ans président de l'Assemblée nationale, trois ans premier ministre de Georges Pompidou, Jacques Chaban-Deimas depuis 1961 en exil en réserve de la République... Il est interrogé par Anne Gaillard, André Campana et Paul Guilboud de « Quotidiens de Paris ».*

21 h **30 Journal.**

21 h **50 Bleu outre-mer : la Réunion... longtempes.**  
Emission de Marie Colette. Réal. : C. Landry.  
*(Lire notre article ci-contre.)*

22 h **40 Prélude à la nuit.**  
*Symphonie en ut mineur, de Saint-Saëns, par l'orch. phil. des pays de la Loire. M. Soussiroi, sol. F.-H. Haubert.*

- R.T.L. 20 h., - *Suzuki et Hutch* : 21 h., - *Dynasty* : 22 h., *l'Arbre de Noël*, film de Terence Young : 23 h 30, la caméra de l'époque.
- T.M.C. 19 h 35, *Séance* : « Les invités » : 20 h 40, *Massacre à Kansas City*, film de Don Curtis.
- R.T.B. 20 h., Au nom de la loi : 21 h., *Demiers jours*, *Regards et sourires*, film de Kenneth Lonach.
- TELE 2, 20 h 5, Théâtre : *Hibernatus* : 21 h 50, *Le Passé composé* (épopée médicale belge au Congo).
- T. 20 h., *Tell Quel* : 21 h., *Jeu de l'ok savante* : 21 h 50, *Rock et Belles Oreilles* : 23 h, *Téléjournal* : 23 h 15, *Toute une nuit*, film de Chantal Akerman.

les, y  
se que  
mède-  
aculté  
notre  
plôme  
natura-  
taires  
après  
porte,  
option  
reçu  
i.  
n en-  
ficat  
epuis  
et à  
  
neut  
e des  
ivies,  
re et  
rules  
ouce  
isant  
le »,  
azé  
dans

# SAMEDI

9 h 30 Vision plus.  
10 h Cossacks et bottes de cuir. Magazine du cheval.  
10 h 30 La maison de TF 1.  
12 h Bonjour, bon appétit. Magazine culinaire de M. Oliver.  
12 h 30 La séquence du spectateur.  
13 h Journal.  
13 h 35 Annuaire-gazette.  
14 h 5 Série : Starkey et Hutch.  
14 h 55 Le grand ring dingue.  
15 h 35 C'est super.  
16 h Dessin animé : Capitaine Flam.  
16 h 30 Histoires naturelles. Le sanglier en Corse.  
17 h 15 Les 1001 fautes-café.  
17 h 55 Pépín ciliin.  
18 h Trente millions d'amis.  
18 h 30 Magazine. Auto-moto.  
19 h - 5 D'accord, pas d'accord.  
19 h 15 Émissions régionales.  
19 h 40 Jeu : les petits drôles.  
20 h Journal.  
20 h 35 Série : Dallas.  
Pendant que J. R. écoute les dernières volontés de son père, Sue Ellen espère se remarier avec lui. Quelle famille !  
20 h 35 Droit de réponse.  
Émission de M. Polac.  
Location et achat de propriétés.  
21 h 55 Étoiles et toilettes : Sean Connery, ou le retour de James Bond Magazine du cinéma de Frédéric Mitterrand et Marine Jacobo.  
Émission de la sortie du film Jamais, plus jamais, un entretien avec Sean Connery, une enquête : que sont devenues les « James Bond's girls » ? et un reportage sur les espions au cinéma.  
23 h 40 Journal.

10 h 15 **ANTIOPE.**  
11 h 10 **Journal des sourds et des**  
**malentendants.**  
11 h 30 **Platine 46.**  
Avec *Sheena Easton, Status Quo,*  
*Frank Stallone.*  
12 h **A nous deux.**  
12 h 45 **Journal.**  
13 h 35 **Série : Ah ! quelle famille.**  
14 h **La course autour du**  
**monde.**  
14 h 55 **Les jeux du stade.**  
17 h **Récré A 2.**  
17 h 50 **Les carnets de l'aventure.**  
**Le ciel et la boue, de P. D. Gaisseau.**  
18 h 45 **Jeu : Des chiffres et des**  
**lettres.**  
19 h 10 **D'accord pas d'accord**  
**(I.N.C.).**  
19 h 15 **Emissions régionales.**  
19 h 40 **Le théâtre de Boulevard.**  
20 h **Journal.**  
20 h 35 **Variétés : Champs-Ely-**  
**sées, de M. Drucker.**  
Avec *Michel Sardou.*  
22 h 5 **Magazine : les enfants du**  
**rock.**  
*Houba-houba, avec David Bowie, J.-*  
*J. Cale, Soukissite Johany, Docteur*  
*Jaïs, Jean Weita : Elvis Costello,*  
*Paul Simon et Flesh Tones à Paris.*  
23 h 20 **Journal.**

- 13 h 30 Horizon.  
Le magazine des armées.
- 14 h  
Une émission de la C.N.D.P.  
Une émission du C.N.D.P.
- 16 h 15 Liberté 3.  
Magazine de J.-C. Courdy.  
*Défendre la langue française*.
- 17 h 30 Télévision régionale.  
Programmes autonomes des douze régions.
- 19 h 50 Dessin animé : L'inspecteur Gadget.
- 20 h.  
Les Jeux.
- 20 h 35 Série Agatha Christie : Un Noël pas comme les autres  
Réalisation : G. Savary  
Une jeune propriétaire d'une voute décapotable, est accusé d'un vol d'un collier de diamants. Des bandits auraient le même modèle que lui.
- 21 h 25 Série : Mercî Bernard.  
Réal. J.-M. Ribes.  
Une jeune femme, Romy Cousteau, Eva Darlan, J. Villers.
- 21 h 55 Magazine : (à 23 h).
- 22 h 15 Magazine : Confrontations.  
Réal. H. Chapier et M. Naudy.  
Avec M. Pierre Bérégovoy, ministre des affaires sociales et de la solidarité nationale.
- 22 h 30 Musiclub.  
La Fête de la musique.

- **R.T.L.**, 20 h, *Les Filles du désert*, *Méduse*, de Ted Post ; 21 h 35, Jeu : *Flash-Back* ; 22 h 5, Ciné-club : *Quelques jours de la vie d'Obolomov*, film de Nikita Mikhalkov.
- **T.M.C.**, 19 h 35, *Le Retour du Saint* ; 20 h 40, *les Chemins de Karamandou*, film d'André Cayatte ; 22 h 25, Astrocontact.
- **E.T.R.**, 20 h, *Le Jardin extraordinaire* ; 20 h 30, *Zorro*, film de Roy Delmar ; 21 h 30, *T'esairi* ; 22 h 25, ciné-club.
- **T.S.R.**, 20 h 10, *L'Etrange Château de docteur Lerne*, théâtre de Jean-Daniel Bache.

# DIMANCHE

9 h Émission islamique.  
9 h 15 A Bible ouverte.  
9 h 30 Les rites et traditions des chrétiens orientaux.  
10 h Présence protestante.  
10 h 30 Le jour du Seigneur.  
11 h Messe célébrée avec le paroissien Joseph-Antoine (Escomme), pasteur.  
Vère G. Lefebvre.  
12 h Tréfiot 1.  
12 h Journal.  
13 h 25 Série : Joyeux Bazar.  
13 h 55 Jeu : J'ai un secret.  
14 h 30 Champions.  
Sports d'intérieur.  
17 h 30 Les animaux du monde.  
Une maison pour les insectes.  
18 h Série : Frank, chasseur de fauves.  
19 h Le magazine de la semaine : Sept sur sept.  
De J.-L. Burgat, E. Gilbert, et F.-L. Bonlay.  
20 h Journal.  
21 h 35 Film : On a voté la censure.  
De Jean-Pierre Philippe de Broca.  
22 h 20 Sports dimanche.  
23 h E. Journal.

- 10 h Cheval 2-3.
- 10 h 30 Gym tonic.
- 11 h 15 Dimanche Martin.
- 12 h 45 Journal.
- 12 h 20 Dimanche Martin (suite).
- Si j'ai bonne mémoire : 14 h 25 Série : Les enquêtes de Remington Steele ; 15 h 15 : L'école des fans ; 16 h 5 : Design maison ; 16 h 25 : Ted demant.
- 17 h 5 Série : Les Invités.
- 18 h Dimanche magazine.
- 19 h Stade 2.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Jeu : la chasse aux trésors.
- 21 h 40 Document : Repères sur la modern dance. Réal. C. Akeman.  
Régisseur : Le Classal Artwork sur Pino Bausch ; fascination mais aussi réflexe de défense envers un travail de création, très psychanalytique qui va au fond des rapports homme-femme.  
Normalement, au second degré de la chorégraphie à travers la gestuelle de ses danseurs.
- 22 h 30 Magazine : Désirs des arts. Louis Tordé ; le sculpteur américain Richard Serra ; Joseph William Turner, au Grand Palais.
- 23 h Journal.

10 h 30 **Mosaique.**  
*En Algérie.*

17 h 30 **Pour les jeunes.**

18 h 45 **L'écho des bananes.**  
Emission de Rock de V. Lamy.  
*avec le Top, Big Joe Williams, Joe Jackson.*

19 h 40 **R.F.O. hebdo.**

20 h **Fraggile Rock.**  
*Un spectacle de marionnettes réalisé par Jim Henson, les créateurs des illustres "Muppet", une comédie musicale colorée pour les enfants.*

20 h 35 **Regard sur la France.**  
*(émission : Voyage au pays de Rimbaud, de D. Méchali).*  
*(voir notre article ci-contre.)*

21 h 35 **Aspects du court métrage français.**  
La fabuleuse aventure de Joseana, de R. Decherme et P. Lonsdale : 24 130 la nuit de J.-L. Carré.

22 h 5 **Journal.**

22 h 30 **Cinéma de minuit (Cycle Henry King) : le Pacte.**  
d'Henry King.

0 h 26 **Prélude à la nuit.**  
*avec le majordome de Scarlati, avec M. Drevost, Diana.*

- **R.T.L.**, 20 h, *La Nuit américaine*, film de François Truffaut ; 22 h, Edition spéciale R.T.L. - *Le Monde* ; 22 h 20, portrait d'artiste ; 22 h 50, Théâtre.
- **R.T.B.**, 20 h 10, jeu : *Zygomatogramma* ; 20 h 55, *le Guignolo*, film de Georges Lautner (avec J.-P. Belmondo).
- **T.S.R.**, 20 h, Série : « La chambre des dames » ; 21 h, Tickets de premières ; 21 h 55, *Téléjournal* ; 22 h 10, Table ouverte.







## POINT DE VUE

# Produire de l'image interactive

**L'**IMAGE interactive est déjà contenue implicitement dans certaines œuvres artistiques. Ainsi pour Zelig, de Woody Allen, *La vie est un roman*, d'Alain Resnais, *Les Uns et les Autres* de Claude Lelouch.

L'histoire de Zelig renvoie à une conception linéaire du récit. On nous décrit sa « cancérologie », on nous donne à voir et à comprendre le traitement thérapeutique que lui prescrit le docteur Fletcher. On nous le montre ensuite guéri, amoureux de son médecin ; puis la cabale médiatique s'organise, Zelig tente de se défendre en vain, il s'échappe, s'enfuit... On le retrouve et on le retrouve dans l'endroit à la fois le plus inouï et le plus authentique qui soit : l'entourage de Hitler. Rien de très interactif dans tout cela, puisqu'on déroule un scénario préétabli, toujours reproduit à l'identique... Et pourtant ce film est annonciateur d'interactivité tant au niveau de la conception du scénario, que du choix des images. Il s'agit d'un film multi-média. Woody Allen a rendu véridique une histoire impossible en l'inscrivant dans un arsenal de documents authentiques (documents d'archives, interviews, bandes d'actualité...) ou de documents pseudo-authentiques (reconstitution des séances de thérapie, fausses interviews...) entre lesquels le spectateur a d'ailleurs bien du mal à faire la part du feu. On imagine derrière le scénario linéaire, précisément à cause de l'extrême diversité du stock de documents utilisés, une trame interactive s'appuyant sur la fragmentation du récit. On pourrait dans cet esprit envisager un scénario qui développerait la pathologie de Zelig, un autre son côté animal de foire, un troisième sa vie amoureuse, un quatrième son rapport aux médias, un cinquième... et reconstruire à volonté plusieurs histoires dont le seul point commun serait la personne de Zelig.

Dans l'œuvre d'Alain Resnais, le caractère mono-média est affirmé d'emblée. Tournage et montage classiques. Cependant, trois histoires s'entrelacent, développant chacune sa propre logique ; elles n'ont en commun que leur intention de démontrer que « la vie est un roman ». Resnais a délibérément fait fi de la linéarité et de la narrativité classiques. Ni début, ni milieu, ni fin. Les images ne sont là que pour illustrer des points de vue, des sensations, des sentiments et surtout la volonté de l'auteur de bâtir une thèse.

Dans *Les Uns et les Autres*, le pari de Claude Lelouch est encore d'une autre nature. Le film renvoie à une conception du cinéma qui privilégie la grande fresque. Des personnages, qui n'ont a priori rien de remarquable, se rencontrent par hasard. Rien ne les prédispose, si ce n'est des coïncidences. Jusqu'ici rien que de très normal, sauf si l'on analyse la construction du récit. On s'aperçoit alors qu'il s'agit d'une succession de vidéo clips. Chansons, danses, répétitions, organisations de spectacle, voyages... Le film est constitué de multiples fragments que seule l'inspiration du scénariste a bien voulu rassembler. Seule marque de classicisme, la chronologie de l'histoire qui doit assurer la fusion des fragments. N'empêche que, à partir d'un tel film, il est simple de construire des sous-ensembles thématiques ou bien d'isoler des destinées individuelles, voire de retracer la logique d'une période historique ou le particularisme des cultures (la saga française, américaine, soviétique).

Si l'analyse de ces trois films permet de déceler des traces d'une écriture audiovisuelle non narrative dans la création cinématographique contemporaine, nul ne peut pour autant prétendre que les premières œuvres réellement interactives naîtront dans ce milieu. Car déjà avec Raymond Queneau, l'Ouvroir de littérature potentielle

(OULIPO) avait tenté dans le domaine de l'écriture quelques percées dans ce sens, poursuivies à sa manière par Georges Perec. Mais ces ébauches montrent bien qu'il existe un changement d'échelle entre des scénarios potentiellement interactifs et la production d'une œuvre originale réellement interactive.

## L'arrivée du vidéodisque

Ce changement d'échelle est lié à la généralisation du dialogue homme-machine qu'introduit l'image interactive. En effet, le vidéodisque piloté par un micro-ordinateur ou relié à un centre serveur offre la possibilité de composer divers scénarios, de cheminer dans une banque d'images à son gré et à son rythme, utilisant ainsi toutes les possibilités d'accès direct et rapide (une à deux secondes) à une image précise parmi cinquante-quatre mille ou à une séquence d'images fixes ou animées. Le couplage avec l'intelligence d'un ordinateur permet en outre de mobiliser des informations supplémentaires stockées dans la mémoire de l'ordinateur et d'enrichir ainsi le stock de données disponibles et les possibilités de traitement de cette information. Un tel dispositif peut être naturellement enrichi par l'adjonction de périphériques ou le couplage avec d'autres systèmes tels que la carte de paiement électronique, l'imprimante (établissement d'un bon de commande), les systèmes de réservation (pour les agences de voyages, par exemple), etc.

C'est ici que l'on voit apparaître l'intérêt pour les usages professionnels de l'image interactive. Déjà, le magnétoscope avait apporté une amélioration sensible à l'exercice de la communication d'entreprise. Mais avec la vidéocassette, comme avec le film, on reste encore dans la logique de la diffusion uniforme d'un programme linéaire, et tant pis pour l'élève trop lent ou trop rapide, dont le rythme ne correspond pas

à celui de la classe... Et tant pis pour le client spécifique auquel il faut montrer un seul produit sous toutes ses coutures et pas l'ensemble de la gamme... Et tant pis pour l'excellent candidat auquel il aurait fallu vendre différemment l'image de marque de l'entreprise.

Le vidéodisque, support de l'image interactive, permet de répondre à ce type de questions en réglant les cas atypiques : on peut commander les images que l'on souhaite au rythme que l'on veut, revenir en arrière à son gré, sauter des « chapitres » à sa convenance, demander les approfondissements à volonté, bref, échapper à l'arbitraire d'un programme uniformisé.

Mais il en pose de nouvelles. Aucun des membres d'une même communauté (scolaire, culturelle, d'intérêt) ne sera plus soumis au même discours, ne sera plus exposé aux mêmes messages, ne sera plus astreint aux mêmes parcours, avec tout ce que cela implique de difficultés à communiquer, mais aussi de difficultés à garantir l'égalité devant la connaissance, la culture...

En outre, grâce au développement de l'informatique, l'habileté à se mouvoir dans des systèmes d'informations requiert d'autres aptitudes que celles que réclame et développe la formation classique. Savoir utiliser un programme audiovisuel interactif ou une base de données, c'est être capable de repérer les données pertinentes, de les mettre ensemble, de les traiter, mais aussi de les trier et de les évaluer. Tout cela sans cadre de référence précis puisque rien n'y prépare. L'école est bien loin de ces préoccupations-là. Certains acquiescent cette aptitude, d'autres pas.

(1) Catalogue des applications audiovisuelles interactives par Marie Marchand et Guy Lafage, Communication IDATE, Octobre 1983.  
(2) IMEDIA, 21, rue Rollin, 75005 Paris, tél. : 354-10-75.

Selon la répartition classique des efforts, le Japon domine le marché du matériel, tandis que les Américains ont investi le marché des programmes. Un travail de recensement des applications audiovisuelles interactives développées dans ces pays et en Europe nous a permis d'en répertorier une centaine (1) : de l'enseignement assisté par ordinateur (et maintenant par vidéodisque), aux vidéocatalogues, en passant par les jeux vidéo sur vidéodisque, le champ couvert est vaste. Même s'il est difficile de prédire, dans ce marché en émergence, quels seront les programmes les plus porteurs. On peut pourtant, sans crainte de se tromper, avancer que tout retard pris en France se traduira dans quelques années par l'importation massive de programmes étrangers.

## Le succès des jeux d'arcade

Ces programmes sont aujourd'hui fréquemment financés sur fonds publics (NASA, U.S. Army, universités...) ou par les constructeurs de matériel, dans la mesure où ils requièrent des investissements extrêmement importants et correspondent à des débouchés encore incertains. Pourtant Don Bluth, transfuge de Disney Productions, vient de réaliser un jeu vidéodisque intitulé « Dragon's Lair ». Ce dessin animé, dont le héros (guidé par vous ou par moi via un micro-ordinateur) doit éviter deux cents obstacles pour délivrer sa princesse bien aimée, a coûté la somme de 3 millions de dollars... mais a rapporté en quatre semaines d'exploitation dans les « arcades » américaines 32 millions de dollars. Issu de la Guerre des étoiles, le jeu Astron Belt semble rencontrer le même succès au Japon. Nul doute que bientôt nos enfants, si ce n'est nous-mêmes, prendront plaisir à jouer à ces jeux tellement plus complets que ne le sont les jeux vidéo actuels. Espérons

alors qu'ils seront de fabrication française.

L'expérience montre que la création de ces programmes ne peut être le fait que d'équipes pluridisciplinaires. Il ne suffit pas d'un bon scénariste si le logiciel est défectueux, ni d'un bon informaticien si l'ergonomie du système laisse à désirer. Quant aux graphistes, leur rôle est primordial. Cela explique que seules des équipes légères mais regroupant talents et compétences diverses peuvent prétendre inventer cette nouvelle écriture encore balbutiante. C'est pourquoi certaines structures ont été créées pour servir précisément de creuset à cette fusion de talents épars. Ainsi du Nebraska Videodisc Design Production Group aux États-Unis. En France, pour valoriser le choix original d'un réseau d'images bidirectionnel, le Centre national d'études des télécommunications (C.N.E.T.) et le Service de la prospective (S.P.E.S.) de la direction générale des télécommunications ont présidé à la naissance d'une association, IMEDIA (2), destinée à produire des programmes audiovisuels interactifs. Y collaborent des personnes de profils différents, soucieuses de mettre leurs compétences à la disposition de ceux qui désirent faire l'apprentissage de ce nouveau média et contribuer à inventer son écriture.

Cette initiative est un premier pas vers la production de programmes interactifs. Pour autant, les questions de matériels demeurent posées, et il y a fort à parier que le succès de l'image interactive ne pourra reposer sur des importations massives de vidéodisques. Ces questions ont d'autant plus d'importance que bien souvent pouvoir culturel et pouvoir économique s'adosent l'un à l'autre.

MARIE MARCHAND (\*).  
(\* Chargée de mission au Service de la prospective de la direction générale des télécommunications, présidente de l'association IMEDIA.

## MEDIAS DU MONDE

### ÉTATS-UNIS

#### Le premier service de télévision directe par satellite

United Satellite Communication International (U.S.C.I.) lance au mois de novembre dans l'Etat d'Indiana le premier service de télévision directe par satellite. Pour 40 dollars par mois, l'utilisateur peut louer un équipement de réception (antenne parabolique et décodeur) et avoir accès à cinq chaînes de télévision offrant des films, de la musique, du théâtre, de l'information, du sport et des programmes pour les enfants. U.S.C.I. — qui compte réunir en trois ans 500 000 abonnés — vise un marché bien précis : celui des foyers américains non câblés et en particulier les immeubles de 60 à 120 logements, les hôtels, les hôpitaux, etc.

U.S.C.I., qui avait déposé sa demande d'autorisation (1) bien après les principaux lauders de ce nouveau marché (Comcast, C.B.S., etc.), a pris de vitesse tous ses concurrents. Ces derniers comptant en effet diffuser des programmes de télévision directe sur des satellites de grande puissance, dont le lancement est prévu seulement à partir de 1986, U.S.C.I. a eu recours à un engin de moyenne puissance, le satellite Anik C2, lancé par les Canadiens en juin dernier. Non prévu pour la télévision directe, Anik C2 relie des programmes de télévision vers les réseaux câblés ou les télévisions locales qui, pour les capter, utilisent des stations de réception importées et coûteuses. Pour passer de cette réception collective à une réception individuelle, U.S.C.I. a eu recours à une nouvelle bande de

fréquence et à un dispositif original d'amplification du signal.

Ces améliorations techniques permettent de capter les émissions de U.S.C.I. avec des antennes paraboliques de 80 à 120 cm de diamètre dont le coût (décodeur compris) ne dépasse pas 550 dollars. C'est la société General Instruments qui a été chargée de fabriquer cet équipement de réception pour un contrat de 600 millions de dollars.

Les experts américains suivent avec beaucoup d'attention le développement de U.S.C.I. A un moment où le câble connaît une relative stagnation, la télévision directe par satellite peut diffuser à moindre coût des chaînes commerciales ou des programmes payants aux 30 millions de foyers non câblés. On estime aux Etats-Unis que le coût de diffusion d'un programme national sur un réseau câblé est de 1 000 dollars par abonné, en supposant un taux d'abonnement de 50 %. Or, sur la base de deux millions d'abonnés, le coût de la diffusion du même programme par satellite tombe à 600 dollars par abonné.

(1) La commission fédérale des communications (F.C.C.) a accordé en juillet 1981 neuf autorisations à des projets de télévision directe par satellite.

#### Succès de Disney Channel

Après sept mois de fonctionnement, Disney Channel a déjà dépassé les 500 000 abonnés, rattrapant ainsi Playboy Channel, lancé quelques mois plus tôt. Ces deux programmes de télévision payante sont diffusés sur les réseaux câblés américains.

### PAYS-BAS

#### Trois projets de télévision payante

Le gouvernement néerlandais hésite encore à autoriser la télévision payante sur les réseaux câblés. Trois sociétés privées proposent des services d'une quarantaine d'heures de programmes par semaine, principalement des films et des émissions de divertissement.

Deux d'entre elles sont liées à des groupes de presse et d'édition. La troisième, Euro-TV, a des liens étroits avec la société belge S.E.P.P., editrice des « Schtroumpfs », qui étudie aussi un programme de télévision par satellite.

Le gouvernement néerlandais souhaite que la télévision payante serve à relancer l'industrie audiovisuelle nationale. Seuls 15 % des films diffusés sur les écrans néerlandais sont d'origine nationale ; 65 % d'entre eux sont américains.

### EUROPE

#### Cinéma et télévision

Le Parlement européen se penche sur les rapports conflictuels entre cinéma et télévision. Rappelant que la fréquentation cinématographique a diminué de 50 % à 90 % dans les pays de la Communauté, M. Fajardie, député socialiste représentant la France, a déposé un projet de résolution visant à mieux protéger le grand écran contre la boulimie du petit. Selon ce projet, les chaînes de télévision des pays européens ne pourraient plus diffuser de films du vendredi soir au dimanche soir, jours de grande fréquentation des

salles. Aucun film ne pourrait passer sur le petit écran durant trois ans à compter de sa première diffusion en salle ; le délai serait de six à dix-huit mois pour la vidéo. Le projet prévoit pour les télévisions européennes un quota de 60 % de films provenant de la Communauté. Il réclame aussi une revalorisation des prix d'achat et recommande des initiatives collectives en matière de lutte contre la piraterie.

Très inspiré par la législation française, le projet de M. Fajardie pourrait être discuté dans les semaines qui viennent.

### FRANCE

#### Diversification des Editions mondiales

Les Editions mondiales, qui possèdent 67 % de Régie cassette vidéo (R.C.V.) et 50 % des H.E.M. (filiale commune de production avec Hechtel), viennent de créer trois nouveaux départements chargés de suivre les activités audiovisuelles. Revcom s'occupera des relations commerciales avec Canal Plus (le quatrième chaîne) et les réseaux câblés, sous la direction de Mme Marie-Christine Groffmünd, qui a récemment quitté le service commercial de TF 1. Revcom films est spécialisée dans la production et la distribution de longs métrages. Revcom télévision suivra les coproductions internationales.

D'autre part, la société Gallic publicité, qui s'occupe à l'instar du groupe de la régie de plusieurs titres de presse, vient de créer un département vidéo chargé de vendre des spots sur les cassettes pré-enregistrées. R.C.V. serait, bien sûr, le premier éditeur concerné.

J.-F. L.

## VIDEOCASSETTES SELECTION

### Jacques Brel

Cette deuxième cassette éditée sur Jacques Brel est conçue comme une anthologie musicale retraçant les grandes étapes de la carrière du chanteur. Catherine Dupuis a remonté l'émission « Nous les artistes » diffusée sur TF 1 en 1978, en supprimant tous les témoignages.

Restent vingt-trois chansons ponctuées par des extraits d'interviews où Jacques Brel parle de l'enfance, de Dieu, des hommes, de l'amour. On retrouve le chanteur à vingt-huit ans, lors de sa toute première apparition dans l'émission de Jacqueline Joubert (« Rendez-vous avec »). De ces premières chansons, on passe ensuite aux grands succès (« Le plat pays », « Jaff », « Madeline », « Jacky », « Amsterdam ») pour finir avec une version très émouvante de « Ne me quitte pas » enregistrée pour un dernier reportage de la télévision en 1973. Il faut y ajouter deux pourcentages précieux : une version étonnante des Bonbons filmée à l'occasion du « Palmarès de la chanson » en 1968 et un des rares extraits filmés de la comédie musicale l'Homme de la Menace.

« Jacques Brel : nous les artistes ». Edité et distribué par Cinébaque.

### Les Dames de la côte

« C'est la naissance des femmes de notre temps. On les verra passer du dix-neuf au vingtième siècle, jeter leurs corsets, couper leurs cheveux, montrer leurs jambes, libérer leur silhouette... ». En filmant ses héroïnes sur fond d'histoire entre 1910 et 1925, Nina Compton a certainement réalisé une des séries les plus populaires de la télévision française. Ce mélodrame flamboyant bénéficiant d'une très bonne

distribution (Fanny Ardant, Edwige Fenech, Francis Huster et Françoise Fabian), est édité en coffret cadeau de fin d'année. Cinq cassettes pour 990 F.

« Les Dames de la côte ». Edité et distribué par Polygram.

### Films

La Communion solennelle, de René Farest avec Philippe Léotard et Nathalie Baye. Edité et distribué par U.G.C. vidéo.

Les Trois Jours du condor, de Sydney Pollack avec Robert Redford et Faye Dunaway. Edité par C.B.S./Fox et distribué par U.G.C. vidéo.

A la recherche de la panthère rose, de Blake Edwards avec Peter Sellers et David Niven. Edité et distribué par Warner home video.

Le Prince de New-York, de Sydney Lumet avec Treat Williams et Jerry Orbach. Edité et distribué par Warner home video.

L'Obsédé, de William Wyler avec Terence Stamp et Samantha Eggar. Edité et distribué par G.C.R.

### Grands classiques

Une étoile est née, de George Cukor avec Judy Garland et James Mason. Edité et distribué par Warner home video.

Arsenic et vieilles dentelles, de Frank Capra avec Cary Grant et Priscilla Lane. Edité et distribué par Warner home video. Version originale sous-titrée.

La Tigre du Bengale, et le Tombeau hindou, de Fritz Lang avec Debra Paget et Paul Hubschmid. Edité par FM vidéo et distribué par Warner home video.

JEAN-FRANÇOIS LACAN.









BRUCE DAVIDSON/MAGNUM

## ENTRETIEN

### Paul Watzlawick et la « thérapie familiale »

Au centre de Palo-Alto, en Californie,  
où il travaille, le psychologue  
Paul Watzlawick tente d'appliquer  
à la psychothérapie familiale  
les recherches d'avant-garde  
sur la cybernétique et la communication.

**L**e professeur Paul Watzlawick est l'un des plus célèbres psychologues de l'équipe de l'Institut de recherches mentales de Palo-Alto, en Californie. Ce centre se donne pour but d'appliquer à la psychothérapie familiale les recherches d'avant-garde en communication et en cybernétique. La nouvelle communication, conçue à l'origine par Gregory Bateson, est un système culturel dans lequel est inséré l'individu, lui-même assimilé à un système de causalité non linéaire mais circulaire, c'est-à-dire dans lequel l'effet réagit sur la cause. La communication, qui se produit à la fois sur les plans verbal et gestuel, a parfois un sens contradictoire. D'où la notion, mise en avant par l'école de Palo-Alto, du *double bind* (traduit en français par « double contrainte »). Dans cette situation, le sujet est soumis à plusieurs ordres contradictoires émis simultanément, induisant ainsi une véritable pathologie de la communication.

Pour Paul Watzlawick, la maladie mentale n'est pas un état affectant un individu isolé ; c'est aussi une fonction que celui-ci assume à l'intérieur du système dont il fait partie : la famille. Il est donc nécessaire de s'attaquer au système familial tout entier si l'on veut mener une action thérapeutique efficace.

« Comment avez-vous été amené à travailler à l'Institut de Palo-Alto en Californie ? »

— En premier lieu, ce fut ma rencontre avec les écrits du groupe de Bateson. En 1952, ce groupe avait commencé certaines recherches d'avant-garde qui m'ont convaincu qu'ils avaient élaboré une approche thérapeutique beaucoup plus efficace que l'approche traditionnelle que j'avais apprise en Europe. Je suis donc allé à Palo-Alto pour participer à ces intéressantes recherches.

— Pourtant, Gregory Bateson, votre inspirateur, est anthropologue, tandis que vous êtes psychologue. Où se situe la convergence entre vos recherches respectives ?

— L'élément nouveau que Bateson avait introduit dans le domaine de la psychiatrie était précisément l'approche anthropologique. Tandis que le psychiatre est formé à approcher les phénomènes de la « folie » avec un modèle scientifique, avec une théorie toute faite *a priori*, l'anthropologue procède de façon opposée : il entre dans une culture étrangère avec un minimum de préconceptions, il observe « objectivement » ce qui se passe dans cette culture pour arriver à une compréhension plus juste de la dynamique des processus internes de communication. C'est cette méthodologie que Bateson a appliquée aux phénomènes dits psychiatriques.

— Est-ce ainsi qu'il a pu aboutir à la théorie du *double bind* (de la « double contrainte ») ?

— En effet, c'est comme cela qu'il est arrivé à élaborer cette théorie.

— Comment fonctionne, dans la pratique, la « thérapie familiale » de Palo-Alto ?

— Notre modèle de thérapie, qui est basé sur les idées de Bateson, est un modèle intrafamilial, interpersonnel et interactionnel, tandis que le modèle des thérapies classiques est fondé sur le processus intrapsychique. Autrement dit, dans le modèle classique, on cherche à comprendre ce qui se passe dans l'esprit du patient, et pour ce faire, il faut remonter dans le passé du malade. Ce sont donc des méthodes rétrospectives, qui se basent sur une causalité linéaire : on suppose que l'événement A a eu comme effet un événement B et que celui-ci, à son tour, a produit un effet C, etc. Il faut alors retourner au passé et remettre la « Raison » dans sa position sublimée. On croit, en effet, que, dès que le patient comprendra l'« irrationalité » de certains comportements, il les changera.

— Dans la thérapie que nous sommes en train d'élaborer depuis vingt ans, au centre de thérapie de Palo-Alto, nous nous intéressons plutôt à ce qui se passe dans le présent, *hic et nunc*, afin de pouvoir changer le processus d'interaction actuel, sans faire référence au passé. Selon notre vision des choses, inspirée des idées cybernétiques, il n'est pas nécessaire de comprendre les causes pour travailler sur les effets.

#### La « boîte noire »

— Vous considérez l'homme comme une « boîte noire » ?

— Jusqu'à un certain point. Nous considérons en effet la famille, le système humain, comme une « boîte noire » : nous examinons l'« input » pour voir quel est l'« output ». Depuis vingt ans, c'est notre modèle préféré, enrichi par les théories de Prigogine et d'autres savants.

— Ne risquez-vous pas d'avoir des surprises en ignorant le contenu de la « boîte noire » : l'« output » peut varier d'une manière surprenante...

— C'est précisément ce que nous cherchons à faire, car nous avons souvent observé que la raison du changement est un événement fortuit, imprévisible. Nous cherchons à introduire dans le système familial des comportements nouveaux que la famille aurait pu inventer elle-même, mais qu'elle n'a pas fait parce que sa vision du monde était trop étroite ; elle ne s'est donc pas servi de toutes ses possibilités.

— Ce qui est étonnant dans la *brief-therapy* que vous exercez, c'est le fait que vous avez mis au point un système de dix séances au bout desquelles vous avez obtenu 60 % de succès. Est-ce que ceci pourrait bouleverser le traitement de malades mentaux ?

— Théoriquement, ceci devrait avoir un impact sur la psychiatrie. Mais comme l'a déjà remarqué Thomas Kuhn, les idées nouvelles ne s'imposent pas pour leur efficacité, mais seulement parce que les gens qui pensent dans le cadre des idées traditionnelles meurent...

#### Une source infinie de messages

— Selon Bateson, la communication est une matrice dans laquelle sont enclavées toutes les activités humaines. Pourrait-on en déduire qu'un extroverti serait mieux adapté aux activités de la vie qu'un introverti ?

— Pas du tout. Vous savez que la distinction entre extraversion et introversion n'a pas grand-chose à voir avec le style de communication. Même si je suis introverti, je participe en même temps aux lois de la communication. Je crois que la distinction faite par Jung entre ces deux types de comportement ne s'applique pas à la « communication », mais au fait que l'extraverti se situe plutôt vers le monde extérieur, tandis que l'introverti observe, pour ainsi dire, le monde extérieur à partir de son propre monde intérieur.

— Vous qui croyez à l'omniprésence de la communication, que pensez-vous de la remarque de Norbert Wiener : « On peut considérer le monde comme une myriade de messages » ?

— Je crois — en effet — qu'on peut considérer l'environnement comme une source infinie de messages, qui nous offrent, par leur impact, une certaine orientation dans un monde qui reste par ailleurs incompréhensible. Il est aussi vrai que tous les messages ne sont pas adressés de la même façon à nous tous, c'est-à-dire qu'il y a des messages qui proviennent de l'environnement et qui me sont adressés, et non pas à mon chien ni à mon chat...

— Est-ce que le fait d'être capable de capter un maximum de messages reflète une disponibilité d'esprit accrue ?

— C'est une nécessité, parce que si nous n'acceptions pas ou ne comprenons pas ces messages, nous risquons de mourir. Il s'agit de messages très importants

qui nous indiquent ce qu'il faut faire pour survivre...

— Une personne plus intelligente serait-elle capable de capter davantage de messages qu'une autre ?

— Je le crois. Les êtres plus différenciés par nature utilisent un nombre plus grand de messages. Mais je crois aussi que nous cherchons tous à vivre avec un minimum de messages, parce que, comme le dit Wiener, il y en a une myriade, et on ne peut pas les utiliser tous.

— Il y aurait un risque de saturation par excès d'information ?

— Exactement, il faut réduire celle-ci à un minimum vital.

— Il y a aussi des informations à « double contrainte » qui sont imposées par la famille, ou par la société, et qui, à un moment donné, deviennent intolérables. Dans ce cas, l'individu se réfugie — parfois — dans la schizophrénie. Mais, à un moindre degré, ne serions-nous pas tous « manipulés », tandis que quelques-uns seulement réussissent à « résister » davantage ?

— Je ne sais pas si nous sommes manipulés à outrance, mais je crois que les cas que nous avons étudiés prouvent, en effet, qu'il y a aussi dans les familles dites « saines », ou dans les familles qui « fonctionnent », qui « marchent » normalement, une certaine « manipulation », mais celle-ci reste dans des limites tolérables. Chaque famille, pour exister, pour satisfaire ses exigences biologiques, psychologiques ou sociales, doit établir des règles ; elle est donc obligée de « manifester », si vous voulez. Mais en même temps, elle laisse un espace de liberté suffisamment souple pour que chacun puisse développer son propre style personnel, sa propre individualité.

— Mais où passe la frontière entre la « manipulation saine » et celle qui ne l'est plus ?

— On ne peut pas tracer la frontière. Nous avons vu que, dans des familles dites « saines », il y a presque toujours la possibilité de « métacommuniquer », c'est-à-dire qu'on peut y communiquer sur les messages, tandis que, dans les familles troubles, tout se passe comme si la métacommunication était interdite, à l'instar des sociétés totalitaires où il faut obéir sans poser la moindre question.

GUTTA PESSIS-PASTERNAK

(Lire la suite page XIV.)



# ENTRETIEN

## Paul Watzlawick

(Suite de la page XIII.)

— On pourrait soutenir que dans ces cas-là, la « maladie mentale » n'est plus l'état d'un individu isolé, mais la dialectique qui s'instaure à l'intérieur d'un groupe, qui a besoin de cette « répartition de rôles » pour fonctionner, « guérir » un « malade », sans faire éclater les groupes dans lesquels il est inséré ?

— C'est en effet la difficulté avec le traitement individuel. On a constaté qu'il était relativement facile avec les traitements classiques de guérir un malade mental, et de le faire parvenir à un état de fonctionnement satisfaisant. Mais, dès qu'il reparaît dans sa famille, la situation préalable — celle qui l'avait envoyé à l'hôpital psychiatrique — se rétablit. Il n'y a donc que deux possibilités : soit le malade redevient « fou » à nouveau, soit, s'il a la force de caractère de résister à cette influence pathogénique de la famille, un autre membre de cette famille commence presque inévitablement à manifester des symptômes.

— Est-ce qu'il ne s'agit pas aussi d'un certain jeu de pouvoir familial ?

— Pas seulement, parce que le pouvoir implique toujours une position individuelle : quelqu'un a le pouvoir. Selon notre optique, c'est le système tout entier qui impose, d'une façon superpersonnelle, cette contrainte à l'individu. Dans la thérapie familiale, nous cherchons précisément à éviter que la guérison du patient « identifié » ne fasse éclater le reste de la famille.

— Vos recherches sur la communication, ses processus et ses effets pragmatiques peuvent-elles être utilisées dans une auto-guérison ?

— C'est une question très débattue actuellement. Mes collègues et moi-même, nous ne croyons pas que cela soit possible, pour la simple raison que, lorsque nous sommes à l'intérieur d'un système, nous ne pouvons pas saisir sa complexité ou sa globalité. Pour comprendre un système complètement, il faut pouvoir en sortir et l'observer de l'extérieur. Autrement dit, pour me guérir moi-même, je devrais pouvoir sortir de ma propre peau et m'observer du dehors, comme un observateur objectif l'aurait fait.

— Quelles sont les convergences ou les divergences entre vos conceptions et les principes de l'antipsychiatrie, tels qu'ils ont été définis par Laing ou Cooper ?

— Je pourrais vous répondre seulement d'un point de vue théorique : le modèle de l'antipsychiatrie n'est rien d'autre qu'un bouleversement du modèle de la causalité traditionnelle. Selon la vue traditionnelle, c'est le fou qui est la « vraie » cause et qui fait souffrir son environnement normal ; tandis que dans le modèle de l'antipsychiatrie, le prétendu fou est le seul être sain, et c'est la société qui est malade. Cette conception nous a très peu aidé, parce que ce n'est pas autre chose qu'un renversement de la vieille causalité aristotélicienne, c'est-à-dire de la causalité linéaire. Or, lorsqu'on commence à penser en termes de causalité circulaire, inspirée par la « théorie des systèmes », on voit que l'optique des choses change complètement.

### La « folie » est relative

— Au fond, croyez-vous que la « folie » existe réellement ?

— La « folie » est aussi quelque chose de très relatif. Lorsque je suis arrivé à Bombay, on m'avait présenté à des *swamis*, c'est-à-dire des saints. En Occident, certains d'entre eux auraient été diagnostiqués comme des cas de schizophrénie catatonique, tandis qu'en Inde ils étaient considérés comme des saints. Autrement dit, ce qui est perçu comme pathologique dans une culture peut être considéré comme la normalité dans une autre.

— On se heurte à un phénomène analogue à l'intérieur d'une même culture : quelqu'un d'hyper sensible est taxé de « fou », tandis que quelqu'un d'autre, qui est insensible, est considéré comme normal...

— Il y a une chose qui est encore plus « folle » : le génie, qui ne rentre dans aucun des critères de la normalité quotidienne...

— La « folie » n'est, au fond, qu'un phénomène social...

— C'est, en effet, un phénomène social, c'est l'attribution d'une signification de valeur à des phénomènes.

— Le « fou du roi » avait pourtant un rôle important à jouer...

— Très important. Nous avons pu constater que dans des familles où se trouvaient des cas de schizophrénies, le « patient identifié » joue précisément le rôle du « fou du roi ».

— Ne croyez-vous pas que notre société est trop logique et rationnelle pour pouvoir tolérer ces « anormalités » ?

— Elle est en train de se faire toujours plus logique et rationnelle, cependant nous observons déjà quelques contre-courants prometteurs...

### L'imagination précède la logique

— L'école de Palo-Alto — qui cherche moins la cause des maladies qu'à modifier un symptôme ou une conduite présente — a-t-elle plus de difficultés à se faire accepter en France qu'aux Etats-Unis ?

— J'ai l'impression, à la suite de mes voyages en Europe, qu'il y a, effectivement, une acceptation plus grande de ces idées aux Etats-Unis qu'en Europe. Ici, elles ne sont plus tellement nouvelles, alors qu'en Europe règne encore une espèce de conflit entre les idées traditionnelles, c'est-à-dire la thérapie basée sur les idées psychanalytiques, et la thérapie interactionnelle que nous proposons.

— Vous préférez souvent illustrer vos « cas » par des exemples littéraires, plutôt que par des théories scientifiques...

— Parce que je crois qu'il est beaucoup plus facile de comprendre quelque chose quand il s'agit d'un exemple provenant de ce que je pourrais appeler l'« hémisphère droit ». Si vous analysez l'œuvre de Jackson, vous verrez que, dans les dernières années de sa vie, il a utilisé presque exclusivement des métaphores, des histoires, des mots d'esprit, et pas des théories scientifiques, parce que les premiers ont un impact beaucoup plus direct et clair sur les patients.

— Vous parlez des deux hémisphères du cerveau humain : à gauche, celui de l'analyse, de la raison, et à

droite, celui de la saisie holistique et poétique ; croyez-vous que, si l'on pouvait suractiver l'hémisphère droit, on pourrait produire des créateurs « sur mesure » ?

— Cette idée m'effraie et me fait penser à ce que Popper avait dit concernant l'idée platonicienne du règne du plus sage, celui qui décide de produire des créateurs sur mesure... Selon moi, une chose plus intéressante et plus importante serait d'aboutir à des personnes qui réussissent une espèce de coexistence harmonieuse entre les deux hémisphères, afin de pouvoir utiliser les deux d'une façon optimale.

— On a l'impression qu'en Occident nous utilisons beaucoup trop le cerveau gauche, puisque nous sommes conditionnés d'une manière rationnelle et compétitive. Se pourrait-il que nous sachions un jour utiliser davantage notre cerveau droit afin d'accéder à un monde poétique ?

— En théorie, certainement, mais je ne sais pas comment on pourrait former des personnes aptes à penser davantage avec l'hémisphère droit.

— Il y a pourtant un best-seller en Californie écrit par Betty Edwards : *Comment dessiner avec l'hémisphère droit du cerveau*, dans lequel elle explique certaines méthodes permettant de bloquer le cerveau gauche afin de donner libre cours au cerveau droit...

— C'est vrai. Moi-même, j'ai commis un livre qui s'appelle *Le langage du changement*, dans lequel je propose — selon les principes de notre thérapie — de bloquer la force de censure de l'hémisphère gauche pour parler directement à l'hémisphère droit. C'est ce qu'on fait en hypnose, où l'on s'adresse tout particulièrement à l'hémisphère droit de la personne.

— Puisque vous citez le savant Kékulé : « Apprenez à rêver, messieurs, peut-être alors verrons-nous la vérité », endosseriez-vous aussi le précepte de Georges Duby : « La trace d'un rêve n'est pas moins réelle que celle d'un pas » ?

— Certes, car c'est aussi mon opinion profonde.

— Cela veut-il dire qu'en fin de compte les choses se passent davantage dans le monde du rêve que dans la réalité ?

— Elles se présentent en effet plutôt sous la forme d'un rêve, d'une fantaisie. Le fameux mathématicien allemand Gauss a dit : « La solution, je l'avais déjà, alors il me fallait découvrir, maintenant, comment j'y suis parvenu. » C'est-à-dire que l'hémisphère droit avait déjà la solution, mais c'était la tâche de l'hémisphère gauche de prouver de façon logique et mathématique comment il était arrivé précisément à ce résultat. Autrement dit, l'imagination précède la logique !

GUITTA PESSIS-PASTERNAK

### POESIE

#### Serge Sautreau

Né en 1943 dans l'Yonne, Serge Sautreau a voyagé en Afghanistan et en Inde. Après avoir collaboré aux *Temps modernes* et à *Change*, il a participé à *Mise en page* puis à *Fin de siècle*. Il a notamment publié *L'autre Page* (Seghers), *Hors, le Gai désastre* (Bourgeois) et *Abalochoas* (Bordas et fils).

Par énumérations de singularités, cette langue défie les vacarmes, le carnaval des signes. Ici, le discontinu trace des relations entre quelques évidences.

CHRISTIAN DESCAMPS.

#### Passage du solstice

Choc  
Entre les poumons  
Les étoiles n'y sont plus

Les ibis  
Le mouvement miroir  
L'hypnose du bain des choses  
Les glissements de quel vide

Le cours du sang  
La fonte des neiges  
L'image qui croît vaine  
Le centre des deux yeux

Les mirages  
Les bruits  
La brèche

Les explosions horizontales  
Les roseaux, l'aurora  
La croix dans l'eau qui lène

Le retrait  
L'avancée  
Les lisères

La pierre du berger  
Le mur sonore  
Le gardien de l'aura

Diversités caduques à la rencontre  
Rendez-vous d'absorption

Les enfants rutilants  
Sauts périlleux, irisations  
Gerbes sacrées dans l'eau des dieux

L'arrière-esprit des mondes  
Le rayonnement sans forme

Un village vient au jour  
Chuintement liquide  
Palpitation de la lumière sous les sables

Insistante piste des reflets  
Volatiles évidences  
Caverne  
Calice

Le pas profond des buffles  
L'inconnu du bûcher  
L'invention du flux

Intacte ressemblance  
Otant ses pants de duel

Force  
Au-delà du sol des vasques des lotus

Incrediblement seule  
Sans l'être

(ALORS, V. 3.)

\* Sauf mention contraire, tous les textes publiés dans cette rubrique sont inédits.

## Aux quatre coins de France

### Vacances et loisirs

#### COTE D'AZUR-MENTON

Hôtel CÉLINE-ROSE  
57, avenue de Sospel, 06500 Menton.  
Tél. (93) 35-74-69-28-28-38.  
Châtres et châteaux et emplacements, cuis.  
famil., assés, jardin. Pension compl.  
autisme-liv. 83-84 : 152 à 172 F T.T.C.

#### CORRÈZE

#### en LIMOUSIN

Vacances scolaires  
en Gîte d'enfants  
Des familles rurales sélectionnées  
accueillent vos enfants à la ferme.  
A partir de 840 F la semaine  
en pension complète  
incluant activités de loisirs  
(poney, randonnée, tissage, etc.).  
Documentation gratuite :  
Loisirs-Accueil  
Maison du Tourisme - Quai Baluze  
19000 TULLE  
Téléphone : (55) 26-46-88

### Produits régionaux

HUILE D'OLIVE VIERGE EXTRA  
Produit naturel de renommée millénaire.  
Catalogue et tarif M gratuits.  
Demandez à STE-HÉLÈNE, R.P. 37  
SALON-DE-PROVENCE, 13632 Cote.

FOIE GRAS D'OIE ou de CANARD  
à l'ancienne ou mi-cuit.  
Fab. artis. Doc. grat. à Bernard LAFON,  
agriculteur/conservateur,  
Domaine de BELLAC 33670 SADRAC

FOIE GRAS MI-CUIT  
TERRINE DE FOIE GRAS FRAIS  
BLOC DE FOIE GRAS  
OIE ou CANARD  
de 70 g à 660 g net  
LA MAISON DE CADELLAN  
32220 LOMBEZ (GERS)  
(62) 62-43-51

### Vins et alcools

CHATEAU DU VERGEL  
Grand cru Minervois  
Direct du vigneron au consommateur  
Bernard MAZARD, 1120 GINESTAS

VINS DE BOURGOGNE — Demandez tarif  
spécial à J.-C. BOISSET, viticulteur  
dévoué, 21700 Nuits-Saint-Georges.

CHATEAU LA TOUR DE BY  
Cru Grand Bourgeois du Médoc  
Bégas-Monod, 33940 Lappare Médoc  
Tél. : (56) 41-80-03  
Documentation et tarif sur demande

Château Marquisat de Binet  
Montagne Saint-Émilion  
Mise en bouteilles au Château  
Documentation et tarif sur demande  
33570 PARSAC

Commande urgente : (1) 723-69-69  
GRANDS VINS DE BORDEAUX  
A.O.C. Fronsac — TARIFS  
GUILLON-KEREDAN, Propriétaire  
CHATEAU LES TROIS-CROIX, 33126 FRONSAC  
Se recommander du journal

Découvrez un HAUT-MÉDOC  
LE CHATEAU DILLON  
Vente directe — Prix franco  
LYCÉE AGRICOLE DÉPARTEMENT  
33290 BLANQUEFORT — Tél. 35-02-27

#### CHATEAU ANNICHE 1<sup>re</sup> COTES DE BORDEAUX

Vignobles MICHEL PION  
HAUX 33550 LANGOIRAN.  
Tarif 16 F départ, rouge 81.

#### 1<sup>er</sup> CRU SAUTERNES

« LA TOUR BLANCHE »  
Ecole de viticulture et d'œnologie  
BOMMES

33210 LANGON — (56) 63-61-55.

CHAMPAGNE 1977 supérieur  
La bouteille : 55 francs T.T.C. franco à  
partir de 15 bouteilles. Tarif spécial par  
quantité C.E. (Comité d'entreprise).  
BONDON Jean-Luc, récoltant,  
51200 REUIL, Epervy, C.C.P. Chalon  
1846-69 B. 74. (26) 50-32-10.

VINS FINS D'ALSACE médocaux  
Charles SCHLÉRET, propriétaire-  
viticulteur à 68230 TURCKHEIM.

BEAUJOLAIS-VILLAGES, Expéd.  
direct propriété R. MARTIN et Fils,  
Viticulteurs à Ey-de-Bullat  
69430 RÉGNIE-DURETTE.

CLOS LABARDE  
CHATEAU TOUR DE BARDES  
ST-ÉMILION GRAND CRU  
J. BAILLY

Propriétaire-récoltant  
« BERGAT », 33330 ST-ÉMILION  
Tél. : (57) 74-40-26  
Documentation et tarif sur demande  
GRANDS VINS ANJOU ET SAUMUR

Domaine Hauret-Baleine  
49540 MARTIGNÉ-BRIAND

MERCUREY vente directe propriété  
12 bout. 1980 A.O.C., 348 F.T.T.C. franco dom.  
Tarif sur demande. Tél. (85) 47-13-94  
Louis MODRIN, viticulteur - 71500 MERCUREY

50 MÉDAILLES  
Château Saint-Estève  
GRAND VIN - COTES-DU-RHÔNE  
Millesimes 1982 vins rouge, rosé, blanc  
Vin vieux de Syrah  
Documentation et tarif (M2) sur demande.  
FRANCAIS Père et Fils  
Propriétaires-Récoltants  
Uchacq, 64100 Gers. Tél. : (80) 34-34-04  
(Se recommander du « Monde »)

Votre culture gastronomique est  
terriblement délicate et vous ne pouvez pas  
LE VIN D'ARBOIS

Découvrez-le chez un vigneron  
de souche multiséculaire  
Robert JOUVENOT  
10, Grande-Rue - 39600 ARBOIS  
Par 24 bout. de 25 à 28 F la bout.

1982  
MILLESIME EXCEPTIONNEL  
Choix de 12 grands bordeaux  
à retenir en souscription  
à des prix exceptionnels  
Écrire pour tarif à Ponty-Dezaix et Fils  
33126 FRONSAC

Découvrez le POUILLY-LOCHE  
et le POUILLY-VINZELLES  
Vins blancs A.O.C.  
Pinot-Chardonnay  
Tarif sur demande  
Cave des Grands Crus, 71145 VINZELLES

BORDEAUX  
DOMAINE DU BALLAT  
Médailles concours agricole Paris  
TREJAUT, viticulteur, Saint-Amand-de-Bolt  
33490 ST-MACAIRE. Tél. (56) 63-70-29  
Franco T.T.C. à partir de 3 carons (36 l.)  
Rouge 81 : 19 F la l. Blanc sec : 18 F la l. 75 cl  
Vin de table rouge : cabot : 30 : 300 F.



HISTOIRE

# Le combat obscur d'un moine génial : Johann Mendel

En menant dans son jardin des recherches obscures, un moine autrichien, Johann Mendel, découvrit les lois de la transmission héréditaire. Ce qui annonçait une révolution scientifique passa, sur le moment, totalement inaperçu.

COMME le Bourgeois gentilhomme faisait de la prose sans le savoir, les éleveurs et les cultivateurs appliquaient spontanément dans leur activité, depuis toujours, les lois de la génétique, la science de l'hérédité. Ainsi, la plupart des races d'animaux domestiques et de variétés de plantes cultivées furent obtenues bien avant la découverte de la génétique scientifique. La naissance de la génétique (qui passa inaperçue à l'époque) fut enregistrée en 1865, date à laquelle le moine autrichien Mendel publia les lois statistiques qui régissent la transmission héréditaire dans tous les cas de croisement des êtres vivants.

Né en 1822, la même année que Pasteur, Johann Mendel vit le jour à Heinzendorf-sur-Ordnau, petit village de l'ancienne Moravie, appartenant alors à l'empire d'Autriche. D'extrême sociale tout aussi humble que Pasteur — leurs pères étaient d'anciens soldats des guerres de Napoléon et leurs mères, filles de jardinier, Mendel ne fut point un enfant gâté — par la fortune.

Les parents de Mendel avaient une petite ferme, mais leur vie était assez dure car le paysan autrichien devait au seigneur féodal trois journées de corvée par semaine. Malgré tout, le père de Johann possédait un verger — qu'il avait planté lui-même — où il opérait des greffes d'arbres fruitiers. Le jeune Johann Suit ainsi une sorte d'apprentissage horticole auprès de son père.

Johann Mendel fit ses premières classes à l'école de son village natal, où selon les désirs de la châtelaine de l'endroit, la comtesse Waldburg, on enseignait — comme dans toutes les écoles de la région — outre les matières classiques du programme scolaire, un brin de sciences naturelles. Impressionné par les remarquables dispositions de son élève, l'instituteur du village, Thomas Makitt, insista auprès de ses parents pour que le jeune Johann puisse poursuivre ses études. Envoyé à l'école de Leupnik, éloignée d'une vingtaine de kilomètres, malgré une certaine résistance de son père, qui rêvait que son fils lui succède à la ferme ancestrale, Johann, âgé de onze ans, est admis, après une année de travail, à l'Ecole supérieure de Troppan, dirigée par un religieux du monastère de Brinn.

Des difficultés matérielles assombrissent la jeunesse studieuse de Mendel, mais il termine pourtant avec succès son stage à l'école de Troppan et s'inscrit, à l'âge de dix-huit ans, à l'université d'Olmütz. Sa situation est très précaire, mais, grâce à sa sœur Thérèse, qui cède en sa faveur une modeste dot qui lui fut constituée, il put continuer ses études.

Se décidant pour la vie ecclésiastique, Johann Mendel devient novice, à vingt et un ans, à la maison des Augustiniens à Brinn (aujourd'hui Brno, en Tchécoslovaquie), où, quatre ans plus tard, en 1847, il est ordonné prêtre sous le nom de Gregor.

En 1850, Gregor Mendel se présente à Vienne à un examen de physique et d'histoire naturelle, mais il est repoussé par quelques petits mandarins de l'époque dont le nom ne passa guère à la postérité. Revenu à Brinn, il assure une suppléance à l'Ecole technique. Enfin, après deux ans de stage à l'université de Vienne, Gregor Mendel est nommé professeur suppléant à l'Ecole moderne de Brinn. Il tente encore une fois sa chance, en 1856, à un nouvel examen lui ouvrant les portes sur l'enseignement supérieur, mais il est à nouveau refusé.

Renonçant à la grande voie universitaire, Mendel se contenta désormais d'enseigner, pendant quatorze ans, à l'Ecole moderne de Brinn, les éléments de physique et de sciences naturelles à de jeunes élèves. Mais c'est au monastère de Brinn — dont il deviendra même un jour le supérieur — qu'il passera la plus grande partie de sa vie. Et c'est le minuscule jardin de ce monastère qu'il immortalisera, grâce à ses célèbres expériences.

## Les lois des petits pois

Dès 1856, Gregor Mendel entreprend, au commencement en amateur, l'hybridation entre elles des variétés de pois. Il eut la chance d'observer avec clarté une répartition statistique des résultats de ses croisements.

Les petits pois s'avèrent un matériel idéal pour les expériences d'hybridation. En effet, les fleurs de pois sont fécondées par leur propre pollen, et cette autofécondation tend à établir un état homozygote, c'est-à-dire une uniformité du patrimoine héréditaire qui caractérise les lignées pures (consanguines). En tombant juste sur un matériel expérimental adéquat, le génie analytique de Mendel fit le reste : il décomposa ses observations en oppositions nettes de caractères, ainsi que, par exemple, fleurs colorées ou blanches, etc., en s'occupant de la transmission séparée de chacun.

Quelle fut l'originalité de la découverte de Mendel ? Tout simplement d'appliquer la statistique aux croisements des pois et de constater qu'après la première génération des hybrides constitués d'individus en apparence uniformes a lieu une ségrégation des caractères, dans les générations suivantes, dans des proportions mathématiques.

Ainsi, en croissant par exemple des fleurs rouges avec des fleurs blanches, on constate, selon les lois de Mendel, que la première génération hybride est uniformément rouge et que la ségrégation des couleurs commence dans la deuxième génération.

Considérons les deux facteurs venant des deux géniteurs qui déterminent la couleur blanche (BB) et rouge (RR) et examinons toutes les combinaisons possibles en première et deuxième génération :

BB + RR → BB + RR → BB + RR + BB + RR

En expliquant ce diagramme d'hybridation, on rencontre deux cas différents en apparence (en ce qui concerne le phénotype, c'est-à-dire la matérialisation du patrimoine héréditaire dans un organisme individuel), mais identiques dans leur mécanisme de transmission du patrimoine héréditaire (génotype, ensemble des facteurs héréditaires constitutionnels).

Un premier cas est celui de la dominance d'une couleur sur une autre ; ainsi, lorsque l'on croise des pois à fleurs rouges avec une variété de la même espèce, mais ayant des fleurs blanches, la couleur rouge domine en première génération pour toutes les combinaisons. Dans la deuxième génération apparaît ségrégation : 75 % de fleurs rouges — dont 25 % de fleurs rouges pures RR, et 50 % de fleurs contenant les deux facteurs héréditaires mais chez lesquelles le rouge domine (RB et BR) — et 25 % de fleurs blanches pures BB.

En revanche, suivant le même schéma statistique, mais en utilisant comme cobaye une autre plante (*Mirabilis alapa*) avec des fleurs blanches et rouges, on obtient en première génération une coloration uniforme rose, tandis que la ségrégation, dans la deuxième génération, donne un tableau où le génotype et le phénotype coïncident parfaitement, c'est-à-dire : 25 % de fleurs blanches pures BB, 50 % de couleur rose intermédiaire BR + RB, et 25 % de rouges pures RR.

Les expériences de Mendel permirent d'extraire les lois qui portent son nom et qui, en faisant apparaître la ségrégation des caractères, prouvent que les facteurs héréditaires se comportent d'une manière indépendante : ils se réunissent et se séparent, au travers des générations et des hybridations, selon les normes statistiques du hasard.

La dominance d'un facteur par rapport à un autre implique l'existence des facteurs héréditaires dominants, qui peuvent empêcher la manifestation d'autres qui sont appelés récessifs et qui n'apparaissent qu'à l'état homozygote, c'est-à-dire à l'état pur quand les deux facteurs venant des deux parents sont de même nature.

L'étude simultanée concernant la transmission de plusieurs caractères différents (grain rond et ridé, gousse jaune et verte...) prouva à Mendel que chacun est hérité indépendamment, car il est déterminé par un « facteur » qui lui est propre, d'où résulte l'idée de la discontinuité du patrimoine héréditaire.

La génétique chromosomique apporte des précisions aux lois de Mendel et considère que les facteurs mendéliens sont les gènes contenus dans les chromosomes, tandis que la génétique moléculaire développe une série de notions fondamentales de la science de l'hérédité. Malgré les progrès de la génétique, les lois de Mendel présentent toujours une importance exceptionnelle.

Il est à noter que le mendélisme est tout à fait exemplaire pour les aînés dont souffre la découverte dans l'histoire des sciences. Ainsi la grande mutation scientifique constituée par cette exceptionnelle découverte de la génétique peut être considérée comme une révolution différée. Car les résultats des expériences de Mendel, publiés en 1865 dans une revue de langue allemande — donc de circulation universelle — passèrent inaperçus du monde scientifique de l'époque, et ceux-ci durent être redécouverts au seuil de notre siècle, en 1900, par trois chercheurs, indépendamment les uns des autres : Hugo de Vries en Hollande, Carl Correns à Tübingen, et Erich Tschermak à Vienne.

## Les chiens et les grenouilles

Ces scientifiques firent leurs expériences sur des plantes. C'est le mérite de Cuenot en France, qui découvrit, en même temps que Bateson en Angleterre, que les lois de Mendel, jusqu'ici vérifiées seulement dans le règne végétal, ont la même signification dans le règne animal.

Dans l'allocation qu'il prononce à l'occasion du centenaire de la naissance de Lucien Cuenot, Jean Rostand affirme avec pertinence : « Mais c'est surtout dans l'étude de l'hérédité de la pigmentation chez les souris que Cuenot a fait œuvre créatrice. Il fut le premier, en France, à saisir la portée de la révolution mendélienne, et c'est grâce à lui, et à lui seul, que notre pays put dignement participer au grand mouvement de rénovation qui entraîna, aux environs de 1900, la science de la vie. »

Les lois de Mendel, découvertes en marge de la science officielle, passèrent inaperçues, nous l'avons déjà vu, et ont donc dû être redécouvertes avec un retard de trente-cinq années.

Ce marginal, génial, de la science que fut Gregor Mendel présenta ses célèbres lois et l'ensemble de ses recherches dans un mémoire communiqué en deux séances (8 février et 8 mars 1865) à la Société d'histoire naturelle de Brinn, qui fut publié dans le volume annuel des comptes rendus de cette société scientifique locale.

Mendel fit tout son possible pour que les fruits de ses expériences soient connus par le monde scientifique de l'époque : ainsi, il envoya des tirés à part de son étude à plusieurs mandarins, dont Nägeli, célèbre professeur et botaniste, enseignant alors à l'université de Munich.

A la lettre qui accompagnait l'envoi de son mémoire, Nägeli répondit avec deux mois de retard. Il résulte que le savant-professeur a lu le mémoire de Mendel — il lui demande même de lui faire parvenir quelques grains de pois, afin qu'il puisse répéter certains essais, — mais il n'a pas compris que cet humble moine est devenu le créateur d'une nouvelle science. De surcroît, en demandant de répéter les expériences de

Mendel, le professeur Nägeli semble suspecter l'exactitude de résultats qui lui sont communiqués.

Malgré tout, Mendel s'empresse d'envoyer à Nägeli cent quarante paquets soigneusement étiquetés : pour chaque lot, il montre les caractères des plantes contenues dans les graines de pois et prévoit la descendance produite dans la génération suivante. Nägeli ne daigne même pas accuser réception de l'envoi accompagné, pourtant, d'une lettre de douze pages.

## « Mon jour viendra... »

Dans la correspondance sporadique entretenue désormais par Mendel et Nägeli il ne fut jamais plus question de ces expériences, pourtant capitales, faites sur les petits pois.

La déception ne pouvait pas ne pas toucher Mendel, qui, seul, sans aucune aide, exécuta de fort nombreuses pollinisations artificielles et se pencha, dans un examen attentif, sur environ douze mille plantes. Et tout cela malgré la méfiance de certains émules de Taruffe qui s'effarouchaient avec pudibonderie devant les expériences faites par un moine, lesquelles utilisaient la fécondation, acte maudit de la sexualité, fût-elle végétale...

Mais Mendel ne fut point le seul moine à s'occuper de la reproduction dans le monde vivant : Spallanzani, abbé italien, réalisa les premières fécondations artificielles sur les chiens et sur les grenouilles, tandis que l'abbé si-lésien Dzierzon a mis en évidence la multiplication des abeilles par parthénogenèse quand les faux-bourdons sortent des œufs non fécondés.

Le prêtre Mendel ne se laissa guère impressionner par les tabous hypocrites qui touchaient la sexualité, même végétale. Il continua ses observations sur les plantes après 1868 — date à laquelle il vient d'être nommé prêtre — et fit, en plus, quelques croisements d'abeilles, sans doute avec l'espoir de retrouver ses lois de l'hérédité. Mais les résultats de ses dernières recherches nous resteront à jamais inconnus, car, à sa mort, tous ses documents furent détruits.

Son activité scientifique, toujours ignorée par l'établissement scientifique de l'époque, est ralentie vers la fin de sa vie, assombrie par un combat difficile qu'il mena contre le gouvernement, qui, par une loi de 1874, frappait d'un impôt spécifique toute communauté religieuse. Mendel partit en guerre contre cet impôt — injustifié, selon lui — en montrant dans une vaine résistance la même persévérance qu'il avait mise pour mener à bien ses expériences hors pair.

Quand il mourut d'une crise d'urémie, le 6 janvier 1884, sa bonne ville de Brinn enterra le prêtre Mendel, destiné à ressusciter — trente-cinq ans plus tard — à une vie scientifique sans fin prévisible.

Mendel aura une nombreuse descendance scientifique, mais point de père ou de maître pour ses merveilleuses recherches d'une frappante originalité.

Il est vrai qu'avant lui Charles Naudin constata, en effectuant des croisements chez les daturas, que l'on peut trouver une disjonction de l'hérédité des deux parents chez un hybride, mais chez ce botaniste il s'agissait non d'une

ségrégation des caractères comme chez Mendel, mais d'une séparation de deux « essences spécifiques », de deux blocs héréditaires — paternel et maternel — juxtaposés un instant par l'hybridation, tandis que les recherches de Mendel impliquent la discontinuité des « facteurs » héréditaires, qui se combinent et se recombinent selon les lois de la probabilité statistique. L'originalité même de la découverte de Mendel fit, sans doute, qu'elle resta ignorée par les doctes représentants de la science officielle, anesthésiés dans leur royaume universitaire habituel.

Mais la parole qu'il disait parfois de son vivant : « Patience, mon jour viendra... » s'accomplit post mortem. Car, pendant sa vie, un seul ouvrage — celui publié en 1881 par W.O. Focke sur les hybrides végétaux — lui consacra quelques lignes : « Mendel croyait avoir trouvé des relations numériques constantes entre les types produits par hybridation. » Cette citation empêcha que les travaux de Mendel restent ensevelis entre les couvertures poussiéreuses de la revue qui le publia en 1865. Quand le botaniste hollandais Hugo de Vries retrouva, en deux notes publiées en 1900 — le 20 mars en France et le 24 du même mois en Allemagne — la disjonction des caractères sur plusieurs espèces de végétaux ; mais, pomme de terre, datura, onothère, pavot, violette, il n'ignora point la priorité de Mendel. Mais il n'a eu connaissance du mémoire de Mendel — par la citation de Focke — qu'après avoir terminé la plupart de ses recherches. Le 24 avril de la même année, Carl Correns, botaniste à Tübingen, enregistre des résultats similaires en travaillant sur le maïs et le pois, tandis qu'en juin 1900 un troisième botaniste — Erich Tschermak de Vienne — redécouvre à son tour les lois qui porteront le nom de Mendel.

Enfin, on a déjà cité Bateson qui, travaillant en Angleterre sur le croisement des poulets, tout comme Lucien Cuenot en France, expérimentant sur les souris, ont constaté, en 1902, que les lois de Mendel s'appliquent aussi bien au monde animal.

Malgré une résistance au mendélisme, assez acharnée en France où le néolamarckisme prédominant dans l'établissement scientifique refusa, un temps, les lois de Mendel parce qu'incompatibles avec le dogme de l'hérédité de l'acquis (les modifications directes du patrimoine héréditaire sous l'influence du milieu préconisées par les néolamarckistes en contradiction avec les invariants héréditaires supposés par les lois de Mendel), la génétique finit par s'imposer.

Les lois de Mendel, toujours valables, seront intégrées, avec la génétique chromosomique, parmi les acquis durables de la science de l'hérédité.

DENIS BUCAN.

## Bibliographie

Denis Bucan : « Lucien Cuenot et la redécouverte de la génétique. Pour la Science, n° 45, juillet 1981 et « Le mendélisme en France », *Scienza*, Milano 1982.  
Philippe L'Héritier : *Dictionnaire de génétique*, Masson 1979.  
François Jacob : *La Logique du vivant : une histoire de l'hérédité*, Gallimard 1970.  
Robert Olby : *Origins of Mendelism*, Constable, London 1965.  
Jean Rostand : *Esquisse d'une histoire de la biologie*, Gallimard, Idées, 1968 ; et *Hommes de vérité*, Stock, 1968.

**Le Monde DE L'EDUCATION**

**FAUT-IL SUPPRIMER ?**

**LE**

**Jeunes face à la crise: les déclassés volontaires**

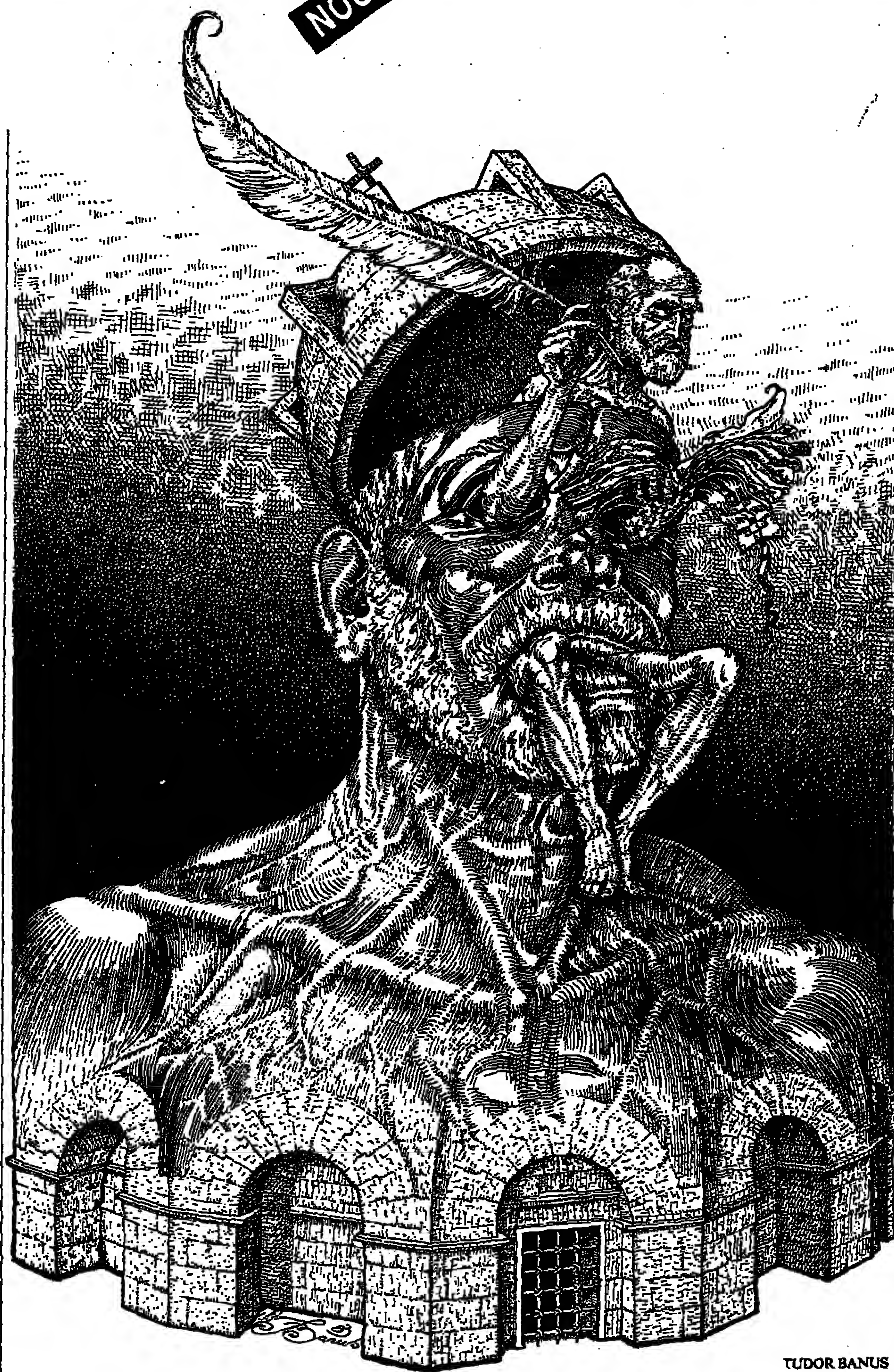
**La rentrée dans le supérieur**



NOUVELLE

## Les larmes du roi Théodoric

par PASCAL QUIGNARD



TUDOR BANUS

EN 461, à Constantinople, un petit garçon de sept ans joue avec une épée de bois. Il se tient comme en garde de tierce. Il s'escrime contre les rayons de soleil qui tombent du haut du compluvium.

C'était aux nones de septembre. Il s'appelait Théodoric. Il parlait très mal le grec. Ce petit enfant gothique était vêtu d'une tunique blanche. Il portait une sorte de bonnet à jugulaires. Ce prince était otage. Durant dix ans il resta dans les hautes et luxueuses salles du palais sacré. Il apprit difficilement à parler le latin et le grec. Il ne parvint jamais à les lire. Il ne sut jamais les écrire. Il aimait la couleur de la pourpre, la lueur des lampes à huile, la beauté éternelle et luisante des statues.

Il quitta Constantinople. Il se couvrit de gloire. Il prit Singidunum. Il obtint les cantonnements de Dacie. En l'honneur des victoires de Théodoric, l'empereur Zénon fit ériger sa statue équestre dans la Ville éternelle. Il battit les Gépides. Au cours d'un festin dans Ravenne assiégée, qui eut lieu le 15 mars 493, il tua Odoacre. Il tua Onulf. Il tua Sunigilde. Ses soldats rassemblés à la porte est de Ravenne le

hissèrent sur le pavois et le crièrent roi. Il aimait le titre de roi, celui de *magister militum*, celui de *patrius*. Le nom que les actes officiels et les pièces de monnaie lui donnent est Flavius Theodoricus Rex.

L'empereur l'aimait. Théodoric renforça l'administration de l'empire. Il admirait l'empire. Il rêva la reconnaissance de ceux qu'il avait assujettis. (Il ne voulait pas du destin d'Odoacre.) Il devint l'ami de Gunthamund. Il donna Amalafride à Thrasamund. Il donna Theudigothe à Alaric. Il donna Amalaberge à Hermanfried, roi des Thuringiens. Il aida Trasaric. Il chercha comme il put et autant qu'il put à contenir l'ambition de Clovis. Il épousa Audofède, la fille de Clovis. En 501, Ennodius rapporte qu'il envoya un cithariste romain à la cour du roi franc, à Paris. Felix Ennodius dit que les chants du cithariste apaisèrent durant treize semaines l'âme du beau-père du roi de Rome.

Anicius Manlius Torquatus Severinus Boethius naquit dans les années 470 à Rome. Il appartenait à l'ancienne, opulente, illustre, sénatoriale, consulaire gens Anicia. Il

était extrêmement riche. Il était extrêmement lettré. Il appréciait plus que toute autre chose au monde la philosophie des Grecs, et singulièrement les œuvres de Platon, d'Aristote, de Porphyre, d'Ammonius. Il épousa Rusticiana, l'arrière-arrière-petite-fille du prodigieux Symmaque. Il était lié à M. A. Cassiodore.

Il accepta d'être le ministre d'un roi inquiet, illettré, chrétien - arien, - assassin. Le roi l'aimait. Théodoric le fit directeur des monnaies. Il le fit consul. Il le fit prince du Sénat. Il le fit maître du palais. Il le fit maître des offices. La fascination et l'envie se mêlaient dans le cœur de Théodoric. Le pouvoir de Boèce s'accroissait. Boèce tenait dans sa main tout le Sénat. Quand éclata le complot d'Albinus, Théodoric, pour décapiter l'opposition, devait décapiter Boèce. Le préfet de Pavie instruisit le procès du maître des offices. Il éprouvait quelques difficultés à éayer l'accusation. Le roi suggéra à l'oreille du préfet: « Il soit lire. » Le préfet de Pavie ajouta à l'acte d'accusation l'inculpation de magie.

CALVENZANO est une petite ville à quelques kilomètres de Milan. C'est dans une grotte de Calvenzano que Boèce commença à écrire le *De Consolatione Philosophiae*. C'est dans une tour de Pavie qu'il en poursuivit la rédaction. Le livre fut interrompu d'un coup de hache. C'était un jour d'automne. Ennodius dit qu'il pleuvait et que le ciel tonnait. Le poète Maximianus dit qu'il faisait un temps lumineux, une couleur et une chaleur de fin d'été. Je crois peu aux temps qui symbolisent avec le caractère des héros ou avec les péripéties de l'action. Ce qu'on appelle la nature a une sorte d'indifférence aux hommes qui la désigne presque. Je crois à la version de Maximianus. La lumière douce, grenue, dorée et chaleureuse du soleil d'automne se refléta dans le fer de la hache. C'était le 23 octobre 524. Son beau-père Quintus Aurelius Mommius Symmachus s'indigna de la mort de Boèce. Il fut tué. Rusticiana fut épargnée.

Une sorte de pleurnicharde et triste démenée se saisit de Théodoric.

L'Anonymus Valesii note que le roi ordonne soudain la destruction des fontaines de Vérone. Il note que tout à coup il fait interdiction à tout citoyen romain de posséder un couteau. L'Anonymus Valesii ajoute que, dans le même temps, une Ostrogothe donna naissance à quatre petits dragons aux yeux verts. Ces yeux étaient extraordinairement brillants. Le chroniqueur anonyme dit « de Valois » précise que les yeux des petits dragons étaient semblables aux émeraudes qu'on tire des mines du mont Zabara.

CASSIODORE a consigné que les derniers jours de Théodoric - en 526, quelques semaines après la mise à mort du pape Jean - furent hantés par le remords. Magnus Aurelius Cassiodore se prétend témoin oculaire des scènes qu'il rapporte. Un jour, le roi fit venir Amalasonte. Elle s'approche de la table où il est en train de boire un bouillon. Il demeure silencieux, larmoyant.

« Dieu connaît-il ses lettres ? interroge subitement Théodoric.

« Nous sommes ses lettres, répond la fille de Théodoric. Et les fleurs, et les poissons, et les astres sont aussi ses lettres, poursuit habilement Amalasonte.

« Non, dit Théodoric. Ce n'est pas ce que je te demande. Dieu lit-il des livres ? Dieu sait-il lire les livres ?

« Dieu sait toutes choses sans la plus minuscule médiation. Dieu ne sait pas lire, répond Amalasonte, qui semble pénétrer aussitôt l'angoisse où est plongé son père. Il sait comme la foudre brûle. Il lit comme la foudre lit immédiatement la lettre que la foudre consume à la lueur de la foudre. »

Théodoric se lève, content et hagard, pleurant de joie, tapotant ses mains l'une sur l'autre, embrasse sa fille et descend aux écuries.

Si l'on en croit le témoignage de l'évêque de Pavie, ces moments euphoriques sont de courte durée. L'évêque de Pavie - Felix Ennodius - n'est pas un témoin direct. Le roi pleure sans cesse, mais point de joie. Il se fait enfermer dans les huit salles de la bibliothèque du palais. Il regarde les pavements d'or et d'ivoire, il considère, la bouche ouverte, les yeux humides, les livres qu'il ne peut pas lire. Personne ne rapporte, nul n'a vu qu'il soit tombé tout à coup à genoux et ait crié « Boèce ! Boèce ! », mais je le suppose.

Aristide Bocognano, en 1937, en préface à sa traduction de la *Consolatio Philosophiae* dans les classiques Garnier, conclut de la sorte le paragraphe qu'il lui consacre : « Maintenant que Boèce n'est plus, devant la réprobation grandissante des clercs et des Italiens, ce qui brille aux yeux du roi barbare, c'est la splendeur de la pensée. » J'ajouterais à la remarque d'Aristide Bocognano une espèce de nuance ou de petit codicille. Ce qui retentit ou bourdonne peut-être aux oreilles du roi, ce sont à la fois, comme soudés, le souvenir de Boèce parlant, s'adressant à lui, le prenant à partie, s'animant, parlant admirablement, et le souvenir de Boèce silencieux, écrivant un livre - écrivant une consolation sous forme de petites tablettes dans le silence, - incarcerated sur son ordre dans la tour. Ce n'est pas la « splendeur de la pensée » que le roi ostrogoth pleure, ou dont il éprouve la souffrance nostalgique. C'est la nostalgie de la beauté de l'expression de la pensée. La nostalgie de ce qu'on croit entendre lorsque l'œil lit. C'est la nostalgie de ce que le roi ignore.

\* Né en 1948, Pascal Quignard a déjà publié l'*Ere du Balbutiement*, essai sur Sacha-Masoch (Mercure de France), la *Parole de la Déesse*, essai sur Maurice Scève (Mercure de France), *Michel Deguy* (Seghers), *Echo* (Le Collet de Buffe).

visite à Tokyo  
M. H  
prie en évidence ce qu  
appeler l'« autre  
diplomatie nippo  
le volet avait été  
jours plus tôt p  
d'après de M. R  
jusqu'en Coré  
qu'il ait été à  
le premier mi  
M. Nakason  
d'abord appar  
comme le plus fid  
allié des E  
mais encore  
mainteneur de ple  
camp occiden  
fait à la politi  
par la force » pr  
dent américain.

L'accueil rés  
M. Nakason  
système de solidar  
donc plus régio  
rien constitue p  
aussi un des fond  
politique extérieur

Ces deux orient  
différent sans néce  
contredire. Chino  
éprouvent une cor  
de devant le res  
dispositif militair  
Extrême-Orient.  
ment depuis l'ins  
nombre croissant  
est de l'Oral. Il  
doute pas ficher  
sance américaine  
poids à cette men

Leur approche  
n'est pas pour a  
que celle des Et  
Chine ni le Japo  
effet faire les fr  
ement dans leq  
les entraîner la  
tale. de M. R  
l'autre ne cache  
de voir la tensi  
moins en Asie e  
leur coopération  
tout un rôle s  
cette partie du  
mencer par  
coréenne, où  
prodigant à le  
tifs des consei  
de sagesse he  
des encourage  
gèreuse escale

Il est signifi  
du P.C. chinois  
sion de sa vis  
lancer un sé  
aux Etats-Un  
la politique  
l'administrati  
fourni un bon  
montrer que  
s'estime pri  
cée par l'  
soviétique,  
confiance  
Grand, enver  
conserver ses

L'évolution  
très nette  
M. Deng  
que de fro  
contre l'e  
Moscou. El  
ment le Jap  
bang met a  
garde contr  
trop étroit  
avec certai  
du compo  
cains dans  
en Asie ou  
centrale e  
par exemp

Cette  
M. Nak  
dans ses a  
contraire  
soutien q  
insistance  
pris sur le  
est en out  
à l'intérie  
nion, à n  
tions gén  
une imag  
manière  
ponsabili  
Japon.  
(Lire n